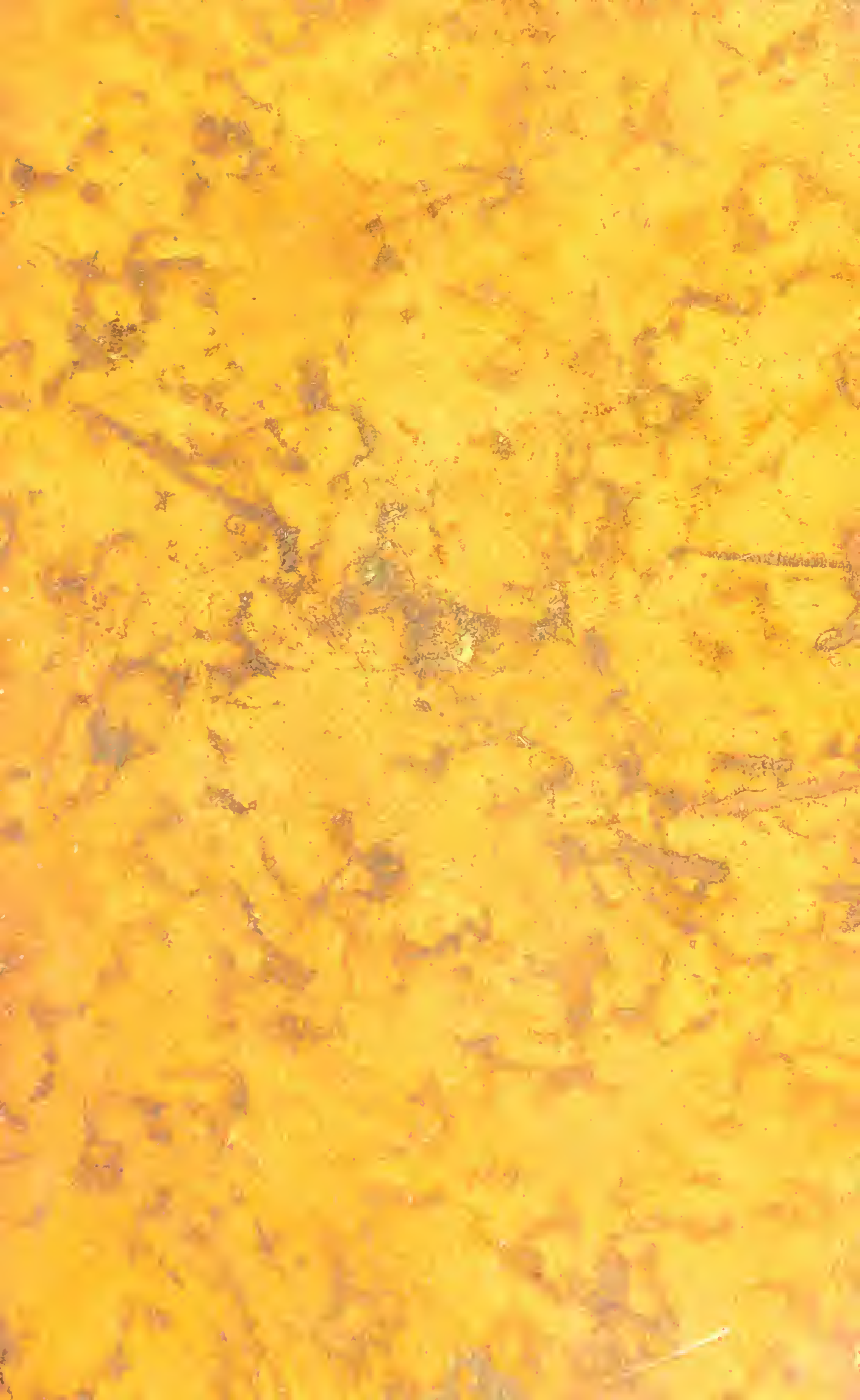






Vol. 2.

Pt. 5.

DISSERTATION
SUR L'IMPORTANCE
DES ÉVACUANS
DANS LA CURE
DES PLAYES RÉCENTES SIMPLES OU GRAVES,
SUIVIE
D'OBSERVATIONS RAISONNÉES
SUR LA COMPLICATION
DU VICE VÉNÉRIEN ET SCORBUTIQUE,

PAR M. LOMBARD,
Correſpondant de l'Académie royale de Chirurgie, ancien Chirurgien-major employé en cette qualité à l'armée de Normandie, Chirurgien-major en chef de l'Hopital militaire de Strasbourg, & premier Chirurgien de la Cour de S. A. S. Monſeigneur LE DUC DE SCHLESWIG-HOLSTEIN-LIMBOURG.



A STRASBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.
AVEC PERMISSION.

M. DCC. LXXXII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS DE SÉGUR,

Gouverneur général de Foix, Dornezan & Andore, Miniſtre & Secrétaire d'État au département de la guerre.

En offrant à votre GRANDEUR *le tribut que je dois à ſa bienfaiſance, je ne remplis qu'une obli-*

gation perſonnelle : La Chirurgie militaire lui en doit d'autres que je ne me flatterai jamais de pouvoir acquitter. Qui pourroit mieux que vous, MONSEIGNEUR, *apprécier cette branche de l'art de guérir qui traite des playes graves récentes ; vous qui l'avez fait triompher ?*

J'en prends à témoin Raucoux & Lawfeld. Ces deux plaines arroſées de votre ſang, en portant éternellement l'empreinte du courage françois, apprendront à la poſtérité ce que vous fîtes pour votre Prince

& la patrie : Elles retraceront en même-tems un ſouvenir non-moins glorieux pour l'art, en lui apprenant auſſi qu'il nous a conſervé dans la perſonne de votre GRANDEUR *un guerrier auſſi reſpectable.*

Autrefois Chirurgien-major d'une province ſous le commandement de votre GRANDEUR, *j'ai rendu compte de mes travaux à l'Académie royale de Chirurgie : aujourd'hui chargé d'un des premiers hopitaux du royaume, c'eſt au Militaire que j'en ſuis comptable. Pourroit-il,* MONSEIGNEUR, *ne point agréer*

ce témoignage public de mon zèle, tandis que vous permettez qu'il paroiſſe ſous vos auſpices ! L'intérêt que vous jettez ſur toutes les parties de l'art militaire, m'aſſure le ſuccès que je deſire.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le plus humble & le plus obéiſſant ſerviteur, LOMBARD, Chirurgien-major de l'hopital militaire de Strasbourg.

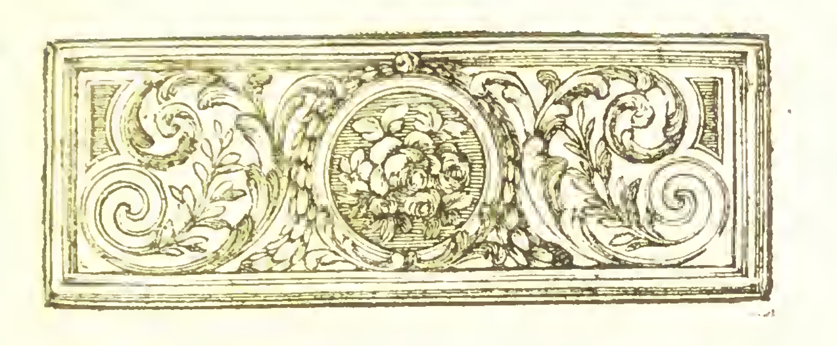
APPROBATION.

J'ai lu un manuſcrit, qui a pour titre : *Diſſertation ſur l'importance des évacuans dans la cure des playes récentes ſimples ou graves, ſuivie d'obſervations raiſonnées ſur la complication du vice vénérien & ſcorbutique*, par M.r Lombard, Chirurgien-major en chef de l'Hopital militaire de Strasbourg, &c.

Cet ouvrage fait connoître, que l'Auteur exerce & cultive avec autant de ſuccès que d'application la théorie & la pratique de la chirurgie. Ses indications ſont ſolides & fondées ſur les vrais principes théoriques ; ſes réflexions ſur les évacuans ſont judicieuſes ; enfin, en liſant ce manuſcrit avec toute l'attention, je n'y ai rien trouvé qui ne réponde parfaitement à la réputation de l'Auteur, & j'eſtime que ſon impreſſion ſera utile & avantageuſe au public.

A Strasbourg, ce 14 Novembre 1781.

EHRMANN, *Docteur en Médecine, Doyen perpétuel du collége de Médecine, Phyſicien de la ville & membre de la Société royale de Médecine de Paris.*



INTRODUCTION.

LORSQUE j'ai conçu le projet de réunir quelques observations à mes réflexions ſur l'importance des évacuans dans la cure des playes récentes ſimples ou graves, je n'ai point eu l'intention d'en faire une règle générale. Je ſais qu'il eſt des cas qui contr'indiquent l'uſage de ces remèdes; mais je n'ignore pas en revanche qu'il eſt des circonſtances où la défiance & la crainte de les employer ont donné lieu à des accidens graves, & même mortels.

L'expérience démontre par une théorie claire & précise la néceſſité de diriger ſon attention ſur les évacuations, de peur que les humeurs ébranlées par la fièvre ſymptomatique ou vulnéraire ne viennent à porter le trouble dans toute l'économie animale.

Cette doctrine étoit celle des premiers pères de la médecine. C'eſt en réuniſſant ce qui ſe trouve épars, qu'on a imaginé pouvoir ramener & fixer l'attention de ceux qui auroient quelques doutes ſur la ſolidité de cette doctrine.

HIPPOCRATE & GALIEN ſon Commentateur, conſeillent non-ſeulement de purger dans les premiers tems des playes des parties

molles, quelque graves qu'elles ſoient, mais encore dans ceux des fractures & des luxations. GUY CHAULIAC & ceux de ſa ſecte ne ſe ſont point décidé en faveur de ces préceptes. CÉSAR MAGATUS, la plupart des auteurs qui vivoient de ſon tems, & ceux qui lui ont ſuccédé, ont relevé l'erreur de GUY DE CHAULIAC; ils ſe ſont moins appuyé de l'autorité que de leurs propres lumières, par des expériences qui portent conviction.

Les praticiens modernes les plus célèbres, parmi leſquels on compte les PETIT, les BOUDOU, &c, qui ont brillé au commencement de ce ſiècle, ont ſoutenu la doctrine des

Anciens par l'ufage des vomitifs ; qu'ils ont fait fervir avec fuccès à la cure des effets de la commotion du cerveau, accompagnée de playes & même de fractures au crâne.

Quelque lumineufe cependant que foit la théorie dont ils ont éclairé leur conduite, & quelque grands qu'aient été les fuccès qu'ils ont eu, ils n'ont encore pu lever les fcrupules d'un certain nombre de Chirurgiens, quoique intimement perfuadés qu'ils paroiffent être que les accidens dépendent effentiellement de la fecouffe ou de l'ébranlement de la fubftance cérébrale. Souvent leur pufillanimité les porte à multiplier

les ſaignées, au point d'épuiſer les forces vitales, de préférence à imprimer, par l'action des remèdes, certains mouvemens propres à relever le ton des fibres vaſculeuſes affoiblies.

Il pourroit bien ſe faire qu'on donnât un peu trop de confiance à la ſaignée. Son uſage ſurabondant n'eſt pas toujours d'accord avec la conſtitution individuelle, ni avec la maladie. Un objet de conſidération, qui n'eſt pas ſans intérêt dans la cure des playes en général, pourroit faire voir qu'on pèche quelquefois autant par l'abus de ce moyen, que par ſon trop peu d'uſage.

Une règle aſſez généralement

ſuivie dans la cure des playes de tête eſt que, quand les ſymptômes dépendans des effets de la commotion deviennent plus fâcheux, ſans avoir égard pour les remèdes dont les propriétés ſeroient infailliblement utiles (ſi on inſiſtoit ſur leur uſage à l'exemple de M. BOUDOU *), on recoure au trépan : opération, qui n'eſt alors qu'une reſſource infidelle & ſuperflue, & qui n'eſt pas toujours ſans inconvénient ni ſans dangers, relativement à ſes ſuites, &c.

Ce qui arrive par rapport aux playes de tête, eſt applicable à la généralité des playes des autres parties. Celles de la poitrine, de l'abdomen & des extrémités pré-

(*) Pag. 66 de cette diſſertation.

ſentent également des circonſtances particulières qu'il eſt intéreſſant de ſaiſir. L'uſage des évacuans n'a pas ſur elles une influence moins grande. L'objet le plus eſſentiel dans la cure de ces maladies, eſt d'avoir égard à certaines complications : l'état dans lequel ſe trouve le ſujet au moment de ſa bleſſure (à part les alimens & la boiſſon dont il peut être repû), eſt d'une conſidération connue. La diſpoſition de ſes humeurs, le germe ou l'exiſtence réelle d'une autre maladie inhérente aux parties bleſſées, n'eſt pas de moindre conſéquence.

Les playes de la tête, celle du thorax & du bas-ventre méritent ſpécialement ces égards. Le pro-

gnoſtic ne peut être ſûr, ſi l'on n'a des certitudes de l'état préſent des organes intéreſſés. C'eſt par une connoiſſance exacte de cet état de ſituation des parties qu'on a plus d'une fois réuſſi à ſauver la vie à ceux qui étoient accuſés par la juſtice d'avoir été les auteurs de la mort du bleſſé, quoique la playe ne fût pas mortelle de ſa nature. Il eſt facile de concevoir par là, combien les rapports en juſtice demandent un examen ſérieux, puiſque c'eſt d'après eux que les Juges prononcent ſur la peine.

Il a paru intéreſſant de s'appéſantir un peu plus ſur les playes & les fractures de la tête, que ſur celles des autres parties. Outre

qu'elles ſont généralement plus communes, elles préſentent ſouvent des phénomènes curieux qu'il n'eſt pas toujours bien facile d'expliquer. Les ſymptômes d'un épanchement médiocre & ceux de la commotion ſont très aiſés à confondre : heureuſement que l'uſage des émético-cathartiques n'a pas moins d'efficacité dans l'un que dans l'autre cas.

On a rangé dans la claſſe des playes en général qui demandent l'uſage des évacuans, celles qui ſont faites par armes à feu; & on a obſervé les motifs pour leſquels elles meritoient des égards particuliers.

Quoiqu'on n'ait point eu le

projet de parler de la néceſſité & de l'importance des évacuans dans la cure de la ſuppuration, on n'a pu ſe diſpenſer d'effleurer cette matière en paſſant. Cette diſſertation n'en eſt pas moins complette, relativement. Le vuide qu'elle eſt ſuppoſée laiſſer ſur la cure de la dépravation des humeurs, ſur celle des tumeurs, des playes anciennes & des ulcères proprement dits, peut être l'objet d'un ſecond travail qu'on ſe propoſe, pour peu que celui-ci paroiſſe mériter de confiance.

La cure des playes récentes a paru devoir fixer d'abord l'attention : on a penſé que les autorités étant liées avec le raiſonnement

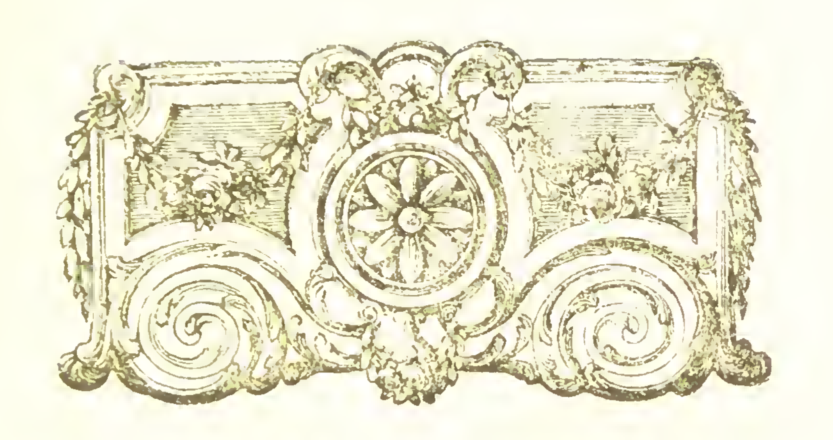
& les faits de pratique, on héſiteroit peut-être moins de ſe rendre à l'uſage des évacuans, les cas étant apperçus. Il faut croire que les chirurgiens enhardis par d'heureux évènemens, étudieront les indications où ces remèdes ſont applicables.

Je ſuis fort éloigné de penſer que ces réflexions puiſſent avoir le mérite de la nouveauté ; elles ne peuvent intéreſſer qu'autant qu'elles ſont réunies à l'obſervation. Je me ſuis étayé de l'autorité des principes les mieux établis & de la pratique la plus univerſellement avouée. Secondé par les ſuccès qui ont juſtifié ma conduite dans nombre de cas, j'ai cru qu'il

convenoit d'inſiſter ſur l'importance des médicamens évacuans dans la cure des playes récentes ſimples ou graves. Quoique j'aie paru me borner à ce genre de playes, je n'ai pu m'empêcher de placer par intervalle quelques digreſſions qui, ſans avoir un rapport immédiat à ma propoſition, n'en défigurent point le ſens.

La première partie de cette diſſertation fera connoître la neceſſité des évacuans dans la cure des playes récentes; & la ſeconde indiquera quelques-unes des circonſtances qui les admettent.





PREMIERE PARTIE.

De la néceſſité des évacuans dans la cure des playes récentes.

QUELLES que ſoient les cauſes qui dérangent l'ordre des fonctions, ſoit qu'elles portent le trouble dans les humeurs, ſoit qu'elles les infectent ou les pervertiſſent ; quelque multipliées auſſi que ſoient les différentes maladies auxquelles elles peuvent donner lieu ; les divers évènemens attachés à l'exiſtence humaine, lui préparent à chaque pas de nouvelles calamités.

Tel eſt en un mot, le ſort de l'homme, que l'inſtant où il ſemble goûter les

plaiſirs de la vie au milieu de la plus parfaite ſécurité, eſt ſouvent celui qui doit porter le déſordre dans ſa machine, ou être l'époque de ſa fin ! ſecret qui prévient les efforts qu'il oppoſeroit indubitablement à la force qui tend à le détruire !

Si l'enchaînement inſéparable des loix phyſiques & morales ſoutient la vie avec certains agrémens, ce même enchaînement eſt-il moins ſuſceptible de la bouleverſer ? Les changemens ſubits imprimés à la machine, ne peuvent-ils pas augmenter le mal, & préparer à de nouveaux dangers ? Tant de choſes également intéreſſantes demandent un examen particulier, enſuite duquel on réunira les circonſtances qui doivent mériter des attentions, ſpécialement dans la cure des playes récentes.

Les playes des parties molles ou dures qui affectent plus ou moins profondément la ſurface extérieure du corps, celles qui

en pénètrent les cavités, offrent les unes & les autres des motifs de réflexions sur l'état du sujet blessé, à l'époque même du choc qui a désuni l'ensemble de ces mêmes parties.

La plupart des livres élémentaires parlent très-explicitement de l'attention qu'on doit avoir de se faire rendre compte de la situation lors de la blessure, de la nature du corps qui a blessé, de la force impulsive avec laquelle il a été lancé &c.

On ne désavoue ni la nécessité de ces recherches, ni leur importance; mais seroit-il moins intéressant de prendre des informations bien précises sur l'état présent du blessé, sur celui de la disposition de ses humeurs & sur leurs vices, sur la régularité ou l'irrégularité de ses fonctions? S'informe-t-on toujours aussi bien exactement, si les viscères de la digestion étoient remplis, & si la digestion étoit commencée ou à demi-faite, ou accomplie?

En supposant qu'on ait satisfait à ce dernier précepte, il s'agit de savoir actuellement si on juge toujours des accidens primitifs relativement à ces différentes considérations. Combien de prognostics mal-assurés par la variété infinie des symptômes qui cèlent la vraie cause du mal, quand on néglige ces précautions de nécessité !

En admettant enfin qu'on est instruit si à l'instant de la blessure l'estomac étoit vuide ou rempli ; met-on toujours dans la conduite qu'on doit tenir toute l'attention dont cette opposition est susceptible ? il s'en faut bien ! Sans cesse occupé du lieu de la playe, on raisonne sur son étendue, sur les parties compromises & sur celles qui les avoisinent. On tire ensuite des conséquences ; & de quelle nature que soient les accidens, de quelle espèce que soient les symptômes, on les rapporte tous indistinctement à la playe ; & on ne voit pas que les accessoires

peuvent ſouvent exiger plus d'égard que le principal.

Pourquoi donc, on le demande, compteroit-on pour rien le trouble qui ſurprend la nature, tandis qu'elle paroit eſſentiellement occupée à changer en ſang les ſubſtances dont elle s'alimente? Je n'entrerai point dans des détails phyſiologiques; je dirai ſimplement que dans le travail de la chylification & de l'hématoſe, non-ſeulement la nature eſt occupée à préparer les fluides réparans, mais encore à ſéparer des matières, d'où elle les a extraites, les parties groſſières & impures, & à les porter hors des voyes de la circulation par l'effet de la circulation même.

Si on conſidère actuellement ce qui doit ſe paſſer dans l'occurrence d'un accident qui troublera l'ordre de ce travail, on verra que ſi l'eſtomac eſt rempli, le malade éprouvera indubitablement une peſanteur ſur la région car-

diaque; pesanteur précédée d'une douleur vive & quelquefois suivie d'un heureux vomissement. Tantôt il sera fatigué par un resserrement involontaire des fibres du ventricule, tantôt par un étouffement & des battemens de cœur, tantôt enfin, par une syncope, des convulsions, &c.

Tous ces effets, qui sont la suite d'un bouleversement général, ne sont-ils pas le présage d'un mal réel dont l'influence est tout au moins de part avec la maladie essentielle? N'est-ce pas un véritable malheur pour l'humanité, qu'on ne se concilie ni avec la raison ni avec ses principes? Pourquoi donc, encore une fois, s'obstiner à refuser certains égards aux circonstances, puisqu'il est vrai que ce sont elles qui aggravent ou qui diminuent l'intensité de la maladie? Un Médecin ne juge-t-il pas au premier coup d'œil du plus petit écart que son malade a fait dans le régime qu'il lui a prescrit?

Ne prognoſtique-t-il pas les accidens qui pourront en être la ſuite & n'eſt-ce pas enfin, à ſa ſagacité qu'on eſt redevable de les prévenir, ou de les adoucir, ou de les annuller ?

Après des faits auſſi ſenſibles, faits que l'exercice de l'art renouvelle à chaque minute, peut-on avoir des doutes ſur le réſultat fâcheux d'une digeſtion troublée ? Faudra-t-il toujours réunir une playe grave à l'embarras des premières & ſecondes voies, pour démontrer d'une façon rien moins que concluante & affirmative que le bleſſé n'eſt pas mort d'indigeſtion; comme s'il n'y avoit point d'exemples d'indigeſtions mortelles ?

Quand on veut juger des choſes ſous l'appui des connoiſſances fondées ſur les vrais principes, il faut néceſſairement comparer la nature des cas, puis enſuite les raiſonner. C'eſt ainſi qu'on parviendra à demêler les ſymptômes; qu'on s'éloignera de la ſéduction en faveur de laquelle

l'erreur eſt conſtamment aux priſes avec la raiſon, & qu'enfin on réuſſira à éclairer l'art de guérir ou à réveiller l'attention de ceux qui le cultivent. Une playe récente plus ou moins grave, accompagnée d'indigeſtion, peut ſervir à faire connoître la néceſſité des évacuans. C'eſt auſſi une circonſtance à faire ſentir combien l'habitude a de droit ſur la pratique, & à donner une première idée de l'abus de la ſaignée ; abus duquel on aura plus d'une occaſion de parler dans le cours de cette diſſertation.

Si on réunit à cette indigeſtion un état de langueur dans l'action vitale, faute d'un dégré de chaleur capable de concourir à la coction des alimens dont le malade a excédé les proportions ; alimens qui de leur nature ſeroient indigeſtes ; la ſaignée ſeroit-elle le premier remède ? Quelque grave que ſoit la playe, ne ſeroit-il pas préférable de ſe borner à faire vomir le malade, ou à précipiter

les matières indigeſtes par des boiſſons convenables, ou à fortifier l'eſtomac par des remèdes appropriés, ou enfin à évacuer par les ſelles à l'aide des lavemens? La ſaignée, en un mot, feroit-elle un moyen de calmer l'orgaſme? Celui qui la propoſeroit, s'en autoriſeroit-il dans les vues de diminuer la maſſe impure des humeurs prêtes à paſſer dans le ſang, & croiroit-il par là amoindrir la cauſe mouvante de la maladie (*a*)?

Ce qu'on dit ici de la ſaignée dans la cure d'une playe récente accompagnée d'indigeſtion, eſt comparativement à l'état de plénitude de l'eſtomac avec complication d'hémorrhagie. Ce fait eſſentiellement chirurgical met ſous les yeux deux choſes également importantes ; la pre-

---

(*a*) Si la ſaignée peut être utile, c'eſt dans le cas où les ſymptômes preſſans d'une apoplexie indiqueroient, par une artère dure & remplie, qu'il eſt urgent de recourir à l'effet auſſitôt qu'à la cauſe. En cas pareil on préfère l'ouverture des jugulaires.

mière consiste à borner la perte de sang, & la seconde à vuider les premières voies, avant que les sucs non élaborés se soient introduits dans la circulation.

La perte de sang considérée comme accidentelle n'est pas toujours sans inconvénient : elle affoiblit l'action des fibres des viscères digestifs ; elle détourne la matière formatrice des sucs propres à la digestion, & en diminue les proportions, ainsi que le dégré de chaleur convenable pour la coction. Si on réunit à ces inconvéniens l'étonnement, duquel est infailliblement saisi celui qui est frappé, on concevra que le cours du fluide nerveux doit être inévitablement troublé ou suspendu, & que par conséquent les ressorts les plus immédiatement attachés à l'existence humaine tombent tout-à-coup dans la langueur. C'est alors qu'il ne faut pas moins de sagacité pour prévenir le mal que pour le détourner. La foiblesse du malade, en favorisant l'im-

perfection du chyle, n'oppose rien à beaucoup près à son introduction dans la masse. Ces effets rassemblés donnent presqu'immédiatement lieu au développement de la fièvre, à son extension & à sa durée. La fermentation des humeurs imprégnées d'un levain impur, multiplie les symptômes, les complique, les masque, & présente quantité d'accidens d'une nature tout-à-fait étrangère, qu'on se croit quelquefois autorisé à rapporter à la playe, ou à l'instrument qui l'a faite, ou aux parties qui l'avoisinent, ou quelquefois encore à l'effet des topiques.

Ces accidens ne sont rien moins que rares : l'idée générale qu'on doit se faire des fonctions suffit pour donner l'explication des causes qui peuvent les produire. Qui peut ignorer que, pour conserver la santé dans un équilibre parfait, il faut nécessairement que l'homogénéité des fluides soit constamment la même, que rien ne puisse en altérer la consi-

ſtance, ni en troubler le mouvement ? Il ſuffira donc, dans certains cas, qu'un globule de matière étrangère à leur nature circule avec eux pour hâter leur marche ou pour la rallentir, pour déſunir leurs ptincipes ou pour les reſſerrer; effets deſquels il doit réſulter des embarras dans les organes ſécrétoires, & par conſéquent la léſion des fonctions.

Doit-on chercher ailleurs la ſource des accidens primitifs qui accompagnent les playes récentes ? accidens qui doivent néceſſairement varier en raiſon des différens viſcères compromis, & accidens enfin qui ſeront plus ou moins fâcheux, ou plus ou moins durables, relativement à la conſtitution du ſujet, à la nature des maladies dont il eſt poſſible qu'il ſoit affecté, & à la diſpoſition de ſes humeurs au moment où il a été bleſſé. Ce ſont les divers effets, qui reſultent de tant de variétés, qui donnent ſucceſſivement lieu à de nouveaux ſymptômes; ce ſont ces

effets qui les compliquent, & c'est enfin cette complication qui masque ceux qui sont essentiels à la playe.

Il suit d'un raisonnement aussi simplement déduit, qu'en commençant la cure d'une playe quelconque qu'on regarde toujours avec une sorte de raison comme l'essence de la maladie, il est de la première importance de prévenir les accidens ou de les dissiper s'ils existent. Le motif en est simple, puisque c'est de leur gravité & de leur persévérance que dépend la cure plus ou moins prompte de la playe, quelquefois aussi son incurabilité & souvent le sort du malade, principalement dans les playes graves.

La nécessité des remèdes évacuatifs est connue, sinon prouvée, dans tous les cas de playes récentes indistinctement, quel que soit leur siège & les parties qu'elles intéressent. Si on prend celles de l'abdomen pour exemple, & qu'on les divise en pénétrantes avec lésion des inte-

ſtins grêles ou gros, tout devient égal quant à la néceſſité d'évacuer : la variété des moyens eſt la ſeule choſe qui mérite des conſidérations. Ces moyens ſe diviſent, eu égard aux parties bleſſées, relativement à celles qui permettent l'uſage des purgatifs, & à celles qui ſe bornent aux lavemens. Tandis que les playes des gros inteſtins proſcrivent l'uſage de ces derniers remèdes (*b*), les playes de l'eſtomac & des inteſtins grêles les admettent excluſivement.

Ne ſeroit-ce pas nourrir l'erreur, & entretenir dans une fauſſe croyance, que de penſer que la diète la plus auſtère fût jamais capable de remplir les mêmes vues que les évacuans? Elle doit agir de concert, il eſt vrai ; mais ſeule, elle ſeroit inſuffiſante. La diète en épuiſant les humeurs, s'oppoſe à l'ampliation des

---

(*b*) PARÉ liv. 10, des playes en particulier, chap. 36 pag. 257.

ſucs nourriciers & réparans ; mais elle n'a point de droit particulier ſur l'expulſion des humeurs viciées, mélangées dans la maſſe.

Quand la diète eſt portée à un certain degré & qu'elle eſt ſoutenue, elle affoiblit conſidérablement ; & cet affoibliſſement plus oppoſé ſouvent qu'on ne penſe au bien de la cure, mène à un état dont les effets ne peuvent entrer en parallele avec ceux des remèdes évacuans indiqués par l'art : il eſt clairement démontré que ceux-ci agiſſent beaucoup plus promptement qu'elle, ſans avoir les mêmes inconvéniens. Il eſt communément plus aiſé de modérer une évacuation déterminée, que de s'oppoſer aux effets d'une diète ſoutenue. La conſtitution des tempéramens eſt trop variée & trop difficile à bien ſaiſir pour prétendre toujours régler une diète convenable, & pour ſe flatter de pouvoir y aſſujettir le malade ſans riſque.

Les playes des extrémités ne demandent pas moins que celles des autres parties des confidérations relatives aux indications. On n'en exclut pas même celles qui font avec hémorrhagie quand le befoin eft urgent, en prenant les précautions convenables pour éviter les mouvemens de la partie bleffée.

Les effets de la dépravation des humeurs dans la cure des playes récentes, étant conftatés par des fymptômes non équivoques, fourniffent des indications particulières fur la néceffité des évacuans; mais cet objet demanderoit des détails qui éloigneroient trop du point qu'on s'eft propofé. Cette matière d'ailleurs eft une des plus intéreffantes par la foule des particularités qu'elle raffemble: cela feul fuffit pour ne pas la confondre. Les obfervations qu'on a recueillies fur les effets dangereux produits par les différens genres de dépravations dans la cure des playes récentes les plus

ſimples, feront partie de la ſeconde diſſertation annoncée dans l'introduction; on ſe borne à les rappeller dans ce moment-ci.

Il en eſt de même de la ſuppuration: on ne l'enviſage que relativement aux playes récentes. Toutes les fois que l'inflammation ſera tardive, que les bords & le fond de la playe ſeront décolorés, affaiſſés & humectés par une matière ſéreuſe ou glaireuſe; on trouvera la néceſſité d'évacuer par des eccoprotiques, & d'en répéter l'uſage juſqu'à ce que les fibres engouées aient dégorgé la matière humorale indigeſte qui les ſuffoquoit. Le principe vital étant plus libre, il ſe développera ſucceſſivement; l'oſcillation deviendra plus forte, & enfin la bouche des vaiſſeaux rompus excréera un matière élaborée au gré de la nature.

La même néceſſité eſt encore prouvée quand les lèvres de la playe ſont tuméfiées ſans inflammation, tel qu'il arrive dans les ſujets d'une conſtitution

humide & cacochime. Les évacuans actifs en déterminant les humeurs lentes & visqueuses à céder à l'action des fibres qui les pressent, porteront un degré de chaleur sur la playe, qui décidera un genre d'inflammation suffisant pour entretenir le dégorgement. C'est ainsi que les vaisseaux veineux débarassés favoriseront la contraction des capillaires artériels, & que, l'équilibre rétabli, les fluides deviendront les garans d'une prochaine cicatrice.

Les suppurations abondantes offrent les mêmes nécessités. Les évacuans, en diminuant la masse humorale, s'opposent à ce que les vaisseaux ouverts ne soient pas également fatigués. Les purgatifs ménagés préviennent la surcharge des fluides qui les affoiblit, qui rallentit leur action, & qui les rend impropres au travail pour lequel ils sont destinés.

Mais il faut observer que l'administration des purgatifs, dans un cas semblable,

demande la plus grande circonſpection. Cette adminiſtration doit être réglée ſelon la force de la conſtitution & la nature de la playe. Les évacuations doivent être modérées : trop abondantes, elles tariroient les ſources d'où la matière purulente s'écoule ; elles détourneroient les fluides qui doivent abreuver la playe & humecter les fibres, & elles expoſeroient enfin aux dangers qui ſont la ſuite du reflux de l'humorrhagie. Les purgatifs doux ſont les remèdes de préférence ; on les répète ſelon l'effet qu'ils produiſent, ſans inconvénient & ſans crainte.

La pratique de l'art préſente plus d'un fait qui dépoſe que la playe la plus ſimple peut devenir mortelle. Ces effets, bien moins ſinguliers qu'on ne l'imagine, ont un rapport immédiat à quelques diſpoſitions ſecrètes qu'on ne ſe croit pas obligé d'approfondir, & que ſouvent même la plus grande perſpicacité ne peut pas toujours appercevoir : en effet, ce n'eſt

presque jamais que par les suites qu'on peut en juger. Combien n'a-t-on pas vu de légères écorchures être la cause d'une maladie cruelle plus ou moins longue, souvent même incurable, & quelquefois mortelle?

Il résulte de ce fait qu'on ne peut apporter trop d'attention à l'examen des symptômes. « Une playe, dit FALCO (c), » a quelquefois les plus belles apparen- » ces, & le malade en meurt, d'autant » que, peut-être, il y auroit quelques » mauvaises humeurs cachées, qui ve- » nant à se mouvoir, le tuent. »

Par de sages précautions ne pourroit-on pas prévenir ces accidens, en délayant les humeurs & en les évacuant successivement & avec circonspection? La pratique medico-chirurgicale est encore attachée à trop de préjugés: la cure géné-

(c) Remarques sur la chirurgie de GUY DE CHAULIAC, pag. 109.

rale des playes & ſurtout des ulcères, le démontre d'une manière plus qu'évidente. Quand on s'apperçoit que l'une ou l'autre de ces maladies ne marque plus les mêmes diſpoſitions à la cicatrice qu'auparavant, on eſt toujours plus occupé à chercher un autre genre de topiques dans la claſſe des onguens & des emplâtres, qu'à recourir à la vraie cauſe. On ne fait pas attention que, quand les humeurs viciées dominent, les ſucs cicatriſans n'ont plus la même aptitude, & que les fibres languiſſent ſous le poids des fluides étrangers à leur organiſation. Alors la playe ou l'ulcère tarit, ſe deſſéche & s'enflamme : tantôt auſſi la ſurabondance des fluides développe les feuillets du tiſſu célulleux ; ce qui occaſionne des hyperſarcoſes, & une quantité d'accidens d'un caractère plus ou moins fâcheux ; que des évacuans placés à propos auroient pu prévenir.

C'étoit dans cette intention que JAQUES

PRIMEROSE (*d*), qui pratiquoit à Paris dans le ſeizième ſiècle, vouloit qu'on fît ſuccéder immédiatement les purgatifs à la ſaignée dans la cure de toutes les playes indiſtinctement, à cauſe de la propriété qu'ils ont d'évacuer, d'enlever ou de chaſſer les humeurs qui pourroient nuire.

Combien d'exemples où un ſeul purgatif a ſuffi pour déterminer la cicatrice d'une playe, qui ſe refuſoit avec obſtination à l'effet des épulotiques les plus accrédités !

On lit dans SCULTET (*e*) qu'il ne termina ſi heureuſement une fiſtule ancienne du thorax compliquée de la carie de la clavicule, ſuite d'une playe grave, (fiſtule que pluſieurs chirurgiens ne pouvoient venir à bout de cicatriſer ſolidement,)

(*d*) Enchiridion medicum practicum, pars prima de vulneribus, pag 112.

Purgatio evacuat enim, revellit & exſiccat, ſervatis cautionibns in generali methodo explicatis.

(*e*) Armamentarium obſ. 40.

qu'après avoir fait précéder des purgatifs cholalogues réitérés.

Si on veut juger par comparaiſon de la néceſſité des évacuations dans la cure des playes, il ſuffira d'aſſimiler pour un moment ce genre de maladie à celui qui ne peut guérir que par une opération déçiſive ; & on verra (toutes choſes égales d'ailleurs) quelles ſont les précautions que la ſaine chirurgie eſt obligée de prendre pour remplir efficacement ſon objet.

Les livres abondent de faits qui renouvellent à chaque inſtant le tableau des miſères humaines, & qui enrichiſſent l'art de moyens propres à adoucir la nuance de ces miſères ou à les effacer. Il y eſt dit que, quand il eſt queſtion de décider une opération, il convient d'y préparer le malade par le régime, les médicamens, &c. Le régime a toujours été regardé comme le premier moyen, ou plutôt, ainſi que

s'exprime DAMASCÈNE, comme le premier inſtrument de la cure. *Diæta eſt primum inſtrumentorum curæ.*

Mais enſuite de ce régime, on a toujours été d'avis d'évacuer ſelon l'exigence des cas. Eh bien ! pourquoi donc ne pas réduire en principe ce qu'on met journellement en pratique avec tant de ſuccès ? On peut conſidérer ces évacuations conſeillées, comme préparantes ou comme miniſtrantes & auxiliaires.

Comme préparantes, elles diſpoſent les organes digeſtifs à une élaboration facile, & en épuiſant les ſécrétoires, elles les déchargent des matières groſſières & viciées qui pourroient altérer les fluides qu'on ſe propoſe d'y faire paſſer.

Comme miniſtrantes, elles écartent les humeurs ſurabondantes, dans la crainte que la nature, lors de l'ébranlement & de la ſecouſſe qu'elle doit éprouver dans le combat qu'on ſe propoſe de lui livrer,

ne vienne à être opprimée par ces mêmes humeurs mifes en mouvement.

Comme auxiliaires enfin, elles concourent à préferver les humeurs de la dépravation que leur féjour pourroit hâter, & fortifient les fibres vafculaires qui font employées aux différentes fonctions.

Perfonne n'a fi bien fenti cette importante vérité que FABRICE de HILDEN (*f*). Ce chirurgien, dont la célébrité eft immortelle, rejette l'infuccès de la plupart des opérations fur la négligence qu'on met à y préparer les malades par le régime & les médicamens. Il profite de cette circonftance pour faire une leçon aux jeunes chirurgiens fur l'indifpenfable néceffité de cette préparation.

BARTHOLOMÉE PERDULCIS (*g*) entre dans un détail non moins intéreffant fur cette même néceffité. Il raifonne les in-

(*f*) Cap. 13. pag. 859.
(*g*) Pag. 326.

convéniens qui resultent de la présence des alimens ou des humeurs dans l'estomac, quand il s'agit de prévenir l'inflammation & l'engorgement excessif d'une partie blessée. Il veut qu'on évacue & qu'on ne prescrive des substances liquides, qu'autant qu'il en faut pour conserver les forces, crainte que la nature occupée à l'expulsion du vice morbifique, ne soit distraite par d'autres choses. » *Sufficiunt liquida ad conservandas vires, ne naturæ in duello occupatæ novum negotium imponatur.* »

César Magatus (*h*) qui a si bien mérité de la chirurgie des playes en particulier, insiste sur l'importance de faire précéder les évacuations, quand il n'y auroit aucun symptôme sensible qui pourroit y déterminer. Il suffit de consulter son vingt-troisième chapître, dont voici un extrait (*i*).

(*h*) Liber 1, de vulneribus in genere, cap. 33 pag. 97.

(*i*) De purgatione in vulneratis instituenda, cap. 23.

» *Supponendum ſecundò, quod in vulnerato quamvis priùs ſucci à ſanguine diverſi nullam ſenſibilem inferrent moleſtiam, atque reverà non ſint vitioſi, nihilominùs poſſunt fieri noxii, & facilè in magnis vulneribus impetum accipiunt ad vulneratam partem cujus potentiam opprimunt ſuâ quantitate, eòque magis cùm jam pars facta ſit ob vulnus imbecillior, unde cùm non poſſint ab ipſâ regi, inflammationem & putredines concitant.* »

Ce chapitre de MAGATUS & les deux ſuivans ſont écrits avec les connoiſſances les plus profondes, & ſont du plus grand intérêt. Ils prouvent les bons effets qu'on doit attendre des évacuans dans la cure des playes récentes par un raiſonnement convaincant.

Après des principes auſſi naturels & auſſi bien éclaircis, après des raiſonnemens déduits de ces principes & établis ſur les loix de l'économie animale, ne fera-t-on point de diſtinction entre deux

bleſſés, (à parité de danger) dont l'un aura été ſurpris dans la réplétion ou dans l'ivreſſe, tandis que l'autre, au contraire, aura été frappé étant à jeun ?

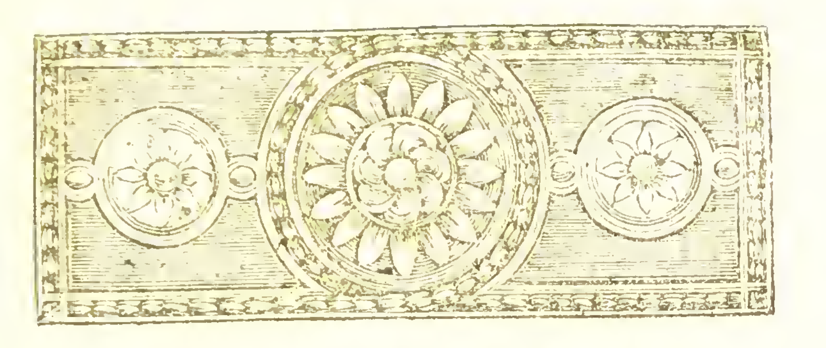
Ce point d'inſtruction n'eſt pas toujours ſuffiſant. Il eſt auſſi eſſentiel que conſéquent de ſe faire informer ſi le bleſſé n'eſt point affecté de quelques maladies aiguës ou chroniques. La pratique de l'art juſtifie cette néceſſité, & les obſervations ont vraiment le droit d'en convaincre.

Il eſt conſtant que, ſi toutes les fois qu'on a occaſion de ſe rendre compte de la diverſité des effets qui ſont attachés à la diſpoſition actuelle d'un individu ſouffrant ainſi qu'à ſa conſtitution, on ne ſe décidoit à prononcer ſur les moyens curatoires qu'avec égard pour les conſidérations antécédentes; qu'on ne ſuivît pas toujours une marche uniforme; & qu'enfin on appréciât les différentes poſitions du bleſſé; il eſt conſtant, dis-je, qu'on adapteroit plus ſûrement le remède au mal.

Les hopitaux royaux ouvrent le champ le plus vaſte à ces obſervations. On ne trouve nulle part que là des exemples auſſi multipliés ſur la complication des maladies, & principalement ſur la plénitude des premières voies après une bleſſure. Sur cinquante ſoldats qui décident un combat ſingulier, à peine en eſt-il deux qui ſe battent de ſang-froid. C'eſt preſque toujours dans l'yvreſſe commençante que s'élève la querelle, & elle ne ſe termine malheureuſement par le duel, que dans l'yvreſſe parfaite. Rarement cependant on admet ces diſcordances; on néglige les complications, & on ne montre communément d'affection que pour la playe. Mais en généraliſant les particularités, on ne voit pas que l'art de guérir devient inactif, & que la pratique chirurgicale n'eſt plus qu'une habitude inſidieuſe. Il n'en ſeroit pas de même ſi on prenoit la peine de ſe rendre compte de la mauvaiſe diſpoſition du corps : on con-

cevroit bientôt que devant néceſſairement influer ſur la cure des maladies accidentelles, l'état poſitif du bleſſé doit être le premier objet de conſidération. L'art eſt rempli de reſſources; il préſente indiſtinctement dans tous les cas les moyens qui peuvent ſervir la nature avec autant d'efficacité que de promptitude, & l'obſervation eſt toute en faveur des effets des évacuans. Elle démontre en effet, que ce ſont les évacuations primitives qui dans la cure des playes récentes les plus graves, apaiſent le trouble qui agite les humeurs, & qu'elles concourent à réparer les déſordres qui affectent la machine entière; comme elle fait voir que les ſecondaires, c'eſt-à-dire, les évacuations entretenues, ſoutiennent le bien qu'ont opéré les premières.

La ſeconde partie de cette diſſertation, dans laquelle on a pour objet d'indiquer quelques-unes des circonſtances principales qui admettent l'uſage des évacuans dans la cure des playes, achevera de remplir l'objet qu'on s'eſt propoſé.



SECONDE PARTIE.

De l'importance des évacuans dans la cure des playes récentes, ſimples ou graves.

Il ne ſuffit pas d'avoir conſtaté la néceſſité des évacuans dans la thérapeutique générale des playes ; on doit encore ſuppoſer des connoiſſances théoriques, afin de pouvoir juger d'après les ſymptômes primitifs, ſi l'embarras des premières voies n'y a pas donné lieu directement ou indirectement, ou s'il ne les a pas amplié. En admettant ces connoiſſances, il s'agit de diſtribuer les moyens curatifs, conſidérés comme évacuans, proportionellement & avec méthode.

Les ſignes qui démontrent la complication des ſymptômes particuliers à la playe, comparativement avec ceux qui dépendent eſſentiellement de la mauvaiſe diſpoſition des viſcères de la digeſtion, (vuides ou remplis,) n'ont rien de commun entre eux ; par conſéquent les règles générales établies en faveur de cette complication ſont une, & doivent être invariables.

Quelquefois les accidens ſont preſſans, & il importe alors de ſaiſir l'inſtant pour évacuer avec ſuccès. Quand les humeurs ſont ébranlées à un certain point, elles ſont ſuſceptibles de donner lieu à de grands ravages ; & afin de prévenir le mal qui pourroit en réſulter, il convient par-fois de les attaquer avec une force égale à celle avec laquelle elles ont l'apparence de vouloir réſiſter.

C'eſt ainſi qu'HIPPOCRATE l'entendoit : il vouloit que, ſi les humeurs étoient en mouvement, on allât d'abord à la purga-

tion, & qu'on les attaquât fortement. Mais ce conſeil d'HIPPOCRATE ſemble trop général ; il eſt des cas qui demandent d'être exceptés.

Toutes les fois qu'on ſoupçonnera de la chaleur & de la ſéchereſſe, on ne pourra jamais ſe diſpenſer de faire précéder les évacuans de quelques boiſſons antiphlogiſtiques & relâchantes, afin de calmer l'érétiſme, de détremper les fluides & de les rendre plus ductiles. Cette manière d'agir eſt la ſeule vraie pour prévenir les inconvéniens qui pourroient réſulter d'un médicament, dont l'action un peu trop vive ſur des ſolides déja irrités ne manqueroit pas d'augmenter la force contractive ; action qui donneroit infailliblement lieu à l'inflammation de quelques viſcères du bas-ventre, & peut-être encore à des accidens plus graves. Cette circonſtance eſt une de celles qu'on a prévues, en diſant que les évacuans devoient être adminiſtrés proportionelle-

ment & avec méthode. Une grande circonſpection dans la nature & le genre de ces médicamens peut éloigner la crainte de ſe compromettre. Les délayans aqueux rendus évacuatifs par l'entremiſe de la caſſe, du polipode de chêne, des tamarins, &c. auxquels on ajoute une ſuffiſante quantité de nitre, méritent la préférence. On peut étendre ces remèdes dans un véhicule proportionné à la néceſſité d'évacuer plus ou moins, & en ſoutenir l'uſage pluſieurs jours de ſuite, conformément aux indications.

Il eſt des cas particuliers où, ſans balancer, on doit préférer les évacuans à la ſaignée. Ces cas ſont ceux où l'eſtomac & les inteſtins ſeroient farcis de ſubſtances alimentaires en digeſtion, qui ſeroient prêtes à s'introduire dans la maſſe des humeurs. Ces mêmes cas comportent auſſi ceux qui feroient connoître la ſaburre des premières & ſecondes voies, par des ſymptômes non équivoques.

Alors les évacuans l'emportent d'autant plus ſur la ſaignée qu'ils agiſſent immédiatement ſur l'eſtomac & le canal alimentaire, & qu'en débaraſſant les viſcères, ils ſoulagent ſingulièrement la nature dont les opérations ſont toujours pénibles & laborieuſes en pareilles circonſtances. A ces effets ils réuniſſent celui de détourner en même tems la matière chyleuſe mal élaborée qui devoit être tranſmiſe dans le ſang.

La ſaignée pratiquée dans les premiers inſtans d'une bleſſure n'a pas une action auſſi immédiate que les évacuans ; elle n'agit que proviſoirement. En diminuant le volume du ſang, elle affoiblit la force organique ; elle prévient un engorgement inflammatoire qui ſeroit trop conſidérable ſans elle ; & prépare enfin la voie aux autres remèdes.

En raſſemblant ſous un même point de vue la multitude des cas qui ſe préſentent dans l'exercice de l'art, on voit que, de

quelle manière qu'on envisage les choses, il faut être fort attentif dans le choix qu'on doit faire par préférence de l'un ou l'autre de ces deux moyens.

Les chirurgiens, militaires sur-tout, peuvent faire des remarques aussi sensibles qu'intéressantes sur la négligence & l'abus des évacuations dans la cure des playes récentes. C'est aussi d'après l'observation qu'ils peuvent juger avec non moins de connoissance de l'abus de la saignée. En affoiblissant trop l'action organique, (principalement dans les playes de tête & de poitrine qui demandent assez généralement qu'on verse beaucoup de sang), souvent on dispose le malade à des accidens dont les causes ne sont pas d'abord connues. Loin de faire des recherches utiles à l'aide d'un raisonnement conséquent, on n'a communément d'autres vues que celle d'autoriser sa pratique par un raisonnement contraire. On ne considère pas assez que la trop

grande foibleſſe eſt toujours un mal réel qu'on n'a garde de ſuſpecter ; foibleſſe qu'on rapporte quelquefois à la nature de la maladie, aux accidens auxquels elle a donné lieu &c., préférablement aux moyens indiſcrets avec leſquels on a prétendu la combattre. Si on prend la peine de comparer ces procédés avec ceux qu'on oppoſe à l'inflammation, on ſentira combien ils ſont étrangers à la cure.

Les hémorrhagies abondantes & ſoutenues prouvent en faveur de cette réflexion ; tant il eſt vrai que tout doit être réglé comparativement à la conſtitution du bleſſé, à ſon état actuel, & à une infinité d'autres conſidérations dont on n'eſt rien moins qu'empreſſé de connoître l'utilité.

Quand on borne les ſecours de la chirurgie aux ſaignées ſeulement, on tombe preſque toujours dans un extrême duquel on ne ſe doute pas. Il conviendroit que, tandis qu'on vuide v. g. les vaiſſeaux

du cerveau affoiblis par la quantité disproportionnée de fluides qu'on les suppose contenir, on fit concourir en même tems les médicamens qui ont la propriété de rappeller l'oscillation nécessaire pour surmonter la débilité à laquelle ils ont été réduits.

La résolution des fluides ne s'est jamais faite & ne se fera jamais sous l'atonie vasculeuse : ce n'est pas non plus cette atonie qui favorise l'acheminement des liqueurs ni leur résorbtion. Persuadé du fait, on conviendra que le sang amassé dans ses vaisseaux propres y séjournera d'autant qu'on ne s'attachera pas à y rappeller l'action organique. Le sang extravasé sera par là même bien moins susceptible d'être repompé, si le jeu des vaisseaux est affoibli ou anéanti. Ce cas est bien certainement celui où se trouvent les vaisseaux du cerveau : ils ne sont recouverts que par les os, & n'ont pour auxiliaire qu'une force active qui ne se transmet qu'en s'affoiblissant ; force peu suf-

ceptible par conséquent de pouvoir être augmentée par le concours des solides, puisqu'eux-mêmes perdent successivement leur action.

Ce seul motif peut suffire pour faire comprendre que le jeu de ces solides, étant aiguilloné par l'effet de certains médicamens évacuans, ils pourront reprendre assez d'énergie pour surmonter la foiblesse des parois vasculeuses, qui permet aux globules sanguins de se réunir & de s'entasser.

Pour peu considérables que soient les contusions, elles ouvrent une thèse qui est en faveur de cette théorie. N'est-il pas vrai que si, tandis qu'on diminue la quantité des fluides par la saignée, on applique des relâchans, les contusions dégénereront en gangrène (*l*)? La thé-

(*l*) Cette règle est générale; à cette généralité succède une exception : car si la contusion s'enflamme par une cause quelconque, les topiques relâchans, appliqués avec circonspection, seront préférés.

rapeutique, qui n'eſt, à proprement parler, qu'un code imprimé ſur les connoiſſances qu'on a du mécaniſme par lequel la nature agit, rejette tout procédé qui ſeroit auſſi peu conforme à ſes vues. Tandis qu'on déſemplit les vaiſſeaux voiſins de la partie engorgée, & que par ce moyen on ouvre un chemin libre à l'humeur incarcérée ; on s'applique à rappeller l'action des ſolides par l'uſage des médicamens ſtimulans. C'eſt ainſi que les humeurs atténuées & diviſées de manière à pouvoir pénétrer & parcourir les filières les plus étroites, rentreront dans la maſſe. Ces effets s'opèrent par l'uſage combiné des eccoprotiques & des réſolutifs toniques.

Quand on oppoſeroit que l'engorgement des vaiſſeaux cerébraux n'eſt pas ſuſceptible de recevoir des ſecours auſſi prompts ; ſe croiroit-on diſpenſé par cette allégation de faire uſage des moyens qui peuvent contribuer à diſſiper cet engor-

gement ? Quand on se fonderoit sur les saignées faites en proportion de l'état du malade & de sa constitution, croiroit-on avoir suffi à tout ? Les évacuans dont une des propriétés connues est de fondre les humeurs, sont d'une véritable utilité. Ils peuvent être considérés comme des stimulans internes qui agissent de concert avec ceux qu'on applique extérieurement sous la forme de lotion, de fomentation, de bain de vapeurs, de fumigation, de cataplâme, &c.

Il est de principe dans la cure des contusions que les évacuations sont indispensables, si-tôt que la resorbtion des fluides extravasés est faite. Cette absolue nécessité, avouée par les plus habiles praticiens, éprouve encore quelques contradictions.

On ne conçoit pas cependant comment cette opposition peut avoir lieu, & sur quoi elle est fondée. Quand on a eu soin de vuider les vaisseaux par la saignée, proportionnellement à l'étendue,

au siège de la maladie, & aux autres accessoires; où est donc l'obstacle qui pourroit s'opposer à l'avantage qu'on peut tirer de l'action tant primitive que secondaire, ou plutôt de l'effet qui resulte de l'action primitive des évacuans? Ces médicamens, en agissant sur les fibres, ne déterminent-ils pas les fluides inactifs à se déplacer, & n'est-ce pas sous l'action vasculeuse augmentée que ce déplacement a lieu? Quelle est enfin la suite de ces mouvemens intestins, si ce n'est d'atténuer les humeurs, de les fondre, ainsi qu'on le dit, & de les évacuer? BOERHAAVE (*m*) n'a fondé sa savante doctrine que sur l'évidence de ces faits; évidence à laquelle les plus grands maîtres de l'art ont applaudi. Il pose pour principe dans son chapitre des contusions, qu'après une copieuse saignée, on doit administrer une purgation forte sans être échauffante. Il est probable

(*m*) § 334.

que BOERHAAVE entend, par le terme *échauffant*, qu'il faut éviter les purgatifs dont le propre est de beaucoup émouvoir, comme la coloquinte, le suc de tithimale ou d'euphorbe, &c. Il préfère la scammonée, les feuilles de senné, la manne, &c. imaginant que ces remèdes agissent avec plus de douceur & moins de fatigue. Ils remplissent, selon lui, la première & la seconde indication : en fondant les humeurs, il les évacuent & fortifient les veines absorbantes qui doivent les attirer.

D'après un court exposé des cas généraux où l'usage des évacuans est indiqué, on remplira l'objet qu'on s'est proposé en particularisant les playes des différentes cavités, dans la cure desquelles l'influence de ces moyens est évidemment salutaire.

Les playes de tête avec ou sans fracture au crâne, accompagnées d'une commotion plus ou moins considérable, feront celles qui fixeront d'abord notre attention.

Quand ces indications ſont avouées, les praticiens habiles, guidés par l'obſervation & une expérience ſoutenue, n'héſitent pas de débuter par des évacuations, inſtruits qu'ils ſont, qu'au mépris de ces ſecours, on eſt ſouvent tombé dans des erreurs préjudiciables. La multiplicité des ſymptômes & leur accroiſſement ſont ſouvent une ſuite de la négligence qu'on a miſe à évacuer ; & le moindre des inconvéniens dont on ait à ſe plaindre en pareil cas, eſt la lenteur du rétabliſſement des malades.

Le nommé COMBET, ſoldat au régiment d'Angoumois, compagnie d'ALLEMAGNE, homme d'une conſtitution cacochime, fit une chûte de plus de trente pieds de haut, le 17 août 1781. La tête frappa ſur le pavé dans un plan incliné. Il y avoit une playe qui s'étendoit depuis le vertex juſqu'au-deſſous de l'arcade orbitaire de l'œil droit. Le péricrâne étoit partie déchiré, partie emporté, & la com-

motion avoit été très-forte. Cet accident arriva pendant la nuit ; il n'étoit point la ſuite d'une débauche, & le malade jouiſſoit alors d'une aſſez bonne ſanté.

Après les trois premières ſaignées parmi leſquelles on plaça des lavemens, je preſcrivis une tiſanne émétiſée, moins pour la playe que pour combattre les effets de la commotion. La fièvre, très-vive dès le principe de la maladie, diminua conſidérablement ſous l'action du remède qui procura une dixaine de ſelles. Le malade fut beaucoup moins aſſoupi, & le ſommeil devint doux & tranquille. La fièvre vulnéraire fut à-peine ſenſible ; le quatrième jour on plaça un purgatif, & le cinquième tous les accidens furent diſſipés.

L'obſervation ſuivante eſt auſſi intéreſſante que curieuſe ; elle m'a été communiquée par M.r MARCHAL (*n*) chi-

---

(*n*) Chirurgien en chef de l'hôpital bourgeois de Strasbourg.

rurgien d'une réputation qui fait l'éloge de ſes talens, fruit d'une étude profonde & d'une pratique conſommée.

Le nommé JEAN GOULLY, ſoldat invalide natif de Guebviller, âgé de 63 ans, étant pris de vin, fit une chûte ſur le pavé, du haut d'un premier étage. Il fut tranſporté à l'hopital bourgeois le 11 août 1773, dix jours après ſon accident. Les ſymptômes étoient fâcheux; le pouls étoit petit & concentré; le côté gauche & la langue étoient paralyſés ainſi que la veſſie, & le malade étoit dans un ſommeil léthargique.

M.r MARCHAL inſtruit du genre de l'accident decouvrit une contuſion de la largeur d'un denier, ſur le pariétal droit; après avoir fait raſer la tête, il y appliqua incontinent des fomentations aromatiques; & s'empreſſa de vuider la veſſie par le cathéter. La déglutition étant preſqu'impoſſible, il inſiſta ſur les lavemens tant émolliens que purgatifs, qui n'eurent

aucun ſuccès : attentif aux mouvemens du malade, il vit qu'il portoit fréquemment la main droite ſur le pariétal qu'on vient de déſigner. Cette indication ſuffit à M.r MARCHAL pour l'engager à faire des recherches. Une inciſion dirigée en forme de V, lui fit voir une fracture d'environ trois pouces ſituée à deux travers de doigt de la ſuture ſagittale. Quelques heures après, il appliqua une couronne de trépan à la partie la plus déclive, qui donna iſſue à une demi-cuillerée d'un ſang noir. Immédiatement après, il en poſa une ſeconde de l'autre côté de la fracture : il en ſortit près d'une once de ſang de même qualité.

Cette opération faite, l'aſſoupiſſement dont il a été queſtion ſe convertit en une phrénéſie effrayante qui dura trois jours entiers, pendant leſquels le pouls étoit toujours petit : l'hémiplégie étoit conſtante, & les urines ne couloient point. Le bas-ventre étoit dur & dou-

loureux; mais la déglutition commençoit à se faire. A cette époque l'embarras de M.r MARCHAL cessa : il ordonna une décoction de tamarins avec le petit lait, dans laquelle il fit ajouter le sirop de fleurs de pêches : le malade en prit une verrée de demie en demie heure. Le ventre ne s'ouvrit qu'à la quatrième dose, mais si abondamment qu'il inonda son lit. Ces évacuations faites, il se leva avec vivacité & gagna la porte de sa chambre. sa garde effrayée d'une semblable activité, qu'elle prit pour une suite de sa phrénésie, s'échappa très-vite & tira la porte sur elle. Le malade fâché qu'elle s'opposât à ce qu'il sortît pour aller à la garde-robe, l'injuria & lâcha sa selle à la porte. Il eut encore cinq évacuations également abondantes dans la journée; elles procurèrent un calme parfait, & dès le soir il commença à se servir de sa main gauche avec autant d'adresse & de force qu'il s'étoit servi de sa jambe

quelques heures auparavant. La nuit fut heureuſe, & le lendemain il ne témoigna d'autres inquiétudes que celle de voir les objets doubles. La playe s'humecta; la ſuppuration étoit même aſſez abondante le ſixième jour de l'opération; ce qui détermina M.r MARCHAL à évacuer le malade avec un minoratif qui acheva de mettre le comble aux bonnes diſpoſitions où il étoit: il ſortit enfin de l'hopital le 22 novembre ſuivant, parfaitement rétabli.

L'obſervation ſuivante eſt également de M.r MARCHAL, & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi curieuſe que la première, elle ne préſente pas moins d'intérêt en faveur des évacuans.

L'après midi du 2 octobre 1781, le nommé FEUZ, maçon, natif de Vienne en Autriche, tomba du haut d'un échafaud placé à un ſecond. Il fut tranſporté dans le même hopital ſans connoiſſance, & avec des mouvemens convulſifs vifs & ſoutenus. Il n'avoit qu'une playe

d'environ trois pouces ſur la partie laté-rale gauche du frontal. Cette playe étoit ſimple & fut panſée en conſéquence. Le malade avoit toutes les extrémités froi-des ; il étoit agité ; le pouls étoit concen-tré & il faiſoit des efforts impuiſſans pour vomir. On chauffa des linges, & on le frictionna ; puis ayant égard à la plé-nitude de l'eſtomac, on lui fit avaler autant d'eau tiède qu'il fut poſſible. Une heure après les mêmes accidens ſubſiſ-toient, à l'exception du froid qui étoit ſenſiblement diminué ; mais le malade n'avoit point encore vomi, & les nauſées étoient toujours fréquentes. M. MARCHAL n'héſita pas de lui preſcrire trois verrées d'eau émétiſée, à prendre à une heure de diſtance : il étoit dit que relativement à l'effet on en continueroit l'uſage pen-dant la nuit, à la doſe d'une verrée de deux en deux heures, ſelon les indica-tions. L'évacuation par le haut fut abon-dante, ainſi que les ſelles.

Le lendemain au matin on fut agréablement ſurpris de voir que le malade avoit recouvré la connoiſſance, & que les convulſions étoient totalement ceſſées. Tout ceci ſe paſſa du premier au troiſième jour, époque à laquelle la fièvre ſymptomatique ſe développa. La playe s'enflamma, la tête devint douloureuſe; mais deux ſaignées du pied faites à propos calmèrent ces accidens. Le malade fut purgé le ſixième jour, & le dixième la playe fut entièrement cicatriſée.

M.r ISENGARTH Maître en Chirurgie de Strasbourg, d'un talent & d'une dextérité reconnue, ayant été préſent à la lecture de cette diſſertation, eut occaſion peu de jours après de faire une application de la doctrine qu'on y a établie.

Le nommé BAUER natif de Waſſelonne, reçut le 6 du mois de novembre 1781 un coup de couteau-de-chaſſe ſur la tête qui lui fractura le coronal avec enfoncement. Il fut trépané trois jours après l'accident:

on emporta la portion enfoncée à l'aide de deux couronnes de trépan appliquées de droite & de gauche de la fracture. Le malade étoit très-bien les deux premiers jours qui suivirent l'opération; mais le troisième il se plaignit de douleurs de colique dans la région hypogastrique supérieure, & il avoit des mouvemens convulsifs. Il fut arrêté de l'avis du médecin qu'on administreroit au malade des lavemens de petit-lait dans lesquels on feroit dissoudre de la manne; mais leur effet quoique sensible, ne le soulagea point. On convint alors de la nécessité d'évacuer par l'entremise d'une décoction de tamarins & le sirop de fleurs de pêches. Ce remède procura d'abondantes évacuations; les coliques cessèrent, & les convulsions se dissipèrent. Le malade n'eut qu'environ deux jours de tranquilité, car le second au soir, les mêmes accidens reparurent. On leur opposa les mêmes remèdes, & leur effet répondit encore une fois au succès

qu'on en attendoit. L'importance de soutenir les évacuations ayant été sentie, on s'en est soigneusement occupé, & le malade enfin est aujourd'hui dans un état qui donne le plus grand espoir.

Des témoignages aussi fidèles de l'influence avantageuse des évacuans sont garants de leur importante nécessité. Les observations fournissent matière à des réflexions que j'ai cru devoir négliger, afin de laisser au lecteur le plaisir de la méditation.

Si les cathartiques ont des effets aussi salutaires dans la cure des maladies de la tête, les émétiques n'en ont pas moins dans des circonstances particulières. Tant qu'on ne cherchera pas à s'instruire des différens rapports qu'il y a entre la cause & les effets, on concevra difficilement comment l'action d'un médicament émétique dans la cure de la commotion, peut avoir de résultats favorables. Une pratique fortifiée par des observations

raiſonnées, fait juger de l'effet de ce remède d'une manière tout-à-fait avantageuſe.

M.r BOUDOU (*o*) autrefois l'ornement de la chirurgie pratique à l'hôtel-dieu de Paris, a donné deux fois l'émétique avec ſuccès à la ſuite d'un coup à la tête avec perte de connoiſſance, duquel le malade fut guéri ſans trépan. Après la ſeptième ſaignée, tant du bras que du pied, M.r BOUDOU voyant que la perte de connoiſſance & l'aſſoupiſſement continuoient, que les urines ne couloient qu'en très-petite quantité, & que les déjections étoient totalement ſupprimées, fit adminiſtrer deux lavemens purgatifs qui n'eurent pas de grands effets. Le lendemain il ordonna ſix grains d'émétique, & le jour ſuivant il preſcrivit un lavement préparé avec une once de tabac.

(*o*) Mémoire de l'Acad. royale de chirurgie. tom. 1; du trépan dans les cas douteux.

Le bleſſé donna quelques marques de connoiſſance le huitième de ſa maladie; mais dès le ſoir il retomba dans le même état. Ce chirurgien, tout éclairé qu'il étoit, fut embaraſſé par cette rechute, & ne voulut point ſur ces conjectures, quoique déciſives, haſarder le trépan qui réuſſit difficilement dans les hopitaux à cauſe du mauvais air. Il retourna aux lavemens purgatifs & à l'émétique; il repurgea le malade avec la caſſe; & deux ſaignées de la jugulaire complettèrent la cure.

Ce chirurgien, en praticien éclairé, ſe fondoit ſur ce que ce remède actif & ſtimulant favoriſeroit l'impulſion des fluides, en ébranlant les fibres, & en les rappellant ſucceſſivement à leur énergie primitive. Mais ce ne ſeroit pas donner à ſes projets toute l'extenſion qu'ils méritent, que de croire qu'il comptoit pour rien les évacuations que l'émétique & les lavemens purgatifs irritans devoient procurer.

On ne dira pas ici, que ce qui confirme la validité de cette pratique, eſt l'évènement heureux qui l'a ſuivie. La juſteſſe des raiſonnemens théoriques, ſoutenue par des procédés relatifs, aſſure communément le ſuccès.

J'étois fondé ſur des motifs auſſi preſſans & tout-au-moins auſſi bien indiqués, à faire uſage des évacuans aiguiſés avec le tartre émétique, dans un cas où il y avoit encore plus à eſpérer de leur effet que dans le précédent.

Le nommé CHEF, ſoldat vétéran au régiment de CONDÉ infanterie, fut frappé à l'angle ſupérieur du pariétal gauche, avec un ſabre qui fit playe à l'os & le fractura. Ce ſoldat étoit alors dans la plus grande ivreſſe; il entra à l'hopital immédiatement après ſon accident le 19 Juillet 1781, à dix heures du ſoir.

La branche de l'artère temporale externe étoit ouverte; elle avoit donné lieu à une hémorrhagie d'autant plus abon-

dante que le ſang étoit chaſſé avec une activité proportionnée à l'état du malade. La première indication portoit ſur la perte de ſang qui fut arrêtée par un panſement méthodique. L'eſtomac ſe débaraſſa, quelques minutes après, d'une partie de la ſurabondance des alimens & de la boiſſon, par un mouvement ſpontanée.

On ſentit l'importance de provoquer un doux vomiſſement par l'uſage de l'eau tiede, ou de précipiter le reſte des matières alimentaires par les ſeilles. Les lavemens parurent remplir le ſecond objet; & l'on convint de ne placer la ſaignée qu'après une ſuffiſante évacuation. Le lendemain matin le malade ſe plaignit de douleurs d'eſtomac; la fièvre étoit aigue; il éprouvoit des nauſées continuelles, & rapportoit toutes ſes ſouffrances à des inquiétudes dans la région abdominale. On répéta différentes ſaignées avec auſſi peu de ſuccès que M.r Boudou dans l'obſervation précédente.

Les douleurs d'entrailles, la langue chargée, la bouche pâteuſe & de très-mauvais goût, préſentant des indications déciſives pour les évacuations, on conçut l'indiſpenſable néceſſité de lui faire paſſer trois verrées de tiſanne laxative légérement émétiſée ; verrées qui devoient être priſes à une heure de diſtance.

Ce remède fut ſuſpecté ; on oppoſa que les purgatifs n'étoient point admiſſibles dans un cas pareil ; purgatifs ſur-tout, dans leſquels il entroit un tiers de grain d'émétique ſur chaque verrée. La ſaignée du pied parut mieux remplir l'objet de l'oppoſant ; mais le lendemain les accidens augmentèrent ; le malade perdit la connoiſſance & l'uſage de la parole : il eut des mouvemens convulſifs ; le viſage devint pâle & décoloré, & le pouls fut toujours fébrile.

La dernière reſſource qui parut s'offrir aux conſultans fut l'opération du trépan. Cette opération unanimement conſeillée

n'eut aucun ſuccès; il n'étoit pas même poſſible qu'elle en eût : le malade mourut le lendemain à midi, c'eſt-à-dire, vingt heures après l'opération.

Le cerveau découvert, on ne trouva pas une ſeule goute de ſang épanché entre le crane & la dure-mère, ni ſous la dure & la pie-mère. La ſubſtance corticale étoit ſuperficiellement contuſe, ſous le lieu même qui avoit reçu l'effort du coup; la partie ſupérieure de l'hémiſphère du côté affecté étoit couverte d'un enduit purulent bien léger, & les plus exactes recherches enfin ne découvrirent dans aucun vuide, ni dans aucun replis du cerveau, le moindre épanchement. Le cervelet étoit ſain, la portion de la dure-mère qui recouvroit la fracture interne étoit intacte, & rien abſolument ne pouvoit faire ſoupçonner que les parois euſſent ſouffert : Réſultats qui étoient fondés ſur le non-déplacement des os, & ſur la non-exiſtence des eſquilles.

Si l'on veut actuellement se rendre raison de la cause des accidens que le malade a éprouvé, il suffira de comparer les symptômes primitifs, les secondaires & les complications, avec ce qu'a offert l'ouverture du cadavre : c'est alors qu'on verra que le dispositif du blessé a son entrée à l'hopital a été méconnu. Il exigeoit qu'on insistât de préférence sur les évacuans, afin de détourner, prévenir & vaincre les effets de la cacochylie, qui a évidemment été une des principales causes des accidens. Car enfin la mauvaise bouche du malade, la langue chargée, les douleurs d'entrailles qu'il éprouvoit, & auxquelles il rapportoit la somme de ses maux, n'étoient-ils pas des témoignages qui déposoient en faveur des évacuations, qu'il auroit été aussi prudent qu'intéressant de soutenir par des boissons analogues à la nécessité d'entretenir la liberté des selles ? D'après un exposé aussi exact, rapportera-t-on la

mort du malade à la fracture ou à l'épanchement ? L'ouverture du cadavre a démontré d'une manière plus qu'évidente que les accidens qui ont terminé sa vie, doivent être considérés autant comme les effets de la commotion, que comme une suite de la fièvre dépendante de la cacochymie développée & alimentée par l'ingrès d'un chyle impur : ces accidens auroient pu être dissipés par un traitement conforme à celui de M.r Boudou, si l'ignorance opiniâtre ne s'y étoit pas opposée.

Le fait consigné dans les œuvres posthumes de M.r Petit (*p*), ne diffère point de celui-ci quant aux symptômes & aux évènemens, à la fracture près. Le soldat duquel il fait l'histoire, avoit reçu un coup de balle de mousquet sur un des pariétaux. Il tomba sans connoissance; on le pansa, & on le saigna. Ne reve-

(*p*) Pag. 65, des playes à la tête, tom. 3.

nant point à lui, M.r PETIT consulta d'habiles praticiens qui conclurent pour l'opération du trépan, qui fut appliqué dans le centre de l'os découvert. On ne trouva point d'épanchement, & le malade ne fut ni mieux ni pis. Cet évènement donne lieu à M.r PETIT d'établir une question : » Pourquoi le blessé, dit-il, » a-t-il été assez heureux pour guérir » quoique trépané sans nécessité ? « C'est » que l'usage de l'émétique & des laxa- » tifs, a-t-il ajouté immédiatement après, » l'ont tiré du danger où il étoit.

Cette question est précédée d'une autre. M.r. PETIT demande si on fit bien de trépaner ce blessé ? Il répond lui-même à la question, & voici comment :

» S'il est vrai qu'il ne faut rien entre- » prendre en Chirurgie sans des indica- » tions bien marquées, il est évident » qu'on n'auroit pas dû trépaner. Il n'y » avoit point de fracture ; la playe par » elle-même ne demandoit donc point » le trépan. »

Ne s'ensuivroit-il pas, selon M.r PETIT, que cette opération seroit indispensable dans toutes les fractures indistinctement, & qu'on ne dût la pratiquer que lorsqu'il y auroit fracture ? Combien l'histoire de l'art n'offre-t-elle pas de faits qui sont opposés à cette doctrine ? S'il est des cas où le trépan soit d'absolue nécessité relativement aux fractures, n'est-il pas aussi des cas où l'on en abuse, par rapport aux fractures mêmes ? Demandons encore si on ne trépane jamais qu'à leur considération, & s'il n'est point de circonstances qui exigent le trépan quoique les os soient sains & entiers ? Les épanchemens, les abscès dans la substance du cerveau ou sur sa surface, n'ont-ils pas donné lieu à cette opération toutes les fois qu'on a eu des signes à-peu-près certains de leur existence, &c. ? Toutes ces particularités ont une étendue de symptômes qui sont décrits presque dans tous les auteurs qui ont parlé des playes de

tête & des opérations qui leur ſont propres (*q*).

Il eſt bien vrai que dans le cas de M.r PETIT, l'opération étoit inutile : la perte

---

(*q*) Qu'on nous permette ici une petite digreſſion : Ceux qui ont établi de nouveaux préceptes ſur la cure des fractures du crâne en général, ont prononcé que toute eſpèce de fracture forçoit à la néceſſité du trépan. Ils ſe fondent ſur ce que la matière formatrice du cal, diſpoſée par l'œuvre de la nature à la ſoudure des pièces d'os rompues, devoit inévitablement s'épancher ſous la voûte du crâne, comprimer la ſubſtance du cerveau, y cauſer par conſéquent des dérangemens, & même la mort.

Ce prononcé n'eſt pas ſans objection. On demande d'abord, ſi on doit multiplier les couronnes de trépan conformément à l'étendue de la fracture ? car pour répondre aux vues de ceux qui propoſent cette opération comme indiſpenſable, il eſt ſenſible qu'il conviendroit d'emporter toute la portion oſſeuſe diviſée, & qu'il ſeroit même d'une néceſſité abſolue de le faire. Si on pèſe cette pratique dans la balance du raiſonnement avec ces réſultats, on verra combien peu elle eſt conforme au vœu de la chirurgie & à celui de la nature ! Faiſons enſuite un paralelle du vuide que laiſſera la couronne de trépan, avec celui qui eſt la ſuite ordinaire d'une fracture ſimple ſans écartement : n'eſt-il pas clair, que plus la perte de ſubſtance ſera grande, plus par conſéquent l'épanchement des ſucs

de connoiſſance & l'aſſoupiſſement ſont des ſymptômes qui en avoient impoſé aux conſultans. Ce ſont encore là de

---

oſſeux devra être abondant, relativement au vuide à remplir ? Eh bien ! la chute de ces ſucs oſſeux ſera-t-elle moins expoſée à l'inconvénient qu'on a le projet d'attribuer à la réunion de cette fracture ſimple ?

Les annales de la chirurgie ne contiennent point encore des faits auxquels on ait pu imputer directement des effets fâcheux de cette réunion oſſeuſe. J'ai vu dans le cabinet du célèbre M. Lobstein, Démonſtrateur d'anatomie & Profeſſeur en l'univerſité de Strasbourg, le crâne d'un homme mort à l'âge de quarante ans environ. Il avoit reçu quelques années avant ſa mort deux coups de ſabre ſur la tête ; l'un ſur la partie latérale du coronal, & l'autre ſur l'occipital. Tous les deux avoient pénétré toute la ſubſtance de ces os, & les avoient complettement diviſés. La cicatrice n'étoit pas parfaite ; il y reſtoit par intervalle des vuides qui formoient des trous de communication de la face externe à l'interne. Les bords extérieurs de cette cicatrice oſſeuſe étoient légèrement élevés du côté de la face externe des os ; mais la face interne ne préſentoit pas la plus légère apparence de rugoſité. Celui qui auroit cru devoir trépaner pour éviter l'épanchement des ſucs oſſeux ſous la voûte du crane, auroit'il bien fait ?

ces cas où l'art n'eſt pas tout auſſi éclairé qu'on le préſume ! Si les erreurs ne ſont pas toujours funeſtes, ce n'eſt pas une raiſon pour les croire ſans inconvéniens.

Le ſoldat de CONDÉ n'avoit d'abord ni perte de connoiſſance ni aſſoupiſſement. Les convulſions qui arrivèrent le quatrième jour n'étoient pas des ſignes certains d'un épanchement. La néceſſité des évacuans, & principalement de l'émétique, étoit par conſéquent plus clairement démontrée que l'opération du trépan. Tous les ſymptômes étoient caractériſtiques de la commotion : l'émétique auroit pu prévenir l'engorgement du cerveau par des ſecouſſes réitérées, & vuider les premières voies embaraſſées par une ſaburre gluante & viſqueuſe (*r*).

(*r*) On voit par la relation de la maladie, que rien n'étoit moins propre à ſoulager ce malade que le trépan, à en juger d'après l'ouverture du cadavre même. Ne feroit-ce pas le cas de conclure, comme Mr. PETIT, que l'opération étoit inutile ? Mr. *** a jugé bien différemment : il a prétendu attribuer la

M.[r] MARCHAL duquel on a déja parlé, m'a fait part d'une troisième observation qui ajoute aux témoignages des inconvéniens, que la plénitude doit inévitablement produire, dans le concours des premiers accidens des playes de tête.

Le treize novembre 1778, le nommé ENGELMANN, cocher de fiacre des places de Strasbourg, tomba du siège de sa voiture, siège sur lequel il chanceloit par cause d'ivresse. M.[r] MARCHAL doute si la roue lui passa sur la tête. Ce malade fut porté l'instant après à l'hopital bourgeois. Il y avoit playe à la tête, perte de connoissance & assoupissement léthargique : il vomissoit fréquemment, & les muscles de la face étoient dans des mouvemens convulsifs instantanés.

cause de mort à l'opération temporisée. Mais s'il s'étoit donné la peine d'asseoir un jugement aussi tranchant sur des faits positifs, & sur un raisonnement à-peu-près théorique, peut-être auroit-il hésité de prononcer aussi légèrement ? On désireroit que ce prétendu savant fît part des motifs qui lui ont révélé une déclamation aussi inconséquente.

A l'examen de la playe on reconnut une fracture sur l'os pariétal gauche, fracture qui ne paroissoit pas outre-passer la suture squammeuse : mais l'ouverture du cadavre découvrit ensuite qu'elle s'étendoit jusqu'au dessous de l'apophyse zigomatique, près la grande aîle du sphénoïde.

Ce malade fut évacué, saigné & trépané, mais sans succès. Il tomba peu d'heures après l'opération dans un délire affreux dont les intervalles étoient remplacés par un assoupissement accompagné de sterteur. Le seize enfin, il mourut dans la matinée.

M.r Marchal désirant s'assurer si tous ces symptômes avoient été l'effet de la fracture ou de l'épanchement, fit ouvrir le crâne. Il trouva le cerveau en bon état, les vaisseaux n'étoient point surchargés par l'engorgement, & à peine y avoit-il quelques gouttes de sang épanché à la base du crâne, dans la portion de la fosse temporale formée par la grande aîle du sphénoïde.

Ce chirurgien raiſonne enſuite ſur la cauſe des accidens; puis après il ſe décide à croire très-judicieuſement que l'état d'ivreſſe du malade à l'inſtant de ſa chute, a ſingulièrement influé ſur l'activité & la violence des ſymptômes qu'il attribue avec raiſon aux ſuites de la commotion. Après avoir dirigé ſon examen ſur la fracture qu'il trouve ſimple & ſans eſquille, quoiqu'étendue, il n'y voit rien qui ait pu précipiter la mort du malade, ſi ce n'eſt l'état de plénitude dans lequel il étoit lors de ſon entrée à l'hopital.

Les réflexions de M.r MARCHAL annoncent un praticien réfléchi; & ſi, comme lui, on ne s'écartoit jamais des égards qu'on doit à l'expérience & à l'obſervation, les deux flambeaux de la pratique, on parviendroit peut-être à établir des préceptes plus certains ſur l'art de guérir. Quand à ces deux objets, également eſſentiels dans la cure générale des maladies, on réunira un raiſonnement théori-

que conféquent ; on fera bientôt dans le cas de juger que, fi l'ufage des évacuans émétiques eft falutaire dans certaines circonftances, il peut être très-défavorable dans d'autres ; telle eft celle v. g. où l'on auroit la certitude d'un épanchement, fuite du déchirement d'un vaiffeau à-peu-près confidérable. L'activité avec laquelle les fymptômes fe préfentent & fe développent en font des fignes rarement équivoques. Il eft naturel de penfer que l'action du vomiffement, qui feroit occafionnée par un émétique, porteroit & retiendroit une plus grande quantité de fang dans le cerveau, & que les fecouffes décidées par l'effet primitif du remède, augmenteroient le mal, loin de le diminuer (*s*).

(*s*) Quand au contraire on feroit plus que convaincu d'un épanchement léger, fur l'augmentation duquel on feroit cependant raffuré, cette profcription ne doit plus avoir lieu. L'expérience a juftifié ce fait de pratique par des fuccès qui font tous en fa faveur.

Tant que les chaînes de l'erreur seront renforcées par un défaut absolu de connoissances, & par une présomption inflexible, on se laissera difficilement persuader en faveur du bien. Le véritable art de guérir, suspecte les préjugés & les exclut. Toute la science curative est fondée sur des observations raisonnées, & on ne doit avoir d'autre guide que les réflexions combinées sur les faits de pratique. Les symptômes sont la boussole qui dirige les moyens curatoires : le point le plus délicat à toucher dans la pratique, est celui de démêler ces symptômes. Cela fait, on peut juger de la préférence qu'on doit à un de ces moyens plutôt qu'à l'autre. Reprenons.

FAUDACQ chirurgien de réputation à Namur (*t*), est parfaitement d'accord avec M.r PETIT sur l'usage de l'émétique & des autres évacuans dans la cure des

(*t*) Réflexions sur les playes, pag. 256, 327, 328.

effets de la commotion du cerveau. Il les croit propres à favoriser la résorbtion du sang épanché sur la dure-mère, & dans la substance cérébrale même, sur-tout si on a fait précéder les saignées ; & c'est d'après son expérience qu'il en juge.

Telle étoit aussi la doctrine du grand BOERHAAVE. Il étoit tellement persuadé des bons effets des évacuans en général, dans la cure des playes récentes, que, lorsqu'ils n'opéroient pas selon ses desirs, il vouloit qu'on les réiterât le lendemain. BOERHAAVE avoit la plus grande confiance aux atténuans, comme le jalap & la scammonée, mais il étoit d'avis qu'on les fît précéder d'un lavement purgatif.

FAUDACQ a montré avec beaucoup de discernement combien les préceptes de ce savant médecin méritoient d'être suivis, & il conclut d'après lui, que si les symptômes se réproduisent après avoir disparu sous les évacuations, on doit réitérer les mêmes remèdes.

SCULTET (*u*) avoit également la plus grande opinion des évacuans dans la cure des playes de tête en particulier ; & il avoue que, s'il a guéri un grand nombre de blessés de cette espèce, il en a l'obligation aux remèdes purgatifs.

La sagacité profonde d'ANDRÉ DE LA CROIX (*x*), autant que son expérience, pourroit être seule le garant de nos préceptes. Il conseille l'usage des purgatifs dans la cure des playes de tête, même avec fracture, pourvu qu'elles ne soient point accompagnées de grandes douleurs. » *Nec obstat si calvaria fracta non doleat* (*y*). Mais il veut que ces purgatifs soient doux; il craint que les drastiques n'échauffent le corps, & ne déterminent la phrénésie ; aussi ajoute-t-il, qu'en suivant l'indica-

(*u*) Armamentarium, pag. 153.

(*x*) Tractatus secundus de vulneribus. Lib. 1. cap. de plenitudine & evacuatione, pag. 21 & 22.

(*y*) Nam purgatio, &c. pag. ead.

tion, on doit moins les conſidérer comme curatifs que comme auxiliaires (z).

Cette marche de curation dans les maladies chirurgicales accidentelles, étoit un des principes ſommaires des premiers médecins depuis HIPPOCRATE. FABRICE D'AQUAPENDENTE (a) fortifié par l'excellence des préceptes du premier père de la médécine (b), & de GALIEN (c) ſon commentateur, combat avec les plus fortes armes les ſoi-diſans motifs d'excluſion que GUY DE CHAULIAC donne aux évacuans dans la cure des playes récentes. Il ne les borne pas comme lui à celle des grandes playes, ni à la cure de celles qui demandent la ſuture : il voit au contraire que le propre de ces

(z) Namque in ſimili affectu probantur pharmaca; tantum linientia eſſe debent, & non robuſta ſeu eradicantia. Si quidem hujuscemodi indicatio à præcautrice potiùs quàm à curatrice facultate ſumitur (loco citato).

(a) Lib. de vulneribus, cap. 4, pag. 74.

(b) Aph. 31, comment. 3, text. 48.

(c) Commentaires, texte 76.

remèdes internes étant d'évacuer les humeurs, ils doivent s'oppoſer à ce qu'elles ſe portent ſur la partie malade, ou les en expulſer ſi elles y ſont déja; raiſons qui lui ſuffiſent pour les croire très-utiles.

Quand PIGRAY (*d*) proſcrit l'uſage des évacuans dans la cure des playes, il n'entend probablement parler que de celles qui ſont faites par armes à feu; playes deſquelles on ſe propoſe de dire un mot à la fin de cette diſſertation. Si on conſidère les motifs pour leſquels les playes, de tête ſur-tout, ne guériſſent point à l'armée; ſoit qu'on, en accuſe avec lui, » l'air infecté par les mauvaiſes » vapeurs qui s'élèvent des excrémens » & des ordures des boucheries, cuiſi- » nes, &c. qui répandent des vapeurs » qui offenſent & corrompent les hu- » meurs; ou qu'on s'en prenne au mau- » vais régime qui indiſpoſe les corps &

(*d*) Livre 4, pag. 394.

» peut causer maladies, &c. » on sera surpris de voir que ce célèbre praticien rejette les évacuans.

Il sembleroit plutôt que, pour éluder l'incorporation des matières viciées avec les saines, il fallût évacuer dès les premiers instans, & soutenir scrupuleusement les déjections. C'est ainsi qu'on pourroit espérer de prévenir le développement des accidens qui accompagnent indistinctement toutes les playes pour peu graves qu'elles soient, sur-tout dans leur premier & leur second état.

» Les humeurs offensées ou corrompues » par les vapeurs infectées, étant emportées » par l'action des vaisseaux, sont autant de » matériaux propres à édifier la fièvre. » Ce sont ces vapeurs qui portent le trouble dans les fluides, qui les boulversent, les échauffent & les embrâsent, & qui, par le mouvement tumultueux qu'elles ont communiqué aux humeurs, ôtent jus-

qu'à l'eſpoir de pouvoir placer des évacuans. Les témoignages rendus par l'expérience & l'obſervation, prouvent même tout le danger qu'il y auroit de s'y expoſer.

AMBROISE PARÉ (e), de la main de qui PIGRAY a reçu les rudimens de l'art, n'exclut point comme lui les évacuans dans la cure des playes de tête. Il eſt fondé à conſeiller qu'on évite principalement dans les premiers tems, ceux qui ſeront forts, de peur d'enflammer les humeurs, & faire, comme il le dit, commotion à toutes les facultés.

Ces deux Savans, CHAULIAC & PIGRAY, en réjettant ſans diſtinction d'aucuns cas l'uſage des évacuans dans la cure des playes récentes, n'ont rien dit par conſéquent en faveur de celles de la poitrine. Il eſt cependant avoué par l'obſervation qu'elles exigent les mê-

(e) Livre 10, pag. 230.

mes égards que celles des autres parties, à certaines considérations près. On a vu plus d'une fois l'oppression résister à la saignée, & céder aux évacuans. Les constitutions pituiteuses & phlegmatiques en offrent des exemples assez fréquens. Quand, par l'effet de la saignée, on a diminué la masse sanguine & affoibli le tissu vasculeux pulmonaire, on n'a rempli qu'une partie de la cure. On est ensuite fondé à craindre les engorgemens blancs & visqueux, dont on ne peut diviser & détourner la matière formatrice, que par l'usage des évacuans incisifs. Il est un terme pour la saignée dans la cure des playes de poitrine, passé lequel elle est plus défavorable qu'avantageuse. Les évacuations sanguines trop abondantes affoiblissent le ressort des vaisseaux, & donnent souvent lieu aux épanchemens aqueux.

Si j'avois à consulter les praticiens les plus attentifs, ils conviendroient de bonne

soi, que la toux, les oppressions, les catarrhes & les asthmes humides qui succèdent à la cure des playes de poitrine, ont souvent eu pour cause des saignées trop multipliées, & des évacuations dérivatives trop négligées. Il est sensible, à en juger par le rapport des évènemens, que la dérivation humorale est incontestablement plus certaine par l'entremise des évacuans que par la saignée. Ce sont les évacuans qui déplacent les fluides en masse, qui les expulsent du corps, & qui atténuent ceux qui auroient de la disposition à s'épaissir.

En 1772, un bas Officier, recruteur du régiment de **, homme d'un tempérament humide, fut blessé d'un coup d'épée entre la cinquième côte en comptant du haut en bas. La playe étoit pénétrante avec lésion. Le crachement de sang, quoiqu'abondant, fut calmé après les trois premières saignées, faites à une heure & un heure & demie de distance. Le blessé

paſſa le ſecond & le troiſième jour avec tranquilité. Le pouls étoit ſouple, & à peine y avoit-il de l'irrégularité dans ſes mouvemens. Le quatrième il ſe plaignit d'un embarras dans la poitrine, & la reſpiration étoit un peu gênée. On réitéra deux ſaignées ſans ſuccès. Le lendemain il ſurvint une liberté de ventre qui diminua ſingulièrement les inquiétudes du malade. Le chirurgien ſaiſit l'indication; il l'évacua avec un minoratif, dont l'effet fut de rétablir le calme en entier. Le jour d'après on ſoutint les évacuations par deux lavemens purgatifs, & il fut purgé une ſeconde fois. Cette conduite eut un ſuccès merveilleux; le malade fut entièrement guéri le dix-huitième de ſa bleſſure.

Quelques ſalutaires que ſoient les évacuations ſtercorales dans les cas indiqués, elles peuvent être ſuppléées par d'autres. Quand la nature préſente des indications particulières, on doit toujours s'empreſſer

de les ſaiſir. Il eſt eſſentiel de ſeconder ſes opérations, & de la ſuivre dans la route par laquelle elle divertit les humeurs & les évacue. HIPPOCRATE en a fait un précepte quand il a dit : *Quò natura vergit, eò ducere oportet.*

Les diurétiques, les diaphorétiques & les ſudorifiques ſont des évacuans tout-auſſi puiſſans que les purgatifs dans des circonſtances données. BELLOSTE en fournit la preuve (*f*). Il préſente parmi d'autres obſervations, celle d'un coup d'épée qui perçoit les poumons entre les vraies côtes : les accidens parurent d'abord, & les diverſions furent faites. Le premier & le ſecond jour, il ſortit du ſang par la playe, qui ne fut panſée qu'avec l'emplâtre d'ANDRÉ DE LA CROIX. On mit en uſage les diurétiques le quatrième jour de la bleſſure (ſur des indications ſans doute) continue BELLOSTE ;

(*f*) Chap. 9, obſ. 9, pag. 139.

& le malade eut une évacuation d'urine ſi abondante, que cette criſe emporta la fièvre, la difficulté de reſpirer, & le crachement de ſang. Il fut entièrement guéri le quatorzième jour.

Dans les playes du ventricule & des inteſtins grèles, on ſubſtitue la diète & les lavemens aux évacuans purgatifs. Quand au-contraire ce ſont les gros inteſtins qui ſont léſés, on borne le malade à l'uſage des boiſſons. Dans le premier cas, les évacuations par les ſelles ſont d'autant plus néceſſaires que, ſi le bleſſé étoit obligé de faire des efforts, la forte compreſſion ſur les parties flottantes du bas-ventre, expoſeroit la playe à ſe déchirer de nouveau, à meſure qu'elle ſe conſolideroit : accident qui arriveroit toutes les fois que les muſcles ſe contracteroient avec force.

Indépendamment des avantages apperçus par l'évacuation des matières épaiſſes

des gros inteſtins, on y trouve encore celui d'écarter les humeurs qui font fluxion ſur la partie malade. C'eſt cette évacuation ſécondaire qui entretient la ſoupleſſe des fibres inteſtinales, & qui favoriſe le dégorgement des vaiſſeaux glanduleux excrétoires ; dégorgement qui, en s'oppoſant à un trop grand concours de fluides ſur la portion d'inteſtins léſés, hâte ſon adhéſion cicatriſante.

L'obſervation de BELLOSTE (*g*) ſur une playe faite par une épée dans l'hypocondre droit avec léſion du ventricule, à un des premiers commis de l'hopital de Briançon, prouve, d'après l'expoſition des faits, que les accidens qui ont accompagnés cette bleſſure, dépendoient eſſentiellement des évacuations qui avoient été négligées ou retardées. BELLOSTE en avouant qu'il avoit deux ennemis à combattre, la cacochymie & la playe, laiſſe

(*g*) Pag. 160, chap. 16, obſerv. déja citée.

voir que si on avoit préféré les lavemens purgatifs aux suppositoires, qui ont été sans effet, on auroit infailliblement diminué la somme des accidens que le malade a éprouvés. » La preuve en est, que » le ventre déchargé par une évacuation » en forme de diarrhée, les choses » changèrent de face, ce qui commença » (d'après l'expression de ce savant chi- » rurgien) à donner des espérances.

La cure des playes des extrémités dans lesquelles les médicamens évacuans sont d'une importance reconnue, se trouve réunie à la cure des playes en général. On achevera de remplir l'objet qu'on s'est proposé, en disant un mot de l'influence de ces médicamens dans la thérapeutique des playes d'armes à feu.

Ces playes sont, pour ainsi dire, les seules qui demandent des considérations particulières dans le premier tems de leur traitement. La stupeur, l'engourdisse-

ment, la crispation subite des fibres, immédiatement après le coup reçu, permettent bien difficilement qu'on charge l'estomac de digérer un médicament purgatif, & que la nature bouleversée puisse sans inconvénient le disperser par-tout. Ce premier instant doit être consacré à l'usage des boissons délayantes, anodines & relâchantes. Les lavemens émolliens sont les premiers secours qu'on emploie avec fruit. Il est même très-essentiel de les répéter jusqu'à ce que la souplesse & la sensibilité des parties commencent à remplacer la roideur & l'engourdissement (*h*).

Laurent Joubert, Chancellier de l'Université de Montpellier, (*i*) n'admet l'usage des évacuans purgatifs qu'en faveur des corps cacochymes. Il craint

---

(*h*) Paré livre 11, pag. 28.

(*i*) Des playes d'arquébusades, seconde partie, pag. 48 & suivantes.

que dans toutes autres circonſtances, ces médicamens ne déterminent la fluxion ſur la partie. Il ne ſe croit cependant pas tellement fondé ſur ce motif qu'il ne revienne au ſentiment de GALIEN, qui, au livre 4 de la méthode, cap. 6, inſiſte ſur la néceſſité de la purgation. » Combien, dit-il, que le malade ſoit » ſans réplétion, & ſans cacochymie. » Or, reprend le Chancellier JOUBERT, » ce ſera donc au prudent & ſavant » médécin d'ordonner telles choſes, » comme il connoîtra la néceſſité, & » ſelon la condition des humeurs, ayant » ce reſpect qu'il convient, que tout le » corps ſoit maintenu ou remis en bonne » température, car ſi le dedans ſe porte » mal, comment pourras-tu changer le » dehors ? »

Quelles que ſoient les circonſtances, on ſent toujours la néceſſité d'attendre que le trouble ſubit occaſionné par le coup de feu ſoit paſſé, au moins en très-

grande partie, avant de placer les évacuans. La décoction de casse & de tamarins, à laquelle on ajoute une s. q. de nître, est alors d'une très-grande efficacité. Les évacuations que ce remède doux détermine, concourent à procurer le calme, loin de l'augmenter. Les premiers accidens étant dissipés, les playes d'armes à feu rentrent dans la classe des playes ordinaires, à part les traitemens particuliers attachés à la nature de la playe, &c. & à certaines complications locales.

La règle générale établie en faveur des évacuans doux, n'est pas sans exception. Il est des cas où l'usage de l'émétique devient instant. Ce remède est attaché à la nécessité d'évacuer l'estomac lorsqu'il a été chargé d'alimens, comme il arrive assez fréquemment avant une affaire, les soldats ayant grand soin de manger, afin, disent-ils, de prévenir la faim.

LOUBET, ancien chirurgien-major des régimens de Santerre & de Touraine, a donné dans un traité des playes d'armes à feu, publié en 1753, un précis ſur l'uſage des purgatifs pour les bleſſés. Il y fait l'éloge de la pratique de M.r DE LA MARTINIERE Conſeiller du Roi & ſon premier chirurgien, qui avoit la ſage précaution de preſcrire une eau minérale ſtibiée en lavage, ſi-tôt que l'état du bleſſé ſembloit le permettre. Une manière d'agir auſſi prudente & auſſi conforme au beſoin de la nature, laiſſe toujours celui qui agit ainſi, le maître en quelque façon de régler l'évacuation. Quand elle a paru ſuffiſante, on preſcrit le ſoir une potion anodine, à l'exemple du célèbre chirurgien dont on vient d'établir la pratique.

LOUBET entre enſuite dans un détail ſommaire des cas où l'uſage des évacuans eſt utile dans la cure des playes d'armes à feu. S'il craint l'abus de ces

médicamens, il ne regarde pas moins comme indiſpenſable d'évacuer l'eſtomac par un vomitif placé dans les inſtans convenables, dès que l'indication eſt apperçue. Dirat-on que c'eſt abuſer des cathartiques que d'inſiſter ſur leur néceſſité immédiatement après la ceſſation du trouble, qui ſuit les playes d'armes à feu, c'eſt-à-dire douze, quinze, & vingt-quatre heures même après la bleſſure ? On n'a point encore juſques là à luter contre la fièvre vulnéraire : donc ces remèdes ne peuvent pas être ſuſpects ! Le ſeul but du chirurgien en les preſcrivant ainſi, eſt d'enlever, s'il lui eſt poſſible, le germe des accidens qu'il redoute, de modérer leur activité, & d'en amoindrir la gravité. Une pratique ſoutenue par une bonne théorie doit faire diſparoître la crainte en préſentant les ſuccès.

Quand Loubet proſcrit l'uſage des évacuans dans la fièvre ſymptomatique, il y eſt fondé. Mais il eſt eſſentiel de

ne pas confondre avec elle une espèce de fièvre qui suit presqu'immédiatement la blessure, & dont la cause paroît dépendre de la constitution du sujet blessé, de son état de situation à l'instant qu'il a été frappé, &c.

Les signes qui feront connoître que la fièvre est uniquement dépendante de l'embarras des premières & secondes voies, ou d'une cacochymie bilieuse, pituiteuse, &c. sont articulés dans l'observation du soldat vétéran de Condé, & dans celle du soldat d'Angoumois. On a vu que les évacuans promptement administrés, dans le cas du second, ont dissipé d'abord cette fièvre primitive, & qu'ils ont singulièrement adouci le caractère de la symptomatique, puis qu'à peine a-t-elle été sensible.

Lorsqu'on est bien assuré que la fièvre & les autres accidens sont l'effet de la playe & de ses complications; il paroît plus naturel d'adoucir les symptômes,

& de tranquillifer la nature, que de l'inquiéter & de l'effaroucher par des évacuans : tant il eft vrai que, fi dans le premier cas les purgatifs ont la propriété de diminuer ces fymptômes, ils les augmenteroient inévitablement dans le fecond.

Belloste (*k*) dont les obfervations ne font jamais fans intérêt, préfente un exemple fenfible de la diverfion négligée dans les premiers tems d'une playe d'armes à feu avec fracas de la partie fupérieure de l'humerus. Le bras étoit tendu comme un balon, les playes formoient des étranglemens & l'inflammation vive marquoit la plus grande difpofition à la gangrène. Ce chirurgien, pour me fervir de fon expreffion, donna de l'air aux playes par des incifions & des fcarifications dans toute l'étendue du bras ; il chercha enfuite à faire des diverfions par

(*k*) Chap. 22, pag. 183.

des évacuans : mais il étoit un peu tard. Il ne put jamais éviter trois abſcès qui parurent tant à la partie moyenne qu'inférieure de l'humerus. Cela n'empêcha pas que le malade ne retournât à ſon régiment quarante jours après ſa bleſſure.

Un autre motif de crainte pour LOUBET dans l'uſage des évacuans, c'eſt la liberté de ventre trop ſoutenue, la playe étant en pleine ſuppuration. Mais cette crainte ſuffit-elle pour abjurer les purgatifs? Quand on les adminiſtre d'après des indications reconnues, l'effet eſt conſtamment heureux: ſur quoi cette crainte peut-elle donc être fondée? S'il eſt des circonſtances où les évacuations ſoutenues ſont préjudiciables, n'en eſt-il pas auſſi où elles ſont ſalutaires? L'hiſtoire de cette playe à l'hypocondre droit avec léſion du ventricule, rapportée par BELLOSTE, & conſignée dans cette diſſertation, hiſtoire dans laquelle il eſt dit que le ventre déchargé par une évacuation

en forme de diarrhée, les choſes changèrent de face, n'eſt-elle pas en faveur du bien qu'on peut eſpérer des évacuations ſoutenues dans certains cas ?

Quand les ſucs abondent, la ſuppuration répond néceſſairement à cette abondance ; mais elle eſt communément vitieuſe, & on ſait pourquoi ! Pareilles choſes arriveront ſi les fibres trop lâches n'oppoſent qu'un foible obſtacle à l'épanchement des liqueurs qui abordent à la playe. Deux mêmes effets produits par des cauſes différentes, demandent un traitement diamétralement oppoſé. Quand la nature ne ſe ſuffit pas dans le premier cas, par une liberté de ventre ſoutenue ſans être exceſſive, on eſt forcé d'avoir recours aux remèdes qui favoriſent les évacuations. Il n'en eſt pas de même dans le ſecond, où le relâchement entretient l'abondance des ſelles qui emportent les ſucs utiles à la conglutination ; on doit s'y oppoſer en mettant

en uſage les moyens connus. Ces deux extrêmes ont l'un & l'autre des droits ſur l'art de guérir, que le chirurgien le moins exercé ſaura toujours faire valoir, dès qu'il connoîtra la cauſe des changemens qui intervertiſſent l'ordre de la nature dans la cure de la ſuppuration.

Le danger produit par le reflux des matières purulentes, n'eſt pas toujours également prompt ni également funeſte. Le tems de la pleine ſuppuration des grandes playes, ou des abſcès conſidérables ouverts, (ſuppuration vraiment deſtructive) préſente des accidens preſſans, toutes les fois que cette ſuppuration vient à être rallentie ou détournée : chargée de miaſmes impurs, elle ne peut rentrer dans la maſſe humorale, ſans y porter le trouble & l'infection.

Il n'en eſt pas de même de la ſuppuration incarnative ou régénérante ; elle eſt compoſée de vrais ſucs nourriciers qui prennent de la conſiſtance à meſure que

les fibres malades recouvrent de l'énergie. L'obſervation prouve que cette hummorrhagie peut être interceptée pendant quelque tems ſans cauſer des accidens graves.

On ne s'étendra point ſur ces particularités ; elles demandent un examen auſſi ſérieux que profond, qui peut être ſeul l'objet d'une diſſertation intéreſſante.

Heureux, ſi on a rempli les vues qu'on s'eſt propoſées, en prouvant la néceſſité des évacuans dans les premiers tems des playes, & en indiquant ſommairement les circonſtances qui les rendent indiſpenſables ! Si on eſt ſorti de l'enceinte qu'on s'étoit tracée, ce n'eſt jamais que d'une manière comparative ; & le projet n'a pas ceſſé d'être le même. Le lecteur voudra bien croire que les petites digreſſions dans leſquelles on eſt entré ſur les fractures du crâne étoient inévitables, & que les motifs qui y ont déterminé étoient de pure néceſſité.

AVERTISSEMENT.

Ces observations n'étoient point destinées à être imprimées à la suite de cette dissertation. Elles devoient servir de matériaux à un recueil dans lequel on se proposoit de réunir les différens vices des humeurs considérés comme compliqués avec le virus vénérien. M. VIGAROUS, Professeur en chirurgie à Montpellier, a dévancé ce projet. Il a traité cette matière avec une supériorité qui n'admet point d'émules. On a donc cru dans ce moment-ci devoir se restreindre à ne publier que les observations sur les effets du vice scorbutique uni au vice siphilitique, comme étant plus nombreuses.

Certains motifs ont engagé à une digression sur la préférence des caustiques à l'instrument tranchant, (& vice versa) *dans l'ouverture des bubons abscédés. On a vu naître ensuite la nécessité de parler de l'influence défavorable des relâchans & des médicamens gras dans la cure des ulcères, suite de l'abscession de ces bubons.*

Quelle vigoureuse que soit une première attaque, on sait qu'elle ne suffit pas pour renverser les préjugés; plus ils sont anciens, plus ils résistent. Les premiers chocs ne peuvent que les ébranler, & leur destruction totale dépend de la multiplicité des secousses: c'est l'ouvrage du tems.



OBSERVATIONS RAISONNÉES *ſur la complication du vice vénérien & ſcorbutique.*

L'EXPÉRIENCE prouve d'après la ſanction des auteurs qui ſe ſont particulièrement occupé du traitement des maladies vénériennes, que plus les retours de ces maladies ſont multipliés, plus la cure en eſt longue & laborieuſe. Mais lorſque le virus ſiphilitique eſt allié à un vice dont l'effet eſt d'agir en ſens contraire, les difficultés de détruire la vérole augmentent & s'accroiſſent ; & la cure alors eſt d'autant plus pénible & incertaine, que le vice compliquant eſt plus développé, & ſes progrès plus rapides.

Ces réflexions n'ont pas été par-tout un objet de considérations. Souvent on a confondu les effets de l'un avec les effets de l'autre ; souvent aussi on s'est obstiné à rapporter à la vérole, qu'on a toujours regardée comme la maladie essentielle, les divers évènemens qui ont troublé l'ordre du traitement.

La complication du vice scorbutique & vénérien étant la plus commune, on a rassemblé les différentes nuances sous lesquelles cette complication paroit.

Les symptômes vénériens, confondus avec ceux de certaines maladies, auroient infailliblement conduit dans des détails auxquels on n'a pas cru devoir s'abandonner. En supposant qu'on puisse, par quelques rapports, connoître la nature de plusieurs maladies dont la cause est obscure ; quel est celui qui peut se glorifier de savoir se mettre constamment à l'abri de l'erreur ? L'exemple des douleurs rhumatismales opiniâtres, celui de

la goute, des dartres & des autres affections psoriques, &c. offrent des témoignages de la difficulté qu'il y a de prononcer affirmativement sur la cause. Ces différentes maladies ne peuvent-elles pas exister sans complication ? Si quelques-unes d'entre elles ont été guéries par l'introduction des globules mercuriels, n'est-il pas vrai, qu'il y en a quantité d'autres qui y ont résisté malgré le traitement le plus méthodique ? Il s'agiroit actuellement de prouver si ce traitement a toujours été indifférent : cet objet est trop éloigné du cercle de nos observations pour nous en occuper aujourd'hui. En continuant de démontrer l'impossibilité d'avoir toujours des signes distinctifs de la vérole dans la pluralité des cas, on remplira mieux les vues qu'on s'est proposées.

M.r FABRE (*l*) présente un cas qui

(*l*) Nouvelles observations sur les maladies vénériennes, obs. 25 pag. 58.

ne sembloit avoir aucun rapport à la maladie vénérienne; & si le malade a été guéri, il doit sa cure à l'exposé des maladies primitives qu'il avoit eues. Ce sont les réflexions que lui a suggérées l'opiniâtreté de sa fièvre, qui l'ont décidé à en faire le rapport à son médecin : tant il est vrai que la plupart des découvertes sont dues au hasard & aux évènemens !

Ce malade avoit eu deux gonorrhées dans l'intervalle de six ans. Il fut saisi quatre ans après la dernière, d'une fièvre putride. Les premiers symptômes caractéristiques étant dissipés, on s'appercut qu'elle étoit dégénérée en fièvre quarte accompagnée d'une toux convulsive. Le médecin, un des plus employés de Paris, qui le traitoit, se tourna, dit M.r FABRE, de toutes les manières pour venir à bout de la fièvre & de la toux; mais ce fut envain : heureusement pour le malade qu'il s'avisa de faire l'histoire de ses go-

norrhées, dont le traitement au rapport de M.r FABRE n'avoit été rien moins que méthodique. Alors le médecin conçut que le virus vénérien pouvoit bien entrer pour quelque chose dans la cause d'une fièvre aussi opiniâtre. M.r FABRE fut mandé, & son avis étant conforme à celui du médecin, il administra des frictions au malade proportionellement à ses forces; & à la quatrième, la fièvre & la toux cessèrent.

Cette observation n'est pas la seule de ce genre qu'on puisse citer.

Le nommé GUILLAUME, soldat au régiment d'Angoumois compagnie d'Allemagne, avoit eu une gonorrhée en 1778, qui probablement avoit éprouvé le même traitement que celle du malade de M.r FABRE. Il entra à l'hopital de Strasbourg le seize mai 1781, pour y être traité d'un bubon consécutif & de quelques chancres sur la verge. Depuis vingt mois il portoit une fièvre

quarte qui avoit résisté à tous les moyens que la médecine avoit cru devoir employer. Il fut purgé & prit ensuite deux bains dans les jours libres : on plaça, immédiatement après, des frictions mercurielles à la dose d'un gros & d'un gros & demi. La fièvre céda à la quatrième ; le bubon s'abscéda & suppura pendant l'espace de trois semaines. Il sortit le vingt-huit juin parfaitement guéri de l'une & l'autre maladie.

Le virus siphilitique uni au vice scorbutique n'offre pas les mêmes espoirs de cure, à beaucoup près, que dans la complication avec d'autres maladies. Ce cas est un de ceux où le traitement de la vérole exige la plus grande circonspection : il est même très-essentiel de ne la combattre qu'après avoir éteint le germe du scorbut & en avoir effacé jusqu'aux traces.

Si cette dernière maladie présente les symptômes d'un sang dont les parties

élémentaires tendent à se désunir & à se dissoudre, la vérole au contraire, présente ce même sang pénétré de particules âcres, acides ou coagulantes (comme la diversité de ses symptômes le démontre), dont le résultat est d'irriter les solides, & d'épaissir les fluides blancs; on ne sait pas encore comment d'une manière bien certaine. Les effets de ces deux maladies étant diamétralement opposés, le mélange de ces vices ne peut qu'augmenter la dépravation & la perversion des humeurs, multiplier & aggraver les symptômes vénériens, & les rendre moins traitables.

Le scorbut froid, vrai caractère de celui qui règne dans les hopitaux, dans les prisons & près des endroits marécageux, n'a pas des symptômes particuliers. Le Docteur LIND membre du Collége royal d'Édimbourg (*m*), qui a donné un ex-

(*m*) Tom. 2. pag. 194 & suivantes.

cellent traité ſur le ſcorbut, ne le diſtingue qu'en accidentel ou conſtitutionel, ou en artificiel ou naturel. Il appelle ſcorbut artificiel ou accidentel celui qui attaque la plupart des mariniers & toutes autres perſonnes d'une bonne conſtitution qui ont pu contracter cette maladie ſur terre ou ſur mer. Il donne enſuite le nom de conſtitutionel ou naturel à celui qui dépend d'une certaine diſpoſition dans les humeurs; & enfin il finit par dire que, de quelle manière que le ſcorbut ſoit contracté, il eſt toujours le même, & demande la même méthode curative. Quoiqu'il en ſoit, on jugera de la nature du ſcorbut qui a affecté les militaires, par les ſymptômes de leurs maladies dont nous donnerons ſucceſſivement l'hiſtoire.

Les différens quartiers de la ville de Strasbourg ne ſont pas également ſains. Les habitans qui vivent exempts des infirmités attachées à certain local, doivent leur ſanté à une bonne conſtitu-

tion, à une vie frugale & à une activité proportionnée à la nature des devoirs qu'ils sont obligés de remplir par état.

Les tempéramens cacochymes, foibles & humides, qui se nourissent d'alimens contraires à leur idiosyncrasie, ou qui se vouent à une intempérance presqu'habituelle, & qui par paresse ou autrement ne prennent que peu ou point d'exercice, sont assez ordinairement affectés de tumeurs blanches, d'engorgemens œdémateux, de tuméfactions glanduleuses au col, de bronchocèle, d'asthme humide, & quelquefois de scorbut.

On a observé, cette année 1781, que d'entre les régimens qui composent la garnison, ceux de la Reine & de Dauphin ont été les plus affectés de cette dernière maladie. Il a même été arrêté sur les représentations de M.rs les chirurgiens-majors de ces corps, que les scorbutiques sans complication vénérienne seroient traités dans des chambres particulières

difpofées à cet effet. Ceux d'entre les malades qui réuniffoient la vérole au fcorbut étoient envoyés à l'hopital pour y fubir le traitemement conféquent. Ce qui a paru digne de remarque, eft que fur le nombre de quatre-vingt vénériens environ, qu'on y a reçu fucceffivement, il n'y en avoit pas quatre qui n'euffent des bubons : cela a donné lieu aux obfervations les plus intéreffantes de ce mémoire.

Les fymptômes que la plupart des malades éprouvoient, étoient une laffitude univerfelle ; ils fe plaignoient d'une pefanteur douloureufe fur toute l'extrémité inférieure, & principalement fur les genoux. Plufieurs avoient les gencives bourfouflées, faignantes & ulcérées tout le long du cercle alvéolaire, & la bouche étoit fort échauffée. Ils refpiroient avec difficulté après une promenade légère; une chaleur concentrée rendoit le ventre pareffeux; & ils avoient quelques accès

de fièvre par intervalle. La diminution de l'appétit influoit sur les forces, qui devenoient moindres de jour en jour.

Ces symptômes n'ont pas été constamment les mêmes. Les uns étoient dévancés par de petites taches qui n'occupoient presque jamais que la face externe des cuisses & des jambes, & quelquefois le dos. Les autres symptômes au contraire commençoient tantôt par de larges taches, semblables à des contusions, sans tuméfaction ni douleur; tantôt par des échymoses très-considérables sur les parties les plus musculeuses des cuisses & des bras. Ces échymoses étoient communément accompagnées d'un engorgement douloureux.

On en a vu d'autres aussi, qui, quoique les gencives fussent très-saines & le corps sans taches, avoient le visage pâle. Ils étoient dans un accablement général, & ils ressentoient des douleurs de colique suivies d'un ténesme dissenterique, auquel

ſe joignoit un dégout général pour toute eſpèce d'alimens. Le bas-ventre étoit toujours douloureux & météoriſé, & les ſelles très-fréquentes. Ces malades étoient triſtes, & d'une inquiétude qui tenoit de la mélancolie & de l'hypocondriaciſme. S'il paroiſſoit des taches, ce n'étoit jamais qu'au ſecond degré de la maladie; & à cette époque la peau étoit preſque toujours brûlante; la fièvre s'allumoit, & continuoit ſans interruption.

On fit l'ouverture du cadavre d'un cavalier du régiment de la Reine qui, atteint de cette maladie depuis quelque tems, mourut ſubitement. Un matin qu'il ſe promenoit avec tranquillité, il eut tout-à-coup des nauſées qui furent d'abord ſuivies d'un vomiſſement bilieux, auquel il ſuccomba peu de minutes après. Tous les viſcères du bas-ventre étoient gangrénés & les poumons flétris, quoique les gencives fuſſent dans leur état naturel, & qu'il eût à peine quel-

ques taches ſur la face latérale externe des jambes.

Le Doctεur LIND (*n*) a déja remarqué que les ſcorbutiques couroient riſque de mourir ſubitement, dès qu'on les remuoit ou qu'on les expoſoit au grand air. Il cite, entr'autres exemples, celui d'un ſoldat qu'une chaloupe alloit débarquer à l'hopital de Plimouth. Ce malade s'étoit transporté ſur cette chaloupe ſans l'aide de perſonne, tandis qu'au contraire pluſieurs autres avoient été obligés de s'y faire porter ſur leurs lits. Son viſage étoit d'une couleur plombée, & les ſymptômes les plus preſſans étoient des douleurs dans la poitrine. » La » reſpiration fut tout-à-coup embaraſſée » & preſſée l'eſpace d'une demi-minute, » puis il expira ſur le champ. »

Le Doctεur LIND (*o*) rapporte ail-

(*n*) Pag. 218 & 219.

(*o*) 2 Part. pag. 333 & 334. L'auteur entre dans des détails auſſi curieux qu'intéreſſans. *Voy.* Part. 1, pag. 448 & ſuivantes.

leurs la caufe de la plupart de ces morts fubites à des hémorrhagies internes ; mais je fuis difpofé à croire que la gangrène y a fouvent plus de part. La putréfaction des vifcères en eft une caufe bien fenfible : c'eft l'exemple des hernies gangrénées que le toucher le plus délicat fait rentrer avec facilité : le bas-ventre affaiffé, le malade meurt quelquefois fubitement, & dans l'inftant même qu'on s'applaudit du fuccès de l'opération qui a replacé les parties. LIND (*p*) convient enfuite de la difficulté qu'il y a de prévoir la mort fubite de certains fcorbutiques, lorfqu'ils font quelqu'effort, ou qu'ils fe promènent en plein air. Son raifonnement eft très-conféquent, & il mérite d'être lu.

La diverfité des fymptômes qui compliquent les maladies fcorbutiques & vénériennes, ne permet pas toujours de

(*p*) Part. 1. pag. 240.

s'aſſurer ſi ces ſymptômes ſont l'effet du vice ſcorbutique ou ſyphilitique en particulier. Les inquiétudes dans les hypocondres ; les douleurs vagues dans la région hypogaſtrique & lombaire ; celles qui ſe font reſſentir par des laſſitudes générales dans toutes les articulations ; celles auſſi qui ſemblent ſe fixer ſur la région moyenne des os, ſont-elles des ſymptômes qui appartiennent ſpécialement au ſcorbut, de préférence à la vérole ? Eſt-il auſſi un de ces ſymptômes qui puiſſe n'en pas être un du vice vénérien exiſtant, ou qui en ſoit exclu ? La négative paroît difficile.

Il eſt donc des circonſtances où il faut avoir recours aux effets des remèdes pour ſe rendre raiſon des cauſes & des ſymptômes des maladies ! Il eſt donc par la même raiſon des cas où il n'eſt pas toujours poſſible de diſtinguer d'une manière univoque la complication du ſcorbut avec la vérole ! ſur-tout quand les

ſymptômes de celle-ci ſont apparents, & que les autres n'ont abſolument rien à l'extérieur qui puiſſe les faire connoître.

M.r FABRE (q) fait l'hiſtoire d'une femme à laquelle ſon mari avoit communiqué la vérole par un chancre qu'un traitement léger diſſipa ; » mais quelque » tems après ſon corps fut couvert de » puſtules ; elle prit les dragées de » KEYSER qui les effacèrent. Au bout » de quelques mois il lui ſurvint une » ophthalmie opiniâtre ſur l'œil gauche, » dont la durée abolit preſque totale- » ment la vue du même côté. A tous ces » maux ſuccédèrent des douleurs en dif- » férentes parties du corps, ſur-tout dans » les articulations des genoux & des » pieds, douleurs qui l'empêchèrent de » marcher ; puis enſuite elle éprouva » des ſerremens dans les parties précor- » diales & dans la poitrine, &c. »

(q) Nouvelles obſervations ſur les maladies vénériennes, art. 7, obſerv. 34.

Lorſque M.[r] Fabre vit cette femme pour la première fois, elle ſe plaignoit de toutes les parties de ſon corps, & elle avoit quelques petites taches pourprées aux cuiſſes & aux jambes, ce qui lui fit ſoupçonner un vice ſcorbutique.

Ce célèbre chirurgien conçut bien que le virus vénérien étoit le premier principe de ſes maux; mais avant d'en venir au mercure, il tenta de détruire le vice ſcorbutique. L'uſage des remèdes connus effaça les taches des cuiſſes & des jambes, & le teint de pâle qu'il étoit, devint clair, & les douleurs diminuèrent.

M.[r] Fabre ſe borna là, & paſſa aux frictions mercurielles à la doſe d'un gros, de deux jours l'un. Après la troiſième, le mercure ne porta pas à la bouche; mais il ſurvint des taches violettes ſur la poitrine, ſur les cuiſſes, ſur les jambes & ſur les bras. L'inutilité des frictions étant reconnue, on recourut aux anti-ſcorbutiques. » Huit ou dix jours après,

» il ſurvint un autre accident à la ma-
» lade. Elle rendit par les ſelles des ma-
» tières d'un rouge brun ; elles étoient
» très-fluides & reſſembloient à un ſang
» en diſſolution. Les évacuations qui
» durèrent pluſieurs jours effacèrent tou-
» tes les taches de la peau ; après quoi
» la matière des ſelles devint bilieuſe. »

On a oublié de dire que cette femme avoit un très-gros & très-ſenſible durillon ſous la plante du pied droit. Ce durillon étoit percé dans ſon centre d'un petit trou par lequel il ſortoit tantôt du pus, tantôt de la ſanie ou une ſéroſité rouſſâtre. La malade ne voulut point qu'on le ſondât : la dureté s'enflamma & s'abſcéda ; & elle s'oppoſa encore à ce qu'on en fit l'ouverture. L'abſcès ſe fit jour de lui-même ; la ſuppuration gagna tout le pied ; de nouveaux abſcès ſe ſuccédèrent ; tous les ligamens du tarſe & du métatarſe ſe pourirent ; & la malade enfin ſuccomba au milieu des douleurs

les plus cruelles, plus d'un an après lui avoir adminiſtré les frictions.

L'obſervation de M.r FABRE eſt bien intéreſſante ; mais ſi on la réfléchit, on eſt tenté de croire que les douleurs que la malade a éprouvées, étoient plutôt l'effet du vice ſcorbutique que du vénérien. La diminution des ſymptômes opérée par les antiſcorbutiques, en eſt une preuve, ſi je ne m'abuſe. La répullulation des taches ſur la poitrine, ſur les cuiſſes & les jambes à la troiſième friction, c'eſt-à-dire après la ceſſation des remèdes indiqués, ſert mon opinion. Il y a bien lieu de préſumer auſſi que la ſuppuration putride qui a détaché l'aſtragal & détruit les ligamens du tarſe & du métatarſe, étoit l'effet du vice ſcorbutique qui n'avoit pas été entièrement éteint. Bornons là nos réflexions.

M.r FABRE termine cette obſervation, en diſant que la modification la plus dangereuſe que le vice vénérien puiſſe

acquérir, consiste dans son alliance avec un autre virus, tel que le cancéreux & le scorbutique ; & alors, ajoute-t-il, loin que le mercure adoucisse les symptômes de la maladie vénérienne, il les irrite.

La remarque de M.r FABRE est confirmée par une observation du Docteur LIND (r). Un soldat attaqué d'une vérole compliquée avec le scorbut, prit un soir une friction dans laquelle il n'entroit qu'une dragme de mercure. Il éprouva le lendemain des accidens qui s'aggravèrent de jour en jour, & auxquels il fut heureux de ne pas succomber.

L'observation apprend que les bubons vénériens compliqués de scorbut sont très-douloureux dans leur commencement & leur accroissement, quoiqu'ils soient très-pâles & qu'on n'y ressente aucun sentiment de chaleur en y portant la main.

(r) Tom. 1, pag. 232.

Il n'en eſt pas de même quand ces tumeurs ſont parvenues à leur état : les douleurs s'appaiſent ; mais ces tumeurs loin d'être élevées avec égalité, ſont au-contraire plates, larges & inegales. Il eſt bien rare qu'elles prennent la voie de la réſolution : les tubes vaſculeux languiſſans ne ſont pas dans le cas de pouvoir l'opérer. Les fluides arrêtés dans les vaiſſeaux du tiſſu glanduleux ſe réuniſſent en maſſe, ils s'épaiſſiſſent par dégré, ſe diſſolvent enſuite, & s'épanchent par infiltration.

L'abſceſſion de ces tumeurs eſt par conſéquent très-lente, très-difficile & toujours imparfaite. Il faudroit un concours de force dans l'action organique vaſculaire pour préparer la matière morbifique en pus ; & cette force organique manque. Il faudroit auſſi une diſpoſition dans les fluides, qui les mît en état de réagir ſous l'action des vaiſſeaux qu'on ſuppoſeroit pouvoir les preſſer ; & cette

diſpoſition ne peut pas exiſter, puiſque les principes élémentaires du ſang ſont déſunis.

Un cavalier du régiment de la REINE entra aux vénériens. Il n'avoit pour ſymptôme de maladie qu'un bubon à l'aîne gauche. Rien ne pouvoit décéler la complication du vice ſcorbutique ; les gencives étoient ſaines, & il n'éprouvoit de douleurs que dans le bubon qui fut couvert d'un emplâtre préparé avec partie égale de de Vigo, c. m. & de mucilage. De deux jours l'un on lui faiſoit une friction locale avec l'onguent de mercure, à la doſe d'une douzaine de grains.

Il prit quelques bains, après leſquels il fut tout à coup ſaiſi d'un ptialiſme exceſſif. Sa bouche, loin d'être échauffée, étoit pâle : il avoit le pouls foible & lent, & ne ſouffroit nulle part. On ceſſa d'abord l'uſage des emplâtres ; mais la ſalivation continua indépendamment des

remèdes les plus propres qui lui furent prescrits dans une consultation, à laquelle présidoit M.[r] GUERIN médecin en chef de l'hopital. Les bains entiers, les pédiluves, les lavemens, les évacuans, &c. rien ne fut oublié. Malgré l'usage de ces secours, dirigés avec autant de soin que d'attention, le ptialisme ne diminua que médiocrement. La fièvre se montra d'abord irrégulière, puis ensuite elle devint continue. Il fut transporté dans la salle des fièvreux, où peu de jours après on s'apperçut de quelques taches scorbutiques sur la face externe des cuisses & des jambes. Le malade y éprouvoit de la douleur. Le bas-ventre se météorisa; les excrétions stercorales furent tantôt rallenties, tantôt trop fréquentes; & enfin il succomba environ un mois après l'usage continué des antiscorbutiques.

L'ouverture du cadavre présenta l'omentum & les intestins un peu flétris & marqués de petites taches noires par in-

tervalle. Les gencives étoient parfaitement ſaines, & le bubon, preſque totalement affaiſſé, ne donna qu'un ſang diſſout.

Les ulcères vénériens, ſuite de l'abſceſſion des bubons compliqués de ſcorbut, ne fourniſſent jamais qu'une ſuppuration très-imparfaite (s). Ils ſont quelquefois ſaignans, & les hémorrhagies ſont alors ſero-ſanguines; les bords en ſont flaſques, preſque toujours pâles & décolorés. On en voit auſſi dont ces mêmes bords ſont environnés d'un cercle livide, & alors le fond de l'ulcère eſt conſtamment ſordide. Ses parois ſont tapiſſées d'une matière blanche diſperſée en manière de flocons, & accompagnées d'une odeur infecte. Ce ſymptôme eſt ordinairement le précurſeur d'une gangrène prochaine qui ſe propage avec rapidité, & ſans qu'on puiſſe, pour ainſi

(s) La lenteur avec laquelle ces tumeurs marchent à la diſſolution, le vice humoral qui les complique, &c; tout eſt en faveur d'une ſuppuration vicieuſe.

dire, lui oppofer des barrières, ni même en rallentir la marche.

Le nommé la GRENADE, foldat au régiment de la FÈRE artillerie, entra à l'hopital le 13 mars 1781 avec des chancres fur le prépuce & un bubon à l'aîne droite. Il prit fix bains, après lefquels on s'apperçut d'une difpofition fcorbutique. On les ceffa pour recourir aux remèdes indiqués. Les chancres étoient déja totalement effacés; mais le bubon fe décidoit difficilement à l'abfceffion. Le malade avoit par intervalle quelques accès de fièvre irrégulière, & un tenefme diffenterique lui tenoit prefque toujours le ventre tendu avec douleur. On n'oublia rien de ce qui pouvoit détourner l'orage, mais ce fut envain. Le bubon enfin abfcèdé, la pierre à cautère parut préférable à l'inftrument tranchant, pour en faire l'ouverture. Les deux premiers jours l'ulcère fut humide; mais le troifième il parut enfanglanté, les bords

flétris, & le fond aride. La circonférence étoit douloureuſe, & d'une couleur violette. Cette eſpèce de tache s'étendit dans très-peu de tems ſur la capacité du bas-ventre. Les fomentations & les digeſtifs antiſeptiques rappellèrent inſenſiblement l'énergie des vaiſſeaux environnans. L'ulcère panſé avec un plumaſſeau imbibé d'huile de thérébentine, s'humecta peu-à-peu : les eſcarres ſe détachèrent & la ſuppuration devenue louable, on apperçut les rudimens de la cicatrice.

Tandis qu'on s'occupoit du local, on adminiſtroit intérieurement au malade les antiſcorbutiques, auxquels on aſſocioit le kina avec le camphre. L'uſage des citrons a paru concourir plus efficacement au bien qu'on ſollicitoit. Le malade en exprimoit le ſuc dans ſon ris ou dans ſon bouillon ; ſouvent auſſi il en mangeoit quelques tranches dans la journée. Ce qui fait préſumer de l'excel-

lence de ce remède en pareille circonſtance, c'eſt que depuis qu'il en a fait uſage, il n'a plus reſſenti le même degré de chaleur interne qu'il éprouvoit auparavant. Il avoit la bouche fraîche, les ſens ſe ranimoient, & un ſommeil tranquile ne tarda pas à remplacer l'inſomnie laborieuſe qui le fatiguoit depuis pluſieurs jours. Peu de tems avant la cicatriſation parfaite de l'ulcère on lui adminiſtra des frictions mercurielles à des doſes auſſi légères qu'éloignées, & on en ſoutenoit l'uſage par les antiſcorbutiques. Il ſortit de l'hopital le deux juin, la cure étant complette.

Le nommé BEAUFILS, brigadier au régiment de DAUPHIN, compagnie de Bourdeille, entra à l'hopital le 18 avril: ſes ſymptômes vénériens conſiſtoient dans deux bubons aux aînes, & dans des chancres à la verge. De ces bubons, l'un (le droit) étoit primitif, & l'autre ſecondaire. Le primitif n'étoit guères plus

gros qu'une noix. Il s'abſcéda, ſuppura & fut cicatriſé en très-peu de tems. L'autre au contraire augmenta de volume, devint très-douloureux, & ne s'abſcéda que difficilement. Les préparations faites, on lui donna quelques frictions mercurielles à la doſe d'un gros & d'un gros & demi, entre leſquelles on mettoit deux & trois jours d'intervalle. Peu de tems après avoir pris quelques frictions, le malade reſſentoit des douleurs univerſelles, principalement dans les articulations des genoux : les gencives devinrent douloureuſes, & quelques taches en forme de morſures de puces ne laiſſèrent plus de doute ſur l'exiſtence d'un vice ſcorbutique compliquant. On recourut aux antiſcorbutiques. Le bubon, toujours douloureux, fut lent à s'abſcéder ; mais enfin, parvenu à l'état où on le déſiroit, on en fit l'ouverture avec le biſtouri. A la levée du premier appareil l'ulcère étoit ſec, & les

bords donnoient du ſang, pour peu qu'on les touchât. Cette diſpoſition étoit une tendance à la gangrène, qui fut en effet décidée le troiſième jour.

Le traitement qui avoit été fait à la GRENADE avoit eu trop de ſuccès pour n'en pas faire uſage en faveur de celui-ci. Aux apozèmes & tiſannes antiſcorbutiques on réunit le kina & le camphre; mais on inſiſta avec confiance ſur les citrons. La gangrène ſe borna le cinquième jour; l'ulcère s'humecta & la ſuppuration s'établit. On ſoutint l'uſage des antiſcorbutiques juſqu'au terme où l'ulcère fut preſque cicatriſé. Quelques frictions adminiſtrées de loin en loin complettèrent la cure. Il ſortit de l'hopital le 20 juin ſuivant.

Le nommé AUDRAN, fuſilier au régiment de Condé, entra dans la ſalle des vénériens le 7 avril. Il avoit le dos couvert de puſtules, & il ſe plaignoit de douleurs univerſelles. Ces douleurs étoient

la ſuite d'une maladie vénérienne ancienne, pour laquelle il avoit déja ſubi pluſieurs traitemens infructueux, dans le cours de ſix ans. Après de longues préparations on lui adminiſtra près de deux onces & demie d'onguent mercuriel double, qui n'empêchèrent pas la pulullation d'un bubon à l'aîne gauche. Ce bubon s'annonça par un ſentiment de douleur très-vif; le pouls étoit fébrile, & le ventre pareſſeux. Cette époque fut celle du développement du vice ſcorbutique. On apperçut bientôt des échimoſes ſur la partie la plus muſculeuſe des bras & des cuiſſes, & les douleurs oſtéocopes augmentèrent. Les gencives s'ulcérèrent; elles étoient pâles & environnées d'un cercle de couleur purpurine.

Le petit lait avec les ſucs antiſcorbutiques, les tiſanes & les apozèmes de même vertu ne produiſirent aucun effet ſenſible : le bubon reſtoit dur & inégal. Les cataplâmes ſtimulans, préparés avec

les quatre farines cuites dans le vinaigre, furent les ſeuls remèdes qui parurent agacer les fibres & ébranler l'humeur. La tumeur s'amollit peu-à-peu, & la fluctuation étant générale dans tous les points, on en fit l'ouverture avec l'inſtrument tranchant. Le pus étoit de la plus mauvaiſe qualité, & les glandes inguinales tuméfiées étoient ſckirreuſes. A la levée du premier appareil, l'ulcère répandit une odeur infecte; il étoit couvert d'une matière blanche & épaiſſe qui étoit inégalement diſperſée ſur ſa ſurface. La pâleur & l'affaiſſement des bords, réunis à ce ſymptôme, ne laiſſoient plus de doute ſur la certitude d'une gangrène inévitable. La tuméfaction du bas-ventre augmenta, les cuiſſes devinrent œdémateuſes, & le malade plongé dans un accablement profond, ne paroiſſoit plus prendre aucun intérêt à ſon état.

Il eſt inouï avec quelle rapidité la gangrène ſe développa, & combien

grands furent ſes progrès. Dans l'eſpace de huit jours elle détruiſit une partie des muſcles épigaſtriques. Les glandes inguinales iſolées s'élevoient au milieu de l'ulcère, ſous la forme à-peu-près d'un gros œuf de pigeon ; & l'enſemble offroit à la vue le tableau le plus affreux des miſères humaines. *Horreſco referens.*

Quelque léger que fût l'eſpoir de fournir des ſecours utiles à la nature, on inſiſta ſur la néceſſité de borner le malade à une décoction de kina pour boiſſon, dans laquelle on ajoutoit une ſ. q. d'eſprit de nitre dulcifié, ou quelquefois du ſirop de limon. Chaque jour on lui preſcrivoit une demi-once de kina en électuaire, auquel on aſſocioit un demi gros de ſel ammoniac & douze grains de camphre.

Ses alimens conſiſtoient dans des crêmes de ris, ou des panades légères, acidulées avec le ſuc de citrons qu'une main généreuſe prenoit plaiſir de lui offrir chaque

jour avec autant de bonté que de profusion. Tantôt on substituoit à ces alimens un œuf à la coque & quelques mouilletes, & on accordoit, autant à ses desirs qu'à ses besoins, une demie roquille de vin rouge.

Tandis que la playe étoit couverte de plumasseaux imbibés d'une décoction de kina dans laquelle on avoit dissous du camphre, & qu'on chargeoit ensuite ces plumasseaux d'un digestif animé ; des flanelles trempées dans l'oxicrat enveloppoient tout le bas-ventre. L'huile de thérébentine tiède, qui avoit paru si efficace dans la gangrène du soldat d'artillerie, étoit infructueuse ici. On y suppléa par l'esprit de sel ; on en toucha trois ou quatre fois toute la surface de l'ulcère, & principalement les bords. On s'apperçut dans peu de l'heureux effet que ce remède produisit. La circonférence s'enflamma légèrement & se tuméfia. Une apparence d'humidité qui la cotoyoit

ſous la forme encore imparfaite d'une ſuppuration ſi long-tems déſirée, fut le premier ſignal de la victoire que la nature alloit remporter.

Des évacuations douces & modérées, ſollicitées par le ſecours des tamarins., déchargèrent enſuite les viſcères opprimés du bas-ventre. Le ſommeil accablant dans lequel le malade étoit plongé ſe diſſipa ſucceſſivement. Les ſens ſe ranimèrent peu-à-peu ſous le dégorgement ſuppuratoire. On extirpa les glandes à la faveur d'une ligature qu'on reſſerroit au beſoin, & enfin l'ulcère détergé fit des progrès ſenſibles du côté de la cicatrice. Tous les ſymptômes étant diſſipés, le malade ſortit de l'hopital le 2 ſeptembre ſuivant, ayant recouvré ſes forces.

Le malade qui fait le ſujet de l'obſervation ſuivante ne fut pas auſſi heureux, à beaucoup près.

Un cavalier du régiment de Dauphin, homme d'une conſtitution cacochime, ſe

présenta à l'hopital le 15 avril de la même année, pour y être traité d'un large bubon consécutif situé à l'aîne gauche. A ce symptôme vénérien il en réunissoit de scorbutiques. Les deux extrémités étoient excessivement douloureuses & couvertes de taches en forme de morsure de puces ; son visage étoit pâle & défait, & il étoit dans un accablement universel. Il avoit un dégoût général pour tous les alimens, & ses gencives étoient engorgées & saignantes.

La surface de son corps étoit couverte d'une crasse si épaisse, qu'on n'hésita point de lui faire prendre un bain le lendemain de son entrée. Immédiatement après, on le mit à l'usage des antiscorbutiques.

Le bubon étoit ce qui devoit occuper le moins : aussi se contenta-t-on de le couvrir d'un emplâtre de de Vigo malaxé avec partie égale de mucilage. Il s'abscéda le dix mai, & le treize suivant le malade avoua un dévoyement qu'il

portoit depuis quatre jours. Le quatorze suivant il passa dans la salle des fiévreux où il continua les antiscorbutiques avec le kina.

L'état de consomption dans lequel étoit ce malheureux laissoit présumer que l'ulcère ne tarderoit pas à être frappé de gangrène. Malgré les antiseptiques les plus accrédités, on ne put ni l'en garantir, ni même rallentir sa marche. La dissolution putride étoit si active que chaque jour étoit marqué par une perte de substance très-sensible. Les libertés de ventre n'ayant pu être modérées, le malade s'affoiblit, & mourut le 2 juin.

On a vu que ce cavalier n'étoit point entré à l'hopital dans l'intention d'y demander des secours contre le scorbut, qui étoit cependant sa maladie essentielle. Quelle activité qu'on ait pu mettre dans l'administration des antiscorbutiques, rien n'a pu s'opposer à l'aggrandissement des symptômes. La maladie étoit à son troi-

ſième degré, & la conſtitution du malade plus encore que la complication vénérienne, ne laiſſoit guère d'eſpoir à la médecine de pouvoir triompher.

En demandant actuellement ſi la gangrène, ſurvenue aux bubons ulcérés dont on vient de faire le récit, eſt plutôt l'effet du vice vénérien que du ſcorbutique; on ſe perſuade d'avance qu'on ne prendra pas le change. Une connoiſſance ſuperficielle des ſymptômes primitifs & ſecondaires du ſcorbut, d'après les effets qui réſultent de l'exiſtence de cette maladie, n'admet point d'alternative. Tout favoriſe l'idée de la dégénéreſcence des ulcères ſcorbutiques en gangrène. C'eſt par elle, comme le dit LIND, que ſe termine ordinairement la maladie. Quand même l'autorité de ce ſavant ne viendroit pas à l'appui de cette déciſion, le raiſonnement étayé de l'obſervation n'inſtruit-il pas aſſez ? Un ſang diſſous peut-il produire autre choſe que la putréfaction?

Chaque virus a ſa dégénéreſcence particulière; celle des ulcères vénériens eſt le cancer, comme la dégénéreſcence des ulcères ſcorbutiques eſt la gangrène. L'exercice de l'art n'a jamais préſenté de faits contraires. Le témoignage des plus célèbres praticiens accrédite cette opinion d'une manière irrévocable. L'obſervation de M.r FABRE, dans laquelle il eſt queſtion de cette Dame attaquée de vice vénérien compliqué de ſcorbut, en eſt une preuve bien ſenſible, ou je m'abuſe. La ſuppuration qui gagna tout le pied, les nouveaux abſcès qui ſe ſuccédèrent, tous les ligamens du tarſe & du métatarſe qui ſe pourirent, cette chaîne d'accidens enfin eſt-elle rien moins qu'une ſuite de la diſſolution ſcorbutique putride à laquelle la malade a ſuccombé ?

Si on examine avec attention la nature des ulcères vénériens, on verra que les bords ont une tendance ſingulière à l'induration. Quelque acrimonieuſe

qu'on ſuppoſe la matière qui en découle, elle n'eſt nullement propre à détruire les ſolides par la gangrène. Son principal effet eſt de ronger irrégulièrement les alentours de l'ulcère, & quelquefois de ſe creuſer des ſinus profonds dans l'interſtice celluleux des muſcles & de corroder les fibres muſculeuſes mêmes. Ces ulcères quoique pâles ſont exceſſivement douloureux, & leurs progrès deſtructeurs ſont en raiſon du vice acrimonieux plus ou moins exalté. A ces ſignes, on reconnoit les vrais cancers vénériens.

Les moyens que l'art propoſe en pareil cas, conſiſtent à adoucir le ſang, à noyer les humeurs par des boiſſons tempérantes & à emporter par l'inſtrument tranchant juſqu'à l'apparence des duretés. Qund aon ne peut le faire ſans inconvénient, on ſe borne à l'uſage du cerat de ſaturne ou de quelqu'autre topique anodin. Quoique les frictions mercurielles paroiſſent être contr'indiquées dans cer-

taines circonſtances, elles ont eu le plus grand ſuccès toutes les fois qu'on les a employées avec circonſpection & à très-petites doſes.

Toutes les ulcérations vénériennes ne ſont pas également diſpoſées à guérir. Une cacochymie ſecrete peut les entretenir très-long-tems, malgré qu'il n'y ait plus de doute que le virus ne ſoit entièrement détruit. Il ſeroit indiſcret de vouloir continuer les frictions : l'expérience prouve que ſouvent elles ont été plus nuiſibles que profitables. Il eſt mieux de varier le traitement local, de chercher à corriger le vice des humeurs, ou d'évacuer leur ſurabondance.

Quelquefois la réſiſtance que ces ulcères oppoſent à la cicatrice dépend principalement de l'influence d'air, habituellement chargé de particules étrangères. Cette obſervation eſt très-commune dans les hopitaux. On a vu le changement du local habité ſuffire pour terminer la

cure d'une playe, qu'un plus long séjour sous la même atmosphère auroit pu rendre mortelle. Quand la nature languit, le malade tombe dans une consomption inévitable. La sagesse des ordonnances de nos Rois a senti ces inconvéniens ; elle y a pourvu en autorisant M.[rs] les Commandans des Corps, à envoyer chez eux ou dans des hopitaux bourgeois du royaume les soldats affectés de maladies chroniques, sur les certificats des Officiers de santé.

Tandis que nous nous occupons de quelques points de pratique relatifs à la cure de certains symptômes vénériens ; essayons de raisonner les différens moyens que l'art présente pour l'ouverture des bubons. Il n'est point de traitement plus soumis à l'habitude que celui des maladies vénériennes. Chaque praticien a ses usages particuliers desquels il craint de s'écarter. Les uns appliquent les résolutifs, & les autres les relachans sur toute

eſpèce de bubons indiſtinctement. Mais comme la nature n'eſt pas toujours d'accord avec celui qui prétend la faire obéir à ſon gré, il arrive ſouvent que tel bubon qu'on a le projet de réſoudre, s'abſcède; & que celui qu'on ſoupçonne de s'abſcéder, ſe réſout. Cette variété dans les effets produits par des médicamens qui ont l'air d'être diamétralement oppoſés aux réſultats, eſt la première objection qu'on pourroit faire à ceux qui ſont eſclaves de leurs habitudes, ſi on étoit dans l'intention de s'étendre ſur cet objet.

La loi écrite par les pères de la chirurgie, eſt ouverte à tout le monde. En traçant les différences qu'il y a entre les bubons enflammés & les bubons congeſtifs, elle éclaire ſur la néceſſité de diſtinguer les cas qui déterminent à faire l'ouverture de certaines tumeurs par les cauſtiques, de préférence à l'inſtrument tranchant.

Les déciſions des premiers maîtres de

l'art n'auront jamais d'équivoques, quand on prendra la peine de comparer les faits d'après eux. Elles ne font point une règle générale de l'uſage du cauſtique dans l'ouverture des bubons. Elles en exceptent ceux qui ont été diſpoſés à la ſuppuration par une inflammation phlegmoneuſe ; ceux auſſi qui ſont d'un médiocre volume, & qui avoiſinent de trop près les parties qu'il eſt intéreſſant de reſpecter, telles que les nerfs, les artères & les gros troncs veineux. L'inſtrument tranchant eſt d'autant plus préférable dans ce dernier cas, qu'il eſt dirigé par la main du chirurgien, & que la diſſolution cauſtique n'a qu'un guide fort imparfait & ne connoit point de bornes.

Il n'en eſt pas de même des bubons qui ſont d'un volume outré, qui ont une marche extrêmement lente à la ſuppuration, & qui ne s'abſcèdent qu'à la ſollicitation des maturatifs ſtimulans : le

caustique est alors de pure nécessité. Tandis que le volume de la tumeur garantit les parties voisines des inconvéniens qui pourroient résulter de la dissolution du caustique ; ce topique éveille l'activité endormie des vaisseaux de la partie malade & de sa circonférence ; & il y décide un genre d'inflammation capable de hâter la fonte purulente des fluides épaissis & engorgés.

En considérant les bubons vénériens comme autant de dépôts critiques, on sent la nécessité d'attirer sur la partie un plus grand concours d'humeurs, & d'y déterminer une fièvre locale. C'est cette fièvre qui dispose insensiblement les fluides stagnans à se changer en pus, sous l'action augmentée des solides. C'est elle aussi qui, en précipitant la fonte de ces humeurs épaisses, tend à les fixer sur la totalité de la tumeur par un mécanisme très-simple.

L'observation confirme le retour des

plusieurs symptômes vénériens, toutes les fois que par trop de précipitation on a ouvert les bubons prématurément, c'est-à-dire, avant la destruction totale de l'engorgement. Quand les follicules glanduleux sont si prodigieusement dilatés & remplis, que la matière suppurée environnante ne peut pas les pénétrer pour pervertir en pus les humeurs qui y sont entassées; il est important de faire l'extirpation des glandes. La cicatrisation de l'ulcère est infiniment moins pénible, plus prompte, & la cure en est beaucoup plus sûre.

Les effets de la pierre à cautère (caustique duquel on se sert principalement pour l'ouverture des bubons) étant connus, il est aisé d'appercevoir les cas où son usage est préférable à l'instrument tranchant. Ces cas sont ceux de toutes les tumeurs qui se sont abscédées avec indolence; tels sont les phlegmons œdémateux où la chaleur est à peine sensi-

ble, les tumeurs ſcrophuleuſes, &c., tous les dépôts critiques parmi leſquels on comprend ſur-tout les peſtilentiels & les vénériens, l'anthrax ou charbon malin, les tumeurs ſuite de la morſure des animaux hidrophobiques; tous ces dépôts, dis-je, doivent être ſpécialement entamés par le cautère potentiel. (t)

Malgré le grand nombre d'autorités reſpectables qui opinent en faveur des

---

(t) JEAN DE VIGO de apoſtematibus, Lib. 2, pag. 92.

AMB. PARE, Liv. 19, chap. 29, pag. 460.

FAB. D'AQUAPENDENTE, in cap. 16° de bubone gallico, & de bubone peſtifero, Lib. 1, de tumoribus præter naturam.

PIGRAY, chap. 6, pag. 579.

DIONIS. Demonſtrat. 10, fig. 54.

WANSWIETEN de Lue venerea, tom. 5, pag. 49, dit que les bubons qui ſuppurent difficilement, doivent être ouverts par les eſcarrotiques préparés avec le ſublimé, & que l'expérience a appris qu'ils ſe pervertiſſent en pus dans un tems très-court. *Bubones venereos difficulter ſuppurantes, eſcharotico applicato ex mercurio ſublimato, breviſſimo tempore in tabiem purulentam liqueſcere docuit experientia.*

cauftiques pour l'ouverture de la plupart des bubons vénériens abfcédés ; malgré les effets avantageux de ces topiques ; effets confirmés par des obfervations que l'expérience n'a jamais démentis, il eft

---

ASTRUC, tom. 3 in-12, pag. 290, §. 17.
HEISTER, §. 8, pag. 86, t. 2.

Mémoire de M. MEDALON, couronné en 1733 par l'Académie royale de chirurgie, 1 vol. . . . fur la propofition fuivante :

Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées & d'autres fimplement ouvertes ? Dans l'une & l'autre de ces opérations, quels font les cas où le cautère eft préférable à l'inftrument tranchant, & fes raifons de préférence ?

Mémoire de M. BASSIUS fur le même fujet, dans lequel on lit pag. 87 & fuivantes, en parlant des tumeurs qui doivent être ouvertes par le cautère, *hujus generis funt cuncta apoftemata valdè dura tardè in fuppurationem abeuntia quæ corrofiva, quam cultelli aciem multò malunt adhibita, eoquod tale pharmacum vi fuâ corrodente & quafi comburente, fuppurationem eorum promovet quâ amotâ.*

Differtation de M. BORDEU fur les écrouelles, tom. 3. prix de l'Académie royale de chirurgie, pag. 136.

Differtation de M. GOURSAUD fur le même fujet tom. 3. *idem*, &c.

des chirurgiens qui méconnoiſſent les unes & les autres.

Ceux qui ont été témoins de l'uſage que j'ai fait de la pierre à cautère ſur pluſieurs bubons ſuppurés, dont les hiſtoires ont été rélatées dans l'enſemble de ces obſervations, l'ont généralement déſapprouvé. Ils n'ont pas pris la peine de comparer les cas où je lui donnois la préférence ſur l'inſtrument tranchant. Pénétrés des motifs qu'un raiſonnement tout oppoſé à l'effet des cauſtiques leur a inſpiré, ils ont fait plus : ils ont rapporté à l'action de ces médicamens des réſultats que le mécaniſme, par lequel ils opèrent, ſeroit plus capable d'éloigner que de faire naître. Je laiſſe au lecteur impartial à juger de l'inconſéquence de ces déciſions, &c. Quelques réflexions ſur l'abus de certains topiques employés dans le traitement des bubons ulcérés, acheveront de remplir nos vues.

Quand les glandes qui ont été le recep-

tacle de l'humeur viciée concentrent encore une eſpèce de dureté, les uns propoſent les relâchans & les autres les déterſifs ſtimulans. L'expérience prouve que l'application des relâchans affoiblit trop le tiſſu glanduleux. La ſuppuration quoiqu'abondante ne concourre point alors au dégorgement ; ce ſont les loges de la texture celluleuſe environnante, qui évacuent les fluides qu'elles attirent ; mais les follicules de la glande remplis d'une humeur plus denſe ne peuvent pas s'en décharger. Les médicamens qui ont la propriété d'agacer les fibres réuſſiſſent beaucoup mieux ; tandis qu'ils provoquent l'excrétion des fluides, ils ſoutiennent le ton des vaiſſeaux. Les digeſtiſs avec la thérébentine , le baſilicum &c., ſont toujours malfaiſans, quand on ſe borne à leur uſage pendant un tems un peu long. Lorſque l'ulcère eſt en pleine ſuppuration , l'application de la charpie ſèche très-douce, eſt préférable aux on-

guens. Elle abſorbe le ſuperflu des ſucs; elle reſſerre le tiſſu organique fibreux, & s'oppoſe à la redondance humorale.

L'engorgement des glandes n'eſt pas toujours ce qui retarde la cure, puiſque quelquefois elles ne ſont pas même ſenſibles : c'eſt le fond de l'ulcère qui, toujours dur, favoriſe l'épaiſſiſſement des parois. Alors ce neſt plus qu'une ſanie âcre & corroſive qui en découle au lieu de pus, & les bornes de l'ulcère s'étendent, loin de ſe reſſerrer. On recourt avec ſuccès aux topiques dont le propre eſt d'enflammer modérément l'ulcère, & d'y attirer une ſuppuration deſtructive. L'huile eſſentielle de thérébentine tiède, de laquelle on imbibe un plumaſſeau qui couvre le fond & les parois de l'ulcère, ſuffit ſouvent à la circonſtance. Le collyre du lanifranc, l'onguent brun & le beaume verd de Metz ; &c. ont bien auſſi la même efficacité, mais l'abus de ces remèdes feroit préjudiciable : tout

doit varier relativement. Quand les ulcères ſont détergés, on emploie avec avantage le vin miellé ou le beaume ſamaritain, par préférence aux onguens & autres remèdes préparés avec les graiſſes.

En rappellant la non-deſtruction totale des tiſſus glanduleux engorgés par l'exiſtence du virus ſiphilitique, on eſt diſpoſé à croire que la maladie peut ſe reproduire. Il peut ſe faire que quelques miaſmes virulents ſoient captivés dans les cryptes de la glande, de manière à éluder le contact des globules mercuriels. Tant que ces miaſmes ſeront contraints, il n'y paroîtra rien d'extraordinaire; mais s'ils viennent à être mis en mouvement par une cauſe quelconque, & qu'ils ſoient diſperſés dans la maſſe, il s'y fait une véritable inoculation qui peut donner lieu à des ſymptômes dont la gravité dépend en partie de la conſtitution du ſujet & de ſa diſpoſition. Cette eſ-

pèce d'inoculation eſt parfaitement décrite dans un ouvrage anonyme qui a pour titre, *Paralelle des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne.* Cet ouvrage imprimé en 1764, contient les remarques les plus intéreſſantes ſur la néceſſité de détruire le vice local, avant même de commencer le traitement de la maladie eſſentielle. Les obſervations des plus grands maîtres y ſont auſſi bien raiſonnées que réflechies. Elles ſont d'autant plus analogues au ſujet duquel nous nous ſommes occupés, qu'il y eſt fait mention de différentes complications locales, dont l'exiſtence a fait échouer pluſieurs fois l'effet des ſpécifiques.

FIN.

DISSERTATION
SUR L'UTILITÉ
DES ÉVACUANS,
DANS LA CURE DES TUMEURS, DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCERES, &c.

PRÉCÉDÉE

D'un Supplément à une première Dissertation ſur l'importance des Évacuans dans la cure des playes récentes,

PAR M. LOMBARD,

Maître en chirurgie de la ville de Dole, Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg, Membre de pluſieurs Académies, &c. &c.

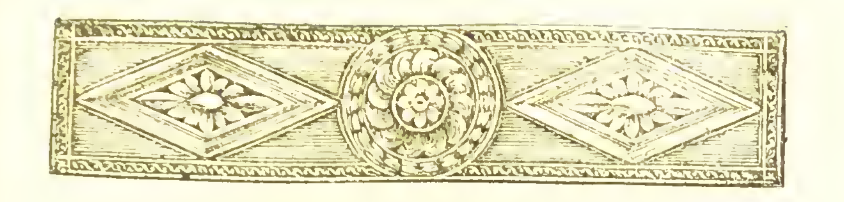


A STRASBOURG,

DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.

AVEC PERMISSION.

M. DCC. LXXXIII.



AVANT-PROPOS.

LE SUPPLÉMENT qui eſt en tête de cette diſſertation n'eſt qu'une ſuite de mes obſervations & de mes réflexions ſur l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes. Je me ſuis attaché à éclaircir les points qui avoient paru un objet de diſcuſſion aux perſonnes qui m'ont fait l'honneur de me critiquer. Le premier de mes deſirs ſeroit d'avoir mérité leur ſuffrage.

Le ſeul but que je me ſuis propoſé dans cette diſſertation étoit de former en faveur des élèves un

petit code raiſonné, dans lequel ils puſſent reconnoître à-peu-près les cas qui admettent ſpécialement les évacuans dans le traitement de ces playes. Les accidens où jette le défaut d'attention à obſerver les circonſtances qui font préférer les purgatifs à la ſaignée, m'ont inſpiré le deſir de raſſembler quelques obſervations ſur leur uſage.

Mon projet n'a jamais été d'exclure les ſaignées de la cure des playes. J'ai plus d'une raiſon pour être perſuadé, autant que qui ce ſoit, qu'il eſt des conjonctures où elles doivent être employées, à l'excluſion même de tout purgatif ; mais je ne ſuis pas moins convaincu qu'il en eſt où l'on en

abuſe, comme il en eſt d'autres où on les ménage trop.

Ce que je dis ici de la ſaignée eſt applicable aux évacuans; l'uſage qu'on doit en faire a ſes bornes. Une méthode par laquelle on préconiſeroit l'effet de ces remèdes aux dépens des autres, ſeroit auſſi défectueuſe que ridicule.

Tandis que je m'occupois de l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes, je ſentis tout l'intérêt qu'il pouvoit y avoir de mettre ſous les yeux des jeunes chirurgiens une ſuite de ces mêmes principes dans la cure des tumeurs inflammatoires & des tumeurs froides, dans celle des playes anciennes & des ulcères.

Les plus ſavans chirurgiens des ſiècles paſſés ayant raiſonné ſur l'uſage des évacuans dans la cure des maladies inflammatoires externes, d'après leurs cauſes & leur ſiège, je n'ai pas cru faire mieux que de comparer leurs ſentimens, & de les rapprocher des connoiſſances modernes, afin qu'on puiſſe juger plus ſainement de la préférence qu'on doit à l'un ou à l'autre des évacuans les plus univerſellement admis, la ſaignée & les purgatifs.

Le phlegmon & l'éréſipèle étant les plus communes d'entre les maladies, on a jugé à propos de s'arrêter d'abord aux principes ſur leſquels leur thérapeutique étoit

fondée. La baſe de ces principes une fois connue, on fait enſuite ce qu'on doit aux circonſtances particulières qui peuvent intervertir l'ordre du traitement. Il eſt bien rare qu'on s'égare dans l'adminiſtration des moyens curatoires primitifs & eſſentiels, quand la cauſe de la maladie eſt connue, à moins qu'on ne ſe laiſſe prévenir en faveur de l'habitude.

L'herpès, le furoncle, le feu perſique, la puſtule maligne, l'anthrax &c. ſont des tumeurs inflammatoires qui participent toujours du phlegmon & de l'éréſipèle par rapport à leur ſiège immédiat & à leur genre d'inflammation. Mais les unes & les autres de ces tumeurs

ſont produites par des agens particuliers qui portent leur caractère diſtinctif ; ce qui ne peut manquer d'établir une différence réelle dans leur curation.

Les humeurs froides (ainſi nomme-t-on ces maladies dont le germe ſe développe dans les fluides blancs) attaquent indiſtinctement toutes les parties du corps. Quelque multipliés qu'on ſuppoſe les vices qui donnent lieu à l'altération de ces fluides, leurs effets ſont à-peu-près les mêmes.

En ſuivant les faits de la pratique rationelle, il eſt évident qu'on ne peut ſe promettre de ſuccès dans la cure de ces diverſes ſortes de maladies, qu'en faiſant uſage

des évacuans. Ce ſuccès ſera d'autant plus ſenſible qu'on les aſſociera avec les autres eſpèces de médicamens, dont les propriétés ſont connues, pour détruire plus efficacement le vice humoral particulier.

N'ayant eu d'autres intentions que de faire ſentir l'utilité des évacuans purgatifs, on a paſſé ſous ſilence les remèdes qui ont des propriétés analogues; tels ſont les diaphorétiques, les ſudorifiques, les diurétiques, les errhins, les ſialagogues &c, les topiques épiſpaſtiques même, qui ont la faculté d'ouvrir des iſſues par leſquelles l'humeur morbifique s'évacue.

Les tumeurs froides où nous

avons admiré l'utilité des évacuans, ſont toutes celles qui affectent le ſyſtême glanduleux. La ſalivation produite par l'uſage des préparations mercurielles a fourni une occaſion d'étendre cette doctrine juſques ſur les accidens qui ſont la ſuite de la dentition chez les enfans. Ces réflexions ſont ſuivies de l'avantage qu'on peut tirer des purgatifs dans la cure des tumeurs œdémateuſes, flatulentes ou venteuſes, dans les accidens qui accompagnent les hernies étranglées, comme dans ceux qui peuvent ſubſiſter après la réduction des parties. Des ſuccès publiés ſur les bons effets des évacuans dans les cas où des corps étrangers avalés

s'arrêtent dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, ont décidé à terminer cette première ſection par un extrait court & raiſonné de la ſavante diſſertation de M. HÉVIN ſur les corps étrangers arrêtés dans l'œſophage.

La ſeconde ſection conſiſte à prouver l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes & des ulcères. La ſuppuration qui affecte les vaiſſeaux dans l'une & l'autre maladie, ainſi que l'état des chairs, ont paru le guide le plus ſûr à ſuivre pour régler l'adminiſtration de ces remèdes.

Le pus conſidéré ſous les diverſes formes dont il eſt ſuſceptible en différens cas, par rapport à ſa

quantité, à sa couleur, à sa consistance & à son odeur, ont dirigé toutes les réflexions qu'on se proposoit de faire sur cet objet. L'observation a fait connoître en outre que la quantité de la matière puriforme, sa couleur & son odeur, n'étoient pas toujours des motifs pour faire usage des évacuans. Il n'en est pas de même de sa trop grande fluidité; elle peut en indiquer accessoirement l'usage.

La dépravation des humeurs & la dissolution putride ont fixé l'attention pendant un instant. Il a paru sensible, d'après les travaux de l'immortel QUESNAY & d'après l'expérience même, que l'utilité des purgatifs étoit essentiellement

reconnue dans les cas de colliquation humorale & dans ceux où l'infection pourroit se communiquer aux humeurs ; ce qu'on ne peut éviter en effet, qu'en les dépouillant, par des évacuations soutenues, du vice impur qui est disposé à y porter la contagion. Cette section est enfin terminée par un paragraphe sur la contusion, dans lequel on croit prouver la nécessité de varier la méthode curative selon le dégré de l'âge & de la constitution.

J'abandonne à de judicieux critiques l'extrait de cette dissertation ; plus éclairés que moi mille fois, ils contribueront, en relevant mes erreurs, à jetter plus de jour

ſur la pratique de la chirurgie médicale, & mes vœux ſeront remplis. S'ils ont quelques égards aux raiſons qui m'ont déterminé à ſoumettre mes principes à leur jugement, ils ne pourront ni m'en ſavoir mauvais gré, ni me reprendre avec aigreur, puiſque le deſir ſeul de contribuer aux progrès de mes élèves a été le premier motif qui m'ait animé. Je n'ai répété dans cette diſſertation, que ce qu'ils ont vu & ce qu'ils ont été à portée de voir tous les jours dans le cours de ma pratique à l'hôpital : je n'ai rien écrit, en un mot, qu'après l'obſervation.

Il auroit été poſſible que je m'étendiſſe un peu plus ſur chaque

objet en particulier ; mais je n'aurois pu le faire qu'en tombant dans des répétitions ennuyeuſes, qu'en compilant les livres de l'art, & qu'en chargeant chaque feuillet d'obſervations, où les mêmes faits toujours reproduits ſous des formes & des autorités différentes, auroient infailliblement jetté de la confuſion dans les récits & fatigué les lecteurs. Si je ne me ſuis pas conformé à l'uſage, c'eſt que je craignois le reproche qu'on adreſſe avec fondement à ceux qui s'appliquent à ſuivre l'ordre chronologique de tous les auteurs pour les imprimer tour-à-tour au bas de chaque page. J'ai mieux aimé expoſer ſuccinctement mes réfle-

xions, que de m'occuper à faire des recherches qui n'euſſent ſervi qu'à groſſir cette diſſertation, & à la faire paroître érudite, travail qui demande moins à l'eſprit qu'à la patience.





SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE DISSERTATION.

LA SOCIÉTÉ libre de Strasbourg m'ayant invité de donner ſuite à mes réflexions ſur la néceſſité & l'importance des évacuans, je n'ai pu m'y refuſer. Cette invitation a même contribué à preſſer mes travaux, & je ſuis redevable aujourd'hui à cette compagnie de la douce ſatisfaction que j'ai de remplir mes engagemens, en préſentant au public & à mes élèves en particulier cette ſeconde diſſertation. Les témoignages de bienveillance & de bonté dont m'honorent la plupart des gens de l'art de cette grande ville, m'ont inſpiré un

nouveau courage, & je reprends la plume avec plaiſir. J'avoue de bonne foi que quelques ridicules ſemés par-ci par-là, par certains critiques, ſur ma première diſſertation, avoient refroidi mon émulation & ralenti mon zèle. Je croyois cependant n'avoir rien épargné pour me mettre à l'abri des reproches que m'a faits, l'un de m'être ſervi d'une expérience particulière tentée avec ſuccès par de grands maîtres, pour prouver une propoſition générale qu'ils n'ont pas penſé à établir (1), & l'autre de m'être efforcé de rajeunir une méthode que perſonne n'ignore, & connue depuis des ſiècles (2) : Moi, qui avois pris ſoin de dire dans mon introduction (3) que j'étois fort éloigné de penſer que mes réflexions ſur l'importance des éva-

(1) Cette imputation ſe trouve dans le 2. journal de médecine militaire, p. 259.

(2) Celle-ci dans une brochure imprimée à Kehl en 1782.

(3) page onze.

cuans puſſent avoir le mérite de la nouveauté. J'ignore ſi ce reproche eſt fondé; mais ce que je ſais, c'eſt que je me ſuis contenté de réunir ſous un ſeul point de vue les excellens principes diſperſés dans les immenſes écrits des anciens, parceque je voyois avec peine qu'on les négligeoit. Une contradiction auſſi manifeſte de la part de mes cenſeurs me prive du plaiſir de leur répondre.

On laiſſe préſumer enſuite avec adreſſe que mon unique intention étoit de diriger principalement mes vues ſur les playes de tête; puis après on fait ſentir que j'ai eu tort d'adapter la même doctrine à celles de la poitrine, du bas-ventre & des extrémités. Je dis à cela que je n'ai jamais eu le projet de reſtreindre la néceſſité des évacuans aux playes de tête ſeulement; je me ſuis expliqué à cet égard p. 6, 7, 8 de mon introduction d'une manière qui le prouve *è contrario*. Les ſentimens des chirurgiens étant encore

diviſés ſur la néceſſité & l'utilité des évacuans dans la cure des playes récentes, il m'a paru que je pouvois, ſans crainte de choquer perſonne, préſenter mes obſervations, les appuyer d'autorités reſpectables & d'un raiſonnement impartial.

Je me plais auſſi à répéter, que je n'ai point eu l'intention de faire une règle générale des évacuans dans la cure de ces playes, & que loin d'ignorer qu'il eſt des cas qui en contr'indiquent l'uſage, je ſais qu'il en eſt où ils ſont inconteſtablement nuiſibles. L'exercice de la chirurgie eſt ſeul capable d'inſtruire ſur une matière ſi importante, & il n'appartient qu'à ceux qui la cultivent avec ſoin de prononcer définitivement.

S'il eſt reçu (ainſi que je le crois) que la variété des cas doit diverſifier la pratique, cette pratique ceſſera-t-elle d'être, ſi au lieu d'une ſaignée on évacue ? Ce qu'on entend par pratique en médecine comme en chirurgie,

n'appartient-il pas autant aux évacuans qu'à la ſaignée ? Et le chirurgien inſtruit & guidé par les ſymptômes & par certains évènemens, méritera-t-il moins de l'art, parcequ'il aura ſatisfait aux indications par un purgatif, que celui qui aura placé une ſaignée qui aura été indiquée ?

Je n'ai donc point contrarié la règle genérale, puiſque je l'ai ſuivie & rendue avec obſervation ; car, pour que je l'euſſe fait, il auroit fallu que cette généralité, applicable à la cure des playes récentes, n'embraſſât que ce qui a rapport à la ſaignée. Mais la ſaignée n'étant qu'un des moyens dans la cure des playes récentes, elle ne peut comprendre, ni renfermer en elle la généralité des autres moyens curatifs connus : d'où il ſuit que les différentes eſpèces d'évacuations, ainſi que la ſaignée, doivent être *identiques* ; la pratique chirurgicale employant les uns & les autres indiſtinctement, ſelon les circonſtances.

Bien loin de m'être attaché à des faits particuliers, je me ſuis donc eſſentiellement occupé à en ſuivre la généralité; & c'eſt ainſi que j'ai eu le loiſir d'appercevoir combien grande étoit leur diſcordance. Je rappelle, ſans égard d'abord pour les différentes conſtitutions, les époques de la plénitude alimentaire & de la cacochymie humorale, pour que l'on puiſſe juger, d'après des indications appuyées ſur des certitudes dans les cas de bleſſures, ſi on doit préférer les évacuans à la ſaignée, ou la ſaignée aux évacuans. Je vois parmi beaucoup d'autres le ſentiment d'un praticien recommandable, confirmer en peu de mots ce que j'ai pu dire au ſujet des évacuans, & inſiſter ſur ce que le point du traitement dans les playes demande beaucoup de circonſpection (4). Il eſt

(4) LOUBET, Traité des playes d'armes à feu, pag. 211.

poſſible que je me ſois trompé ſur le choix des circonſtances qui réclament les médicamens évacuatifs (5); mais cette erreur ne détruiroit ni leur néceſſité, ni leur importance. Quoiqu'il en ſoit, je me ſoumets bien volontiers à changer d'opinion, dès qu'on m'aura ſuffiſamment éclairé par d'autres principes.

C'eſt inutilement que par des frivolités on a voulu prendre la peine d'affoiblir le prix de mes talens; ils ſont à un ſi bas titre, que je les croyois à l'abri d'une ſi noble attaque. Ceux qui m'ont fait l'honneur de me juger avec

---

(5) L'auteur de la critique imprimée à Kehl a l'indulgence de me faire obſerver que c'eſt *évacuans* qu'il faut entendre au lieu d'*évacuatifs*; mais, n'en déplaiſe à Monſieur le puriſte plutôt qu'à moi, le terme *évacuatif* eſt ſynonime à *évacuant*. Un peu moins de préſomption auroit permis à M** de vérifier le terme avant que de m'en faire un reproche. N'importe, cette correction déplacée ajoute à l'idée qu'on peut ſe faire de l'éminent dégré de perfection dans lequel il poſſède la langue françaiſe.

impartialité, m'ont rendu justice; ils ont bien vu que c'étoit moins à des maîtres que je parlois qu'à des élèves, d'une partie de l'éducation chirurgicale desquels je suis chargé par un des premiers devoirs que je connoisse, qui est mon attachement pour eux. Quoique l'exemple ait précédé la règle, ils ne me reprocheront pas le moindre défaut dans l'application que j'en ai faite sous leurs yeux.

Une des choses qui ne m'a pas le moins déplu, est que, malgré la clarté avec laquelle j'ai cru m'être énoncé, mes savans antagonistes n'ont pas laissé de vouloir tourner contre moi la pureté de mes propres expressions, en intervertissant l'ordre dans lequel je me suis expliqué. Je vois mieux le pourquoi que le comment; c'est qu'on a pris plaisir à confondre les maladies dont je ne parle pas, avec les cas de maladie dont je parle, afin, sans doute, de me trouver

du ridicule. Si on prend la peine de lire la vingt-cinquième page de ma dissertation, on verra que je dis que la nécessité des remèdes évacuatifs est connue, sinon prouvée, *dans tous les cas* de playes récentes indistinctement, quel que soit leur siège & les parties qu'elles intéressent. Je n'ai donc pas dit *dans toutes les playes*, comme on voudroit le faire croire à ceux qui ne m'ont pas lu; mais *dans tous les cas de playes.* Or, ces cas supposent-ils autre chose que les considérations que j'ai mises en avant, c'est-à-dire, la plénitude des premières voies par des alimens ou des boissons, la nature des maladies dont il est possible que le sujet soit affecté, son tempérament, la disposition de ses humeurs au moment où il a été blessé, & enfin une cacochymie bilieuse ou pituiteuse, atrabilaire ou séreuse, plus ou moins marquée. Mes observations & celles des auteurs dont je me suis étayé justifient, ce me semble,

la solidité de ma doctrine. J'aurois pu les multiplier ; mais je craignois les redondances, parcequ'elles sont communément vicieuses. Les particularités sur lesquelles je me suis appuyé me paroissent prouver de reste l'importance des évacuans dans les cas où leur usage est indiqué ; & c'est ainsi que j'ai pensé avoir assez de témoignages en leur faveur. Monsieur DE LA MARTINIERE (6), Conseiller d'État & premier Chirurgien de LOUIS XVI. & de son ayeul, a dit en très-peu de mots ce que j'aurois desiré rendre dans une plus grande étendue. Il parle d'après l'expérience, & pose pour principe, » que le danger des playes d'armes à feu, même les plus graves, dépend souvent moins du désordre local, que de la dépravation consécutive des humeurs, par laquelle toute l'économie animale est troublée dans ses fonctions.

(6) Dissertation sur le traitement des playes d'armes à feu, vol. 4 in-4.° pag. 17.

La plupart des ſoldats, ajoute-t-il, & même les officiers, ſur-tout à la fin des campagnes, ſont, par la ſuite inſéparable de leur état, dans une diſpoſition prochaine à la maladie. Souvent à l'inſtant qu'ils ſont bleſſés, ils ont le ventre farci d'alimens de mauvaiſe qualité : auſſi voit-on qu'à peine on a calmé les premiers accidens, que les matières qui ſe putréfient dans les inteſtins ſont le germe d'une fiévre ſécondaire qui peut avoir les plus mauvaiſes ſuites. » Sa repriſe n'eſt pas moins intéreſſante, on peut la lire (*loc. citat.*). Je m'étois ſervi de l'autorité de Monſieur DE LA MARTINIERE dans un cas particulier; j'avoue à ma honte que j'avois perdu de vue, qu'il avoit, comme moi, parlé en général de la néceſſité des évacuans, & que je n'étois plus que l'écho de ſes préceptes.

Suivons notre objet. Quelqu'intéreſſantes que ſoient les obſervations préſentées par la nature, dans des circonſtances où,

l'art forcé de refter dans l'inaction, elle fe fuffit enfin, quoiqu'après avoir été imprudemment inquiétée ; elles ne démontrent cependant pas ces obfervations, qu'il faille toujours l'abandonner à fon gré. La fagacité du chirurgien confifte à démêler celles des indications qui ont plus d'analogie entre la conftitution, les befoins du malade & les propres habitudes de la nature même ; & celui qui les faifit le plus directement eft inconteftablement le plus habile. Ne feroit-ce pas entreprendre de vouloir prouver l'entière inutilité des deux médecines, que de dire qu'on peut remettre tout entre les mains de la nature, elle qui a fouvent tout autant befoin d'être follicitée que contredite, & d'être fuivie que remife dans la route dont elle s'eft écartée pour la cure des playes & des ulcères fur-tout ?

L'art de connoître les tems convenables pour placer les évacuans dans la cure des playes récentes ou anciennes

a fixé d'une manière ſavante l'attention des premiers maîtres. Bien perſuadés des erreurs qu'on pouvoit commettre dans le traitement de ces maladies, ils ont ſenti la néceſſité de s'y arrêter, & ont apprécié l'intérêt qu'il y avoit d'établir des principes certains ſur un objet qu'ils regardoient avec raiſon de la dernière importance : & ces principes ſont fondés ſur leurs obſervations. Je ne me laſſerai jamais de douter qu'il ſoit ridicule de répéter leurs expériences; mais le certain eſt que l'uſage des évacuans, quoique généralement connu, a été admis par les uns & rejetté par les autres. Il n'en eſt pas de même de la ſaignée; elle a été généralement adoptée ; mais employée trop inconſidérément dans la plupart des playes, elle m'a inſpiré, ainſi qu'à tant d'autres, quelques réflexions ſur ſon abus. La légéreté avec laquelle je l'ai vu ſouvent ordonner, m'a quelquefois effrayé. J'aurois deſiré qu'in-

dépendamment des circonſtances particulières qui pouvoient l'indiquer, on eût les égards néceſſaires pour la manière de vivre des bleſſés, pour le climat qu'ils habitent, & que, ſans même s'arrêter à leur conſtitution & à l'état poſitif dans lequel ils ont été frappés, on ne confondît pas toutes les particularités qui pourroient mener à une déciſion judicieuſe, avant que d'adminiſtrer un moyen qui ne peut être indifférent. Je ne puis mieux faire ſentir la néceſſité de cette parfaite combinaiſon entre la maladie & les remèdes, qu'en expoſant ici ce que dit un des plus célèbres chirurgiens du ſiècle, M. LOUIS, dans ſa ſavante préface placée à la tête du cinquième volume des prix de l'Académie royale de chirurgie. M. LOUIS diſſerte d'abord ſur la théorie des léſions de la tête par contre-coup, afin de ſervir de modèle aux concurrens pour le prix propoſé en 1768 par cette célèbre Académie. Il

rappelle avec autant d'exactitude & d'attention que de précision les divers moyens qu'on a l'habitude d'employer dans les cas d'épanchement dans le cerveau. La science profonde de ce grand chirurgien le conduit ensuite à faire connoître toute la difficulté qu'il y a de se décider à employer un remède plutôt que l'autre dans semblable occurence. » On peut beaucoup nuire, dit M. LOUIS, même en voulant soulager, faute de règles précises sur le choix & l'administration des meilleurs moyens, souvent indiqués par des circonstances & contr'indiqués par d'autres. Il faut un jugement bien net pour décider, dans les cas difficiles, de la préférence ou de l'exclusion de différens moyens, relativement salutaires, mais dont l'usage peut être nuisible & dangereux : ce sera, sans doute, aux yeux du plus instruit & du plus intelligent que ces cas seront le moins embarassans. La connoissance des

principes eſt faite pour guider dans les ſentiers épineux de la pratique. La vie & la mort ne dépendent que trop ſouvent d'une ſaignée faite ou omiſe mal-à-propos. Les ſecouſſes cauſées par un émétique, ſi utile en certain cas, peuvent, dans d'autres, augmenter l'épanchement & le rendre mortel (7). Les ſaignées, ſi efficaces dans l'apoplexie ſanguine, peuvent être inutiles ou funeſtes dans la ſéreuſe. »

Les cas tout-à-fait ſimplifiés par la nature des ſymptômes, m'ont décidé en faveur des évacuans préférablement à la ſaignée dans le petit nombre des circonſtances que j'ai préſentées; & je crois encore ma doctrine ſi ſaine, que je n'ai garde d'imaginer avoir commis la

---

(7) L'auteur de la lettre imprimée à Kehl prend humainement l'exception à la règle pour une contradiction manifeſte, lorſqu'après avoir dit, pag. 82 de ma diſſertation, que dans les cas d'épanchement, à quelque choſe près conſidérable, l'action du vomiſſement ne pouvoit qu'augmenter le mal.

plus légère faute dans l'exclusion & dans l'admission que j'ai faite des uns & des autres. Plus j'ai réfléchi sur les avantages qu'on pouvoit se promettre en combinant les cas où les évacuans devoient précéder la saignée & sur ceux qui l'excluoient, plus la théorie m'en a paru intéressante. Comment, me suis-je dit, où sera l'inconvénient d'évacuer, quand on sera convaincu par des signes positifs que le blessé a les premières voies farcies d'alimens, & qu'ainsi que les secondes elles regorgent d'humeurs ? Je ne vois là, ajoutai-je, ni délicatesse de tact, ni hardiesse, ni témérité. Une marche si conforme à la cure de la plupart des playes auxquelles les militaires sont exposés, persuadera les nouveaux praticiens de la nécessité de comparer les cas avant que de se décider, & les préservera en même tems de l'erreur abusive d'administrer indifféremment les mêmes remèdes. Appuyés successivement sur

leurs propres obſervations, ils ne manqueront pas de ſe deſſiller les yeux ſur les inconvéniens & les abus d'une pratique qui n'a force de loix que par un uſage mal entendu. Je méditois ainſi, lorſque je me ſuis rappellé un cas ſingulier où LOUBET (8) avoit donné l'émétique avec le plus grand ſuccès.

Un officier reçut en 1736 à Verdun-ſur-Meuſe deux coups d'épée; l'un coupoit trois des tendons extenſeurs des doigts, & l'autre perçoit l'eſtomac dans ſa partie moyenne: un long repas avoit précédé immédiatement le combat. A l'arrivée de LOUBET, les alimens ſortoient par la playe, & les extrémités étoient froides, quoique le tems fût chaud. Le parti que prit ce chirurgien dans un cas auſſi grave fut hardi; il donna l'émétique ſur le champ afin de vuider & d'affaiſſer ce viſcère. Les ſuites

(8) Traité des playes d'armes à feu, pag. 221.

en furent heureuſes, malgré toutes les inquiétudes que le bleſſé éprouva par les pourſuites qu'on fit contre lui, & il guérit parfaitement bien. La réflexion que fait LOUBET en terminant ſon obſervation intéreſſe trop ceux en faveur de qui j'écris, pour la paſſer ſous ſilence. Il fait remarquer qu'il eſt plus avantageux que l'eſtomac ſoit bleſſé étant rempli, parcequ'une fois vuidé, il ſe contracte aiſément & ſe guérit, ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit bleſſé étant vuide.

Si cet évacuant vomitif n'a rien produit de fâcheux dans un cas de ce genre, pourquoi ſuſpecteroit-on toute autre eſpèce de remèdes évacuatifs dans une infinité d'autres qui ne laiſſent aucune crainte ſur le réſultat de ces remèdes relativement aux parties bleſſées ? Les évacuans (car c'eſt ainſi que je raiſonnois) n'excluent point la ſaignée : qui peut empêcher qu'on ne l'employe

& qu'on ne la répète au beſoin ? Lorſqu'après des évacuations, indiſpenſables d'abord, l'artère eſt remplie, les pulſations ſont dures, fortes & précipitées, & que les douleurs s'accroiſſent, la ſaignée agit alors bien plus efficacement; elle appaiſe plus ſûrement & plus promptement l'agitation & le mouvement tumultueux des fluides, en diminuant la roideur des ſolides que l'excès de l'engorgement portoit à une extenſion déméſurée. N'ayant plus enſuite à lutter contre le vice humoral qui pouvoit, quoiqu'en circulant confuſément, irriter les vaiſſeaux, & les forcer à ſe contracter avec violence; on a alors la reſſource de calmer l'effervefcence du ſang par la ſaignée, & elle opère en effet ce prodige avec un ſuccès admirable. Qu'on ne ſe perſuade pas cependant que, malgré tous les avantages de la ſaignée, elle puiſſe être un remède univerſel dans toutes eſpèces de douleurs vives &

d'inflammations à la ſuite des playes récentes : il faudroit, pour que cela fût, que tout ce qui eſt douleur & inflammation ne dépendît que d'une ſeule & même cauſe : mais la pratique chirurgicale en préſente pluſieurs où la ſaignée ſeroit un ſecours impuiſſant, & quelquefois plus funeſte qu'utile. Indépendamment des choſes qui ont un rapport immédiat à l'hygiène, on trouve parmi ces cauſes une irritation décidée par l'eſpèce d'inſtrument qui a fait la playe, & qui demande ſouvent, pour rendre le calme, de l'étendre davantage au moyen des inciſions convenables ; par la nature & la délicateſſe des parties léſées ; par la préſence de certains corps étrangers ; par l'exiſtence de quelques eſquilles qui ne ceſſent d'inquiéter les fibres ſenſibles en les preſſant ou en les déchirant ; par l'eſpèce de médicament dont on aura fait uſage ; par la complication des pièces de l'appareil ; par ſon application non

méthodique ; par la ſituation de la partie ; & enfin par un nombre prodigieux d'autres acceſſoires également onéreux, & contraires par conſéquent à la tranquillité que la nature exige.

Tant de cauſes ſi différentes entr'elles ont cependant les mêmes effets ; & ſi elles offrent aux chirurgiens inſtruits des circonſtances propres à faire briller leur génie, loin d'accueillir la ſaignée comme un moyen de détourner la douleur & l'inflammation, ils ſe la repréſenteront comme une cauſe capable d'affoiblir les reſſorts de la nature en appauvriſſant les ſucs dont elle a beſoin pour ſoutenir les ſuites d'une maladie longue. Heureux encore ſi ces effets ſe bornent là !

D'après cette foible peinture des maux que la ſaignée abuſive peut faire naître dans la cure des playes, étoit-il juſte de me reprocher d'avoir dit qu'un peu plus de circonſpection dans ſon uſage ſeroit auſſi louable qu'utile ? Voilà mon

mot, voilà ce que j'ai voulu faire ſentir en parlant de la ſaignée ; & c'eſt pour ce mot qu'on m'accuſe d'avoir préconiſé les évacuans à ſon mépris, dans la cure des playes !

Peut-être que ſi dans un ſens contraire je m'étois attaché à faire l'apologie de la ſaignée, j'aurois trouvé plus de contradicteurs encore ; tant il eſt vrai que la critique eſt toujours féconde en reſſources, & qu'elle eſt rarement délicate ſur le choix !

L'article de la diète à part, c'eſt là à-peu-près où ſe bornent les torts qu'on me reproche. On a prétendu que c'étoit mal-à-propos que j'avois regardé la diète ſoutenue comme inſuffiſante dans la thérapeutique des playes qui offroient des indications aux évacuans. Ne ſeroit-ce pas vouloir dire, ſi je ne me trompe, que la diète abſolue peut y ſuppléer ? d'où on peut tirer cette conſéquence que les évacuans deviennent inutiles.

Mais il eſt queſtion de ſavoir actuellement ſi, dans le cas d'une diète abſolue & ſoutenue, il eſt poſſible qu'avec le ſecours des boiſſons, quelqu'abondantes qu'on les ſuppoſe, la nature affoiblie de plus en plus puiſſe conſerver une action aſſez forte pour expulſer les humeurs viciées ? J'ai toujours cru juſqu'ici que, plus la nature étoit foible, plus ſes opérations devoient être lentes. C'eſt pourquoi je concevois qu'il étoit plus à propos d'évacuer par un purgatif proportionné, que d'épuiſer le malade par une diète abſolue & durable. Perſuadé que je ſuis encore de ſon inſuffiſance dans les cas où j'ai propoſé les évacuans de préférence, je ſoutiens l'affirmative, ſans opiniâtreté cependant. Pour que la diète rempliſſe *quelquefois* la même indication que les évacuans, il faut ſuppoſer qu'une diète abſolue peut changer les humeurs viciées en humeurs ſaines ; ce qui n'eſt pas préſu-

mable. Toute abondante que puiſſe être la tranſpiration déterminée par le relâchement & la foibleſſe des parties, peut-on ſe flatter qu'elle épuiſera les ſucs impurs rentrés dans la maſſe, ainſi que ceux qui circulent avec lenteur dans les cryptes des glandes, ou qui ſéjournent dans leurs réſervoirs; ſucs, dis-je, qu'on ne vient communément à bout de déplacer & d'expulſer qu'à force de purgatifs (9)?

---

(9) On a aſſimilé dans la brochure dont nous avons parlé, les effets de la diète ſur la nature, avec les effets de la nature dans les maladies aigues qui ſe terminent par des criſes. Sans prétendre entrer dans des diſcuſſions qui nous éloigneroient trop de notre objet, quoique fort intéreſſantes, cependant on ſent la néceſſité de demander, ſi dans les criſes *en général* on doit ou non aider la nature? Dans cette acception, quels ſont les cas où l'art peut lui être eſſentiellement utile, & ceux où il lui feroit défavorable? Dans la circonſtance enfin où il feroit important de la ſervir, les moyens qu'on peut employer doivent-ils être conſtamment appliqués d'après le même principe? On conçoit d'abord que cette dernière propoſition exige certains égards; car en conſidérant la nature dans le travail des criſes, on

On ſait très-poſitivement par l'expérience & l'obſervation qu'une diète exacte & ſoutenue rallentit & diminue l'activité d'une maladie inflammatoire ; mais ni l'expérience ni l'obſervation ne démontrent pas qu'elle en détruiſe les principes actifs : auſſi les auteurs qui ſe ſont le plus attachés à en connoître les effets, ne la conſidèrent-ils que comme

---

ne peut ſe diſpenſer d'admettre les variétés nombreuſes dont elle eſt ſuſceptible relativement à ſes facultés effectives & agiſſantes, & à ſes facultés abolies. On peut conſulter ſur cet article les différens auteurs qui ſe ſont ſpécialement occupés des criſes.

Les maladies aigues & les chroniques ont des termes où aboutit la cure quand la nature eſt victorieuſe : chaque maladie a ſa terminaiſon particulière : mais il arrive quelquefois des changemens ſubits qui ſont marqués par certains jours dans les maladies aigues, & qui dans les chroniques arrivent le deuxième, le troiſième & le quatrième mois : ces changemens ſe connoiſſent ſous le nom de criſes : mais ces criſes ne doivent pas être confondues avec certains évènemens qui changent peu à peu les diſpoſitions de la nature, & dont elle profite pour mettre fin à une maladie qu'une cauſe ſouvent ignorée entretenoit.

un des moyens de la cure, mais non comme l'unique.

On ne doit pas confondre la diète absolue, *diæta tenuissima*, avec le régime de vivre : il est possible que celui-ci opère de merveilleux effets sans le concours d'aucun autre moyen ; cela est même prouvé par plus d'un fait. Ce sont les circonstances qui font varier la méthode curative : c'est ainsi qu'un régime combiné a eu des succès surprenans que la diète la plus austère n'auroit jamais produits : d'où on peut conclure que la diète absolue, celle dont nous avons prétendu faire connoître l'insuffisance dans la cure des playes récentes, n'a d'autres propriétés que celles de prévenir l'augmentation des humeurs, & de favoriser ainsi l'effet des évacuans.

Si je n'ai pas suffisamment démontré dans ma première dissertation l'utilité, l'importance & la nécessité des évacuans rapportés à la cure des playes nouvel-

les, ſi je n'ai pas donné aſſez de preuves de la ſolidité des préceptes que j'ai adoptés, ſi n'ai pas enfin pleinement répondu aux objections qu'on m'a faites, je vais y ſuppléer par de nouvelles obſervations recueillies depuis la publication des premières.

Le nommé Étienne *** cavalier au régiment de la Reine, compagnie de Montheille, fut bleſſé d'un coup de ſabre étant yvre, le 3 avril 1782, & le lendemain il entra à l'hôpital. La playe pénétroit dans la cavité du bas-ventre à la région épigaſtrique, ſans léſion des parties contenues. Les accidens étoient preſſans; l'oppreſſion, la tenſion du bas-ventre & ſa dureté douloureuſe n'étoient qu'une partie des ſymptômes qu'il éprouvoit; le pouls étoit d'une foibleſſe extrême, & une ſueur gluante couvroit ſon corps dont la chaleur étoit preſqu'éteinte. Ses extrémites étoient froides & les anxiétés ſi fortes, qu'il portoit

ſes bras de tous côtés. On avoit cru le ſoulager par une ſaignée faite l'inſtant d'après le coup ; mais vu l'état du malade je penſai qu'il étoit plus à propos de lâcher le ventre par l'entremiſe de quelques lavemens purgatifs. Le ſuccès en fut heureux : je ſaiſis l'inſtant pour lui faire paſſer quelques verrées d'eau minérale qui procurèrent une dixaine de ſelles dans la journée. L'état du malade fut changé avec avantage ; il reſpiroit avec beaucoup moins de peine ; le bas-ventre un peu ſouple étoit moins douloureux ; & quelques heures d'un ſommeil tranquille contribuèrent à calmer mes craintes. Le lendemain le pouls étoit développé ; mais le bas-ventre étoit encore empâté & un peu douloureux ; ce qui me décida à l'évacuer avec une tiſane laxative légèrement émétiſée. Là les accidens ceſſèrent, & le 3.e jour le pouls étoit à peine ému : le malade ſortit de l'hôpital le 23 ſuivant pour reprendre ſon ſervice.

Un Grenadier de Normandie, nommé Belle-palme, reçut dans l'ivreſſe un coup de bayonnette le 5 mai de la même année; le coup étoit dirigé entre la 3.e & la 4.e vraie côte du côté droit, & pénétroit, mais ſans léſion. La reſpiration étoit gênée, le bas-ventre douloureux & médiocrement élevé. Moins la foibleſſe de pouls indiquoit la ſaignée, plus la plénitude du malade y répugnoit. Trois lavemens préparés avec une once de lénitif & un gros de criſtal minéral adminiſtrés à des diſtances proportionnées procurèrent quatre évacuations fort abondantes. Le pouls ſe releva peu à peu, & les inquiétudes du malade s'appaiſèrent. Il fut évacué le lendemain avec un minoratif qui entraîna pluſieurs ſelles. La nuit fut tranquille, & le reſte de la journée ſe paſſa aſſez bien juſqu'au ſoir, que l'artère fut dure, les pulſations fréquentes & la chaleur très-vive. L'indication à la ſaignée étoit évi-

dente : elle fut faite, & environ deux palettes & demie de ſang, tirées du côté oppoſé, rendirent le calme. Il fut purgé le 10 ſuivant pour la ſeconde fois, & le 20 il ſortit de l'hôpital parfaitement rétabli.

Jacob Wagner, caporal au régiment d'Anhalt, compagnie de Schmuck, âgé de 40 ans, d'une conſtitution cacochime, reçut le 31 maí un coup de pointe d'un ſabre, qui lui ouvrit la poitrine à ſa partie ſupérieure & latérale droite entre la ſeconde & la troiſième côte. Le poumon étoit léſé ; la toux, l'oppreſſion & le crachement de ſang le dénotoient aſſez. Le pouls étoit petit & concentré, & le corps entier dans une agitation continuelle : la plénitude de l'eſtomac exigeoit qu'on entraînât les alimens par les ſelles : les lavemens & les boiſſons remplirent cette indication. Ces moyens, les ſeuls que je crus devoir employer, opérèrent avec fruit : le pouls ſe relâcha

quatre heures après, & il fut ſaigné ſur le champ du bras gauche. Un lavement purgatif qu'il prit enſuite l'évacua ſept à huit fois. La nuit fut partagée entre le ſommeil & la veille ; & l'heureuſe diſpoſition dans laquelle je trouvai le bleſſé le lendemain me détermina à lui faire paſſer un minoratif qui opéra ſuffiſamment. Les accidens ceſſèrent inſenſiblement depuis cette dernière évacuation, & le bien-être s'eſt ſi parfaitement ſoutenu, qu'il auroit été en état de ſortir de l'hôpital au bout de trois ſemaines, ſi la ſituation qu'il étoit obligé de tenir ſur le côté malade n'avoit réuni les bords de la playe avant que le fond ne fût cicatriſé : il ſortit enfin le quatre juillet pour reprendre ſes exercices militaires.

Le nommé Teſſier, d'une conſtitution phlegmatique, caporal au régiment d'Angoumois, compagnie de Monthardret, fut bleſſé d'un coup de bayonnette entre la quatrième & la cinquième vraie

côte du côté droit près du ſternum. La playe, quoique pénétrante, n'avoit point intéreſſé le poumon. Ce malade entra à l'hôpital le 30 juin 1782 à 7 heures du ſoir, alimenté par une bierre nouvelle de laquelle il avoit fait excès. Une indication auſſi certaine m'engagea à débarraſſer ſur le champ les premières voyes par des lavemens évacuans & des boiſſons analogues. Il étoit oppreſſé, & la douleur qui partoit de la playe, s'étendoit juſqu'à la crête de l'os des îles : le pouls étoit cependant très-flexible. Les évacuations alvines furent aſſez abondantes pour procurer un relâche ſenſible qui donna près de cinq heures de ſommeil au malade. Il fut évacué le lendemain avec trois verrées de décoction de tamarins & de caſſe, ſur leſquels on ajouta un grain d'émétique. Les boiſſons vulnéraires, un régime diſcret & quelques lavemens purgatifs adminiſtrés par intervalle ont amené

les choſes au terme où je les deſirois : il ſortit de l'hôpital le cinq du mois d'août parfaitement rétabli.

Voilà ſans doute encore nouvelle matière à argumenter : on m'oppoſera peut-être que j'aurois dû combattre les accidens par les ſaignées de préférence aux évacuans : mais, ſi c'eſt une loi reçue de ne rien entreprendre en médecine comme en chirurgie ſans des indications, je ne ſuis certainement pas dans mon tort. Le grenadier de Normandie & le caporal d'Anhalt furent ſaignés parceque les ſymptômes l'exigeoient. Mais rien ne s'eſt préſenté d'égal dans le cours du traitement des autres bleſſés ; à quoi bon aurois-je donc employé la ſaignée ? Si l'uſage la recommande, les règles fondamentales de l'art la proſcrivent. Les évacuations étoient indiquées, & tout contr'indiquoit la ſaignée. Les humeurs indigeſtes & impures qui ſeroient inévitablement

rentrées dans la maſſe, étant altérées & expulſées par les évacuans, la fièvre vulnéraire ne pouvoit être que légère. Il ne me reſtoit autre choſe à faire que d'être ſpectateur tranquille des mouvemens de la nature, d'épier les circonſtances où je pourrois lui être utile ; & c'eſt ce que j'ai fait. Quand une fois les agens morbifiques ſont exclus, il eſt rare que les accidens ſoient graves. L'aiſance dans laquelle ſe trouvent tous les viſcères après des évacuations proportionnées à la ſomme des humeurs qui les ſurchargent, influe ſingulièrement ſur ceux de ces mêmes viſcères bleſſés. De cette tranquillité dans les humeurs (les voies excrémenticielles étant ouvertes) ſuit un calme non équivoque que la ceſſation prompte des ſymptômes les plus redoutables démontre ſans déguiſement. Le choix, la préparation & la quantité des alimens reſpectifs à chaque eſpèce d'individus relèvent peu à peu

leurs forces, les ſoutiennent & les diſpenſent par conſéquent des longues convaleſcences dans leſquelles les jetteroient infailliblement les ſaignées abondantes & indiſcrétement faites. Ces motifs ne ſont pas les ſeuls qui réclament contre l'abus de la ſaignée ; il en eſt un autre qui n'eſt point étranger aux connoiſſances même les plus ordinaires : c'eſt du local des villes que les malades habitent dont je veux parler. Le livre d'Hippocrate *de aëre, aquis & locis*, préſente des inductions relatives à l'uſage plus ou moins fréquent qu'on peut faire de la ſaignée. De légères réflexions nous feront convenir qu'il n'eſt point indifférent de conſidérer la ſituation des hoſpices de ſanté, lorſqu'il eſt queſtion de multiplier les ſaignées ou de les *reſtreindre*. Ces hoſpices ſont aſſez indiſtinctement établis dans des lieux bas, humides, peu aérés, froids, environnés d'eau courante ou ſtagnante, comme dans des

endroits élevés, ſecs & chauds, & éloignés des eaux. Cette oppoſition dans le local conduit par conſéquent à des conſidérations auſſi utiles qu'intéreſſantes. C'eſt ainſi qu'on conçoit qu'il faut être plus circonſpect dans l'adminiſtration de la ſaignée, ſi les lieux habités ſont humides, froids & mal ſains comparativement à ceux qui ſont ſecs & chauds. Les ſaignées trop copieuſes ou trop multipliées, appliquées au premier cas, relâcheroient inévitablement trop les fibres, & loin d'être favorables aux malades, elle leur ſeroient nuiſibles ou funeſtes. C'eſt de ce défaut d'attention à obſerver les règles de l'hygiène qu'on voit quelquefois des ſuppurations lentes & viſqueuſes, même dans les playes récentes, ou que ſous peu de jours elles ſont frappées de gangrêne, ou qu'enfin les malades tombent dans la cachexie, dans la leucophlegmatie, ou qu'ils deviennent ſcorbutiques. Il n'en

eſt pas de même des emplacemens ſecs & chauds : les fibres ſe ſoutiennent toujours dans une ſorte d'élaſticité qui les défend contre la débilité & le relâchement : c'eſt alors que les ſaignées peuvent être plus copieuſes & plus fréquentes relativement, ſans crainte d'encourir des inconvéniens. Cette vérité, capable de frapper le ſens le plus commun, peut encore trouver des contradicteurs ; que ſait-on ? N'importe, je ne verrai pas avec moins de regret certains chirurgiens, comme FALCO, qui régloit les jours de diète ſur l'étendue de la playe, n'avoir d'autres conſidérations pour la multiplicité des ſaignées, que par le même motif. Une choſe non moins digne d'obſervation c'eſt que, malgré que les premières ſaignées ne ſoient ordinairement que proviſoires, on débute aſſez volontiers par les faire copieuſes, & je n'en connois pas encore la raiſon. Cette pratique abuſive eſt paſſée d'âge en âge,

& elle eſt encore aujourd'hui un point de doctrine invariable pour quelques-uns, dans le traitement des playes récentes.

Si les chirurgiens qui ſont chargés de veiller à l'éducation des élèves & de les former à la pratique prenoient la peine de leur repréſenter ſous un point de vue réfléchi les cas où elles doivent être plus ou moins fortes, rares ou multipliées; je me plais à croire qu'on parviendroit à ſe déſabuſer en diſſipant l'erreur.

Si je parle de l'uſage inconſidéré de la ſaignée, c'eſt à deſſein de mieux faire connoître ſon importance. Je ſais que les avantages dont elle eſt ſuſceptible dans les cas indiqués, ſont inappréciables; & c'eſt, je crois, faire appercevoir aſſez ces mêmes cas, en prononçant ſur ceux où elle n'eſt pas applicable. La règle la plus ſûre qu'on puiſſe donner en pareilles circonſtances, conſiſte à établir

que la valeur & l'efficacité des moyens qu'on employe ne se trouve jamais que dans leur administration raisonnée d'après les principes. Je n'ai point cherché dans ce supplément à ouvrir de nouveaux points de vue sur les objets qui avoient le plus fixé mon attention dans ma dissertation sur les évacuans; je me suis contenté de leur donner l'extension convenable, afin qu'on puisse mieux juger du fond de la doctrine que j'ai posée : j'aurois pu m'en dispenser; mais il est certaines gens qui ne se rendent jamais au raisonnement ni même à l'observation, & qui se laissent entraîner sans effort dans le systême des spéculations. Bien loin de m'obstiner à combattre ceux qui, sous des moyens empruntés & purement imaginaires, voudroient tourner leurs armes offensives contre moi, je proteste le plus grand silence. Le tems seul peut me justifier : c'est mon espoir.

Parmi ceux qui ont plaidé publiquement ma caufe, Monfieur LAURENT, docteur en médecine de l'Univerfité de Strasbourg, excité par l'amour de la vérité, a eu à cœur de dêfendre l'auteur & l'ouvrage. Fondé fur des principes qui lui fervent journellement de guide dans la pratique la plus heureufe, M. Laurent n'avoit à redouter de la part de fes adverfaires que des inculpations dont je fouffre d'avoir été en quelque forte la caufe. Si le fentiment de l'amitié lui a arraché des vérités qu'il auroit tu fans ces inculpations, il n'eft pas condamnable. La fupériorité de fes connoiffances lui a fourni des armes plus puiffantes. Sa dernière réponfe eft une chaîne de raifonnemens qui entraînent à la conviction par les comparaifons les plus fenfibles & les plus juftes. La manière avec laquelle il a faifi le fens de ma propofition ne prouveroit peut-être point encore affez pour moi, fi

des plumes ſavantes conſacrées à l'équité n'avoient avec lui adopté mes réflexions. L'hommage le plus pur que je rends publiquement à ces meſſieurs, eſt un foible témoignage de ma reconnoiſſance. Puiſſe M. LAURENT, en particulier, le trouver agréable !

Les différens ſuffrages que j'ai recueillis des perſonnes qui tiennent un rang diſtingué dans l'art ne m'enorgueilliſſent point, quoiqu'ils réuniſſent des preuves qui juſtifient les préceptes ſur leſquels je me ſuis appuyé. Ils ne me reprochent pas d'avoir généraliſé l'uſage des évacuans, & ſans les avoir prié de m'être favorables, ils ont jugé mon intention. MM. les journaliſtes m'ont rendu une juſtice que je pouvois attendre de leurs lumières, comme de leur impartialité & de leur franchiſe. M. PAULET, docteur en médecine de la faculté de Paris, auteur de la gazette de ſanté (10), qui

(10) N.° 48. 2 décembre 1781.

eſt le ſeul que j'ai prié de prendre connoiſſance de ma diſſertation, en a fait un extrait ſommaire dans ſa feuille, qui ne m'eſt pas défavorable. M. WILLEMET qui jouit d'une très-haute réputation à Nancy, dont je n'avois pas encore l'honneur d'être connu, en a fait inférer le précis dans la gazette ſalutaire, N.° XV. du jeudi 11 avril 1782 : il s'explique de façon à ne pas laiſſer le plus léger doute ſur la certitude des préceptes que j'ai embraſſés. M. WILLEMET eſt trop au-deſſus des petites vanités que l'on recherche avec ambition, pour recevoir ici les éloges dus à ſes talens diſtingués & aux ſentimens d'eſtime qu'il inſpire généralement. Je me permettrai de rendre mot pour mot l'extrait qu'il a publié ſur ma diſſertation.

» M. LOMBARD, dit M. WILLEMET, a pour but de vanter l'uſage des évacuans dans le traitement des playes nouvelles ſimples ou compliquées ; ſon intention

n'eſt pas néanmoins d'en faire une régle générale, parceque certains rejettent l'emploi de ces remèdes, quoiqu'il faille remarquer qu'il y a des circonſtances qu'il eſt eſſentiel de ne pas laiſſer ignorer, en ce que les purgatifs n'ayant pas été mis en uſage par défiance ou par crainte, il en réſulte des accidens graves & même mortels. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'expérience préſente ici, par le ſecours d'une théorie claire & certaine, le beſoin de règler ſon attention ſur les évacuations, & cela pour empêcher les effets pernicieux des humeurs ébranlées, miſes en mouvement par la fièvre vulnéraire. Avec cette précaution on empêchera à coup ſûr le trouble qui pourroit arriver dans toute l'économie animale. Ces dogmes étoient déja adoptés par les premiers pères de la médecine: M. LOMBARD en réunit ici une grande partie qui étoient épars : il y ajoute ſes propres obſervations, & forme ſur ce

point des instituts qui fixeront à jamais l'attention de ceux qui doutoient de la solidité de cette méthode ».

Cette dissertation, continue M. WILLEMET, offre deux parties. La première apprend le besoin d'évacuer pour la cure des playes nouvelles; la seconde présente quelques-unes des circonstances qui obligent d'admettre les évacuans. Si, par exemple, l'estomac & les intestins étoient farcis de substances alimentaires en digestion, prêtes à s'introduire dans la masse des humeurs, on devroit, sans balancer, préférer les évacuans à la saignée, parcequ'ils agissent immédiatement sur l'estomac & le canal alimentaire, & qu'en débarrassant les viscères, ils soulagent singulièrement la nature.

Le rapport que M. EHRMANN a fait de cette même dissertation dans son approbation, en sa qualité de censeur, m'étoit un garant non suspect de la certitude de mes préceptes. La confiance méritée

dont jouit M. EHRMANN, ſon zèle pour le bien de l'humanité, le rang que lui donnent la plupart des ſavans de l'Europe parmi les perſonnes de l'art les plus diſtinguées, celui enfin qu'il occupe aujourd'hui dans cette ville avec une dignité & une intégrité qui s'identifient avec des ſentimens auxquels chacun applaudit, étoient bien faits pour m'inſpirer la plus grande confiance. Ne m'occupant que de la recherche de la vérité, je crus l'avoir trouvée quand M. EHRMANN eut mis ſon ſceau à mon travail; & ſi jamais j'ai eu à me glorifier, c'eſt d'avoir mérité ſon approbation.

Les tours & les détours qu'on a pris pour affoiblir ma doctrine; le mêlange qu'on a fait des ſens que j'ai employés à l'explication des faits variés ſur leſquels j'ai établi cette même doctrine que je n'ai jamais donnée pour nouvelle; la confuſion dans laquelle on a expoſé, ſans la moindre reſtriction, les préceptes

que je poſois d'après l'expérience & l'obſervation ; les liaiſons qu'on a faites des phraſes qui étoient étrangères entr'elles, ſans laiſſer les interceptions néceſſaires pour éviter le déſordre du ſens ; la ponctuation négligée ou omiſe à deſſein ; la ſubſtitution des termes &c. ; tout enfin n'a pas peu contribué à faire paroître mon ſtile peſant & indigeſte, & ma doctrine confuſe & preſqu'inintelligible.

Cette vexation ne m'a point ému, quoique né ſenſible ; j'avois adopté l'impartialité pour mon juge, & c'eſt entre ſes mains que repoſoit toute ma confiance. Je proteſte bien ſincèrement que la méchanceté de mes adverſaires ſera déſormais incapable d'altérer la tranquillité dont je jouis. L'expérience la plus commune m'a appris à connoître depuis long-tems, ainſi qu'à DE HALLER que les génies de l'art regretteront toujours avec amertume la juſte indifférence

du public ſur les petits chagrins perſonnels des auteurs, malgré qu'il cherche la vérité avec plaiſir & qu'il aime à la connoître. Les écrivains qui ſe diſputent quelques étincelles de gloire inſpirent ordinairement de la froideur, & ceux qui ſe font un mérite de ſe couvrir des depouilles des autres, excitent la pitié. Telle fut la circonſtance où DE HALLER ſe trouva, lorſque par une ſuite de la jalouſie que ſes rares talens avoient élevée contre lui, on voulut lui arracher une découverte qui lui méritera un honneur éternel. Si la rigueur avec laquelle ſes adverſaires l'ont attaqué, eſt une occaſion de plus pour lui d'aſſurer ſes droits, elle en eſt une auſſi de faire connoître la douceur de ſon caractère par des réponſes pleines d'honnêteté. A quoi bon, en effet, ſe heurter de front parcequ'on prétendra avoir raiſon ſur ce qu'on aura avancé?

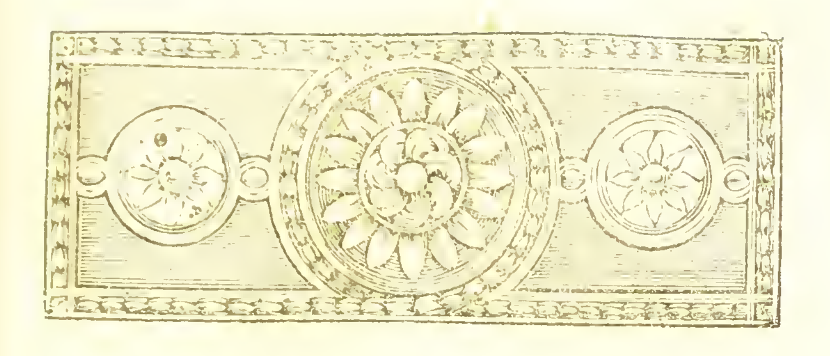
VESALE, qui étoit le flambeau de l'anatomie dans le 16e ſiècle, n'a-t-il

pas eu à essuyer les injures les plus vives de ses contemporains, parcequ'il avoit dévoilé les erreurs de GALIEN, tant en anatomie qu'en médecine, ce que personne n'avoit osé faire avant lui ? Tandis qu'EUSTACHE à Rome, DRIANDER à Marbourg & SYLVIUS à Paris lui faisoient une guerre ouverte à la face de l'europe entière, VESALE triomphoit en secret; & loin de se déconcerter, il se sent inspiré par un nouveau zèle : l'intrigue & la cabale ne ralentissent point son activité ; conduit par l'amour de la vérité, il travaille avec succès, & jette les fondemens les plus solides sur l'anatomie. Qu'on ne croye pas que sa réputation souffrit un instant des injures qu'on se permettoit contre lui : tant s'en faut : CHARLES QUINT, qui dans plusieurs circonstances l'avoit déja honoré de ses faveurs, lui donna de nouvelles marques de sa bienfaisance, en lui confiant le soin

de ſa ſanté. VESALE, à qui la ſupériorité de ſes talens préparoit une carrière brillante, confondit ſes ennemis par un profond ſilence, & c'eſt ainſi que SYLVIUS eut la douleur de ſe voir ſurpaſſer par ſon élève, au mépris de tous les reſſorts de la calomnie qu'il avoit fait jouer contre lui, afin de le noircir dans l'eſprit de ſes protecteurs.

La jalouſie a régné dans tous les tems, & il n'eſt point rare de voir encore aujourd'hui des gens de l'art en but à la perſécution, tandis que par des travaux utiles ils cherchent à concourir au bien de l'humanité.





DE L'UTILITÉ DES ÉVACUANS

DANS LA CURE

DES TUMEURS INFLAMMATOIRES, DES TUMEURS FROIDES, &c.

PREMIÈRE SECTION.

LES ÉCRIVAINS anciens & modernes ont unanimement regardé les tumeurs inflammatoires comme les maladies les plus communes. Quoique généralement d'accord sur leur dénomination particulière & leurs caractères extérieurs, ils ont varié sur les moyens curatifs que l'on devoit employer. Incertains sur la cause & la nature de ces tumeurs, chacun s'est permis un système particulier

ſur lequel il a établi ſon opinion : ſyſtêmes enſuite combattus avec ſuccès par ceux qui connoiſſoient mieux les loix de la nature. La fluxion, la congeſtion, la fermentation humorale occaſionnée par les acides & les alkalis, &c. ont donné lieu à des diſcuſſions qui ont tourné au profit de l'art. Toutes réflexions faites, l'œil vigilant du praticien le plus exercé n'a rien découvert de plus juſqu'ici, que l'utilité d'ouvrir des émonctoires à la faveur deſquels on puiſſe modérer ou réſoudre l'inflammation. La ſaignée & les purgatifs ſont les principaux agens qu'on peut faire ſervir utilement à la circonſtance. C'eſt ſelon l'uſage raiſonné qu'on en fait, que la terminaiſon de la maladie eſt plus prompte & plus heureuſe. Ces deux agens, la ſaignée & les purgatifs, ſont diſtingués par leurs effets ; & l'ordre du traitement exige qu'on obſerve attentivement les différens mouvemens de la nature avant que

de ſe décider à l'emploi de l'un ou de l'autre. La pratique de la chirurgie préſente des cas ſans nombre, où cette néceſſité eſt évidemment démontrée, & ce ſont ces cas qu'on ſe propoſe d'examiner dans cette première ſection.

I. Dès que les ſymptômes de l'inflammation phlegmoneuſe & éryſipélateuſe ſe développent, il eſt d'uſage en chirurgie comme en médecine de leur oppoſer la ſaignée. En modérant l'action des vaiſſeaux, elle tempère la chaleur des fluides, & prévient par conſéquent un plus grand engorgement. La ſaignée, conſidérée comme évacuative, ſollicite la réſolution de la matière obſtruante, eſpèce de terminaiſon qui quelque fois a lieu dans le phlegmon.

Cette réſolution ſuppoſe que le ſang qui étoit accumulé dans les extrémités artérielles ou dans les premières ramifications lymphatiques, d'épais qu'il étoit,

eſt devenu fluxile; ou bien qu'égaré dans les vaiſſeaux ſéreux, il en eſt exprimé & refoulé dans les vaiſſeaux ſanguins qui s'y abouchent, & qu'enfin devenu plus fluide, il rentre dans les voies de la circulation. Si la cauſe de l'inflammation eſt interne, ſi elle dépend de la mauvaiſe qualité des humeurs, ces globules ſanguins, quoiqu'atténués & rendus à leur première forme par l'action des artères, ſeront-ils moins impregnés du vice morbifique qui en avoit primitivement excité l'orgaſme ? Ce principe admis, n'eſt-il pas plus qu'évident que la nature ſe trouvera chargé de nouveau du travail de ſon expulſion ? Il y a plus : quand même les humeurs qui auroient donné lieu à l'une ou à l'autre inflammation ſeroient ſaines, autant qu'il eſt poſſible qu'elles le ſoient; peut-on être aſſuré qu'elles n'ont point été altérées par leur ſtagnation, ni par le dégré de chaleur qu'elles ont éprouvé, & qu'il ſuffira

qu'elles rentrent dans la circulation pour recouvrer leur état primitif ?

En réfléchiſſant ſur les principes de cette propoſition, principes qui émanent des loix connues de l'économie animale, n'apperçoit-on pas déja une indication réelle aux évacuans ? Eſt-il en effet un moyen plus ſûr de prévenir le retour d'une partie des accidens, ou une ſeconde maladie même ſous une forme nouvelle, que de s'occuper ſur le champ de l'évacuation de ces miaſmes impurs réintégrés dans la maſſe des humeurs ? Qui pourroit perſuader qu'en négligeant cette indication la nature ne fût expoſée tôt ou tard à des troubles plus ou moins ſérieux ? La petite vérole, quoique bien ſuppurée, n'en offre-t-elle pas des exemples par la foule d'accidens dont elle eſt journellement ſuivie ?

II. Les changemens heureux qui ſuccèdent aux évacuans adminiſtrés après les ſaignées néceſſaires dans la cure de

l'inflammation devroient bien concourir à jetter plus de jour ſur la pratique. Les ſaignées peuvent-elles entrer en concurrence avec les purgatifs, relativement à leurs effets eſſentiels ? L'expérience de tous les jours ne prouve-t-elle pas qu'elles ne ſont preſque jamais que palliatives, c'eſt-à-dire, qu'elles n'appaiſent la douleur & la chaleur que pour un inſtant ; tandis qu'au contraire les purgatifs attaquent le mal directement dans ſa ſource, qu'ils expulſent la matière étrangère aux humeurs, ou plutôt cette eſpèce d'hétérogène qui les infecte, qui allume la fièvre & qui eſt inconteſtablement la cauſe de tout le déſordre ? déſordre qui ne ceſſe qu'après que la matière en mouvement eſt réunie & dépoſée ſur une partie de la ſurface du corps. M. Bouteille, médecin de la faculté de Montpellier, traite ce point de doctrine dans un mémoire auſſi court qu'intéreſſant tant par la ſolidité de ſes

raiſonnemens que par le ſuccès de ſa pratique & la force du ſtyle (*a*).

Cette théorie ancienne a commencé par perdre de ſon énergie dans l'eſprit de quelques praticiens puſillanimes qui étoient retenus par la crainte de voir augmenter l'inflammation & les autres accidens. Peut-être auſſi que la difficulté de ſaiſir l'indication poſitive aux évacuans les a maintenus dans l'inaction. L'application que fait M. BOUTEILLE d'une doctrine auſſi ſavante dans la cure de la pleuréſie, eſt bien faite pour éclairer ſur celle des maladies inflammatoires externes eſſentielles. » Pour que les purgatifs produiſent les bons effets qu'on peut en attendre après les premières ſaignées, dit ce médecin, il ne faut point ſe borner à des *dilutum caſſiæ*, à des décoctions de tamarins ; c'eſt,

(*a*) Ce mémoire a pour titre : Uſage des purgatifs dans la cure de la pleuréſie. *Journal de médecine, Janvier 1759, pag. 27.*

ajoute-t-il, vouloir remuer la pourriture plutôt que de la chasser; c'est vouloir augmenter la maladie. Il faut employer des cathartiques efficaces, associés même s'il est nécessaire, aux émétiques. Tout remède, selon lui, qui n'agit qu'à demi n'est qu'un demi remède, & souvent un remède dangereux. Il applique à son sujet ce que SYDENHAM dit, cap. de Hyd... *Cathartica, quæ segniùs operantur, magis officiunt quàm prosunt* ».

Qu'on ne croye pas que si cette pratique a été négligée, elle ait perdu de son mérite. La base de ces préceptes est inébranlable; & les chirurgiens des tems les plus reculés nous les ont transmis comme des objets dignes de la plus grande considération.

III. En accordant au phlegmon le caractère d'inflammation qui lui est propre, on le voit soumis à la règle générale. Les changemens successifs qu'il éprouve, loin d'exclure les évacuans, semblent

même les exiger d'après les obſervations pratiques. La réſolution de la matière phlegmoneuſe conſidérée comme ſa terminaiſon la plus ſalutaire, quoique la plus rare & la moins naturelle (*b*), n'exclut pas les évacuans. La cure ne ſauroit être radicale ſans leur uſage réglé ; on ne peut même la juger telle, qu'après avoir détruit la cauſe morbifique. Cette deſtruction néceſſaire une fois admiſe, comment pourra-t-elle avoir lieu, ſi ce n'eſt par des évacuations ordonnées par la nature ou ſollicitées par l'art ? Quoique la ſuppuration ſoit

---

(*b*) Un mouvement inteſtin par lequel la nature embarraſſée tend à rejetter une humeur étrangère qui l'inquiète, eſt une opération bien digne d'elle. Mais comment concevra-t-on qu'un autre mouvement par lequel elle reprendra cette même humeur étrangère, pour la reverſer dans ſon ſein, puiſſe être une ſuite de ſa ſageſſe ? &c. Si je ne craignois de ſortir de mon ſujet, je me plairois volontiers à faire tomber le voile de l'illuſion à ceux qui prêtent ſi légèrement à la nature des actions qu'elle eſt bien éloignée d'approuver.

la terminaiſon ordinaire du phlegmon, & que le ſiège même de cette maladie ſemble en quelque façon la pronoſtiquer: cette eſpèce de cure que l'on doit regarder comme la ſeule radicale, n'a pas moins à eſpérer des évacuans, quelle que ſoit la circonſtance. Ce ſont ces remèdes placés à propos pendant le cours du traitement, & même après la cicatrice faite, qui aſſurent la cure : ils raſſemblent les débris des humeurs échappées à l'évacuation purulente, & les entraînent. Indépendamment de la promptitude avec laquelle le pus ſe diſpoſe & ſe forme, malgré les ſoins de l'art les mieux dirigés dans la curation de certaines tumeurs inflammatoires, parmi leſquelles on compte celles de l'angle de l'œil, des cavités axillaires, des aines, du périné, & principalement de la marge de l'anus; indépendamment auſſi de l'abondance ordinaire avec laquelle le pus eſt évacué de ces ſortes d'abſcès; les pur-

gatifs n'ont-il pas journellement leur utilité ? Eſt-il un moyen plus efficace de tarir les ſources purulentes, que d'employer avec art & intelligence les médicamens capables de ſouſtraire à cette ſuppuration une partie de l'humeur qui y eſt entraînée; de vuider & de deſſécher les cellules trop abreuvées, & de diſpoſer l'ulcère à la cicatrice ?

IV. Lorſque les ſymptômes de l'inflammation font place à ceux de la ſuppuration, & que par des cauſes particulières cette ſuppuration ne ſe prépare qu'avec une lenteur qui tient de l'indéciſion ; peut-il y avoir de l'inconvénient à placer des purgatifs, & peuvent-ils être funeſtes ? L'obſervation fournit invariablement des preuves du contraire; & rien n'eſt plus commun que ce qu'a arrêté l'expérience ſur ce point de théorie pratique. Qu'il reſte de l'eſpoir ou non ſur la réſolution ; les évacuans ne peuvent exciter aucun effet défavorable. En

diſſipant une portion de la matière morbifique, ils augmentent la contraction des vaiſſeaux, & favoriſent ainſi la réſolution de la partie reſtante, ſi elle doit avoir lieu ; ſi non, ils concourent à la réduire en pus par une ſuite de la propriété que ces médicamens ont d'agacer les fibres & de les irriter aſſez pour broyer les fluides ſtagnans qui bornoient l'oſcillation des vaiſſeaux à des ſecouſſes trop foibles. Ces deux effets généralement admis par l'obſervation prouvent l'utilité des évacuans dans l'un ou dans l'autre terme de l'inflammation ; puiſqu'ils attirent & entraînent la matière morbifique par les émonctoires ſur leſquels ils agiſſent, & qu'ils contribuent à opérer ſon changement en pus.

V. Une inflammation plus cuiſante, plus étendue & plus vive peut être que celle du phlegmon, celle de l'éryſipèle enfin, a retenu long-tems les médecins anciens dans l'indéciſion ſur l'uſage de

la ſaignée, comparativement à celui des purgatifs. GALIEN (c) intimement perſuadé que l'éryſipèle eſt ſuſcité par la bile dont le caractère ſouvent acrimonieux le rend plus malin, tient à ce que l'on commence la cure par une forte purgation, afin de l'entraîner au dehors; ſur-tout ſi la douleur eſt légère. DEVIGO & FALLOPPE ont embraſſé cette opinion quoique vigoureuſement combattue par ÆTIUS, de l'autorité de qui FABRICE D'AQUAPENDENTE s'appuye pour prouver contradictoirement la néceſſité de faire précéder la ſaignée dans la cure de cette maladie; lorſqu'elle affecte la tête. AQUAPENDENTE (d) dit, que ſi on ne vuide pas les vaiſſeaux avant que d'évacuer par le vomiſſement ou par les ſelles, il eſt à craindre que les amigdales ne s'engorgent, & que les malades

(c) Cap. 3 lib. 14 meth. & lib. ad Glaucon.

(d) Cap. 59 lib. 4.

ne ſoient ſuffoqués, ainſi qu'ÆTIUS déclare en avoir été témoin. Quoique le ſentiment de ce célèbre profeſſeur de Padoüe l'emporte ſur celui de DEVIGO & de FALLOPE, relativement aux circonſtances, il s'étaye néanmoins de PAUL D'ÆGINE, de THÉODORE PRISCIAN, d'AVICENNE, d'ACTUARIUS & d'HALY-ABAS qui étoient d'avis qu'on ouvrît tout au moins les jugulaires avant que de purger, lorſque l'éryſipèle avoit ſon ſiège à la tête.

VI. Ce qui peut faire craindre l'engorgement des amigdales & la ſuffocation, ne pouvant pas avoir lieu dans le cas où cette maladie affecteroit une autre partie, on a en quelque façon adopté les principes de GALIEN, qui dit que les évacuans doivent être alors préférés à la ſaignée, à moins que l'éryſipèle ne ſoit compliqué d'inflammation phlegmoneuſe. Ce ſont auſſi les propres paroles de DEVIGO; *Phlebotomia*

non convenit in iſto caſu, niſi fuerit ereſipelas phlegmonides.

FABRICE D'AQUAPENDENTE, un de ceux qui s'étoit le plus élevé contre la ſecte galénique, devient dans ce moment-ci un de ſes zélés partiſans. Il donne la préférence aux évacuans purgatifs ſur la ſaignée dans l'éryſipèle ſimple fixé ſur toutes autres parties, afin d'évacuer la ſurabondance de la bile, & crainte que la ſaignée ne mette des entraves à ſon évacuation. *In ereſipelate vero puro in aliis partibus non eſt ſecanda vena, ſed purgans exhibendum, tum ut redundantia bilis evacuetur, tum ne bilis ad evacuationem deducatur.*

VII. En retournant actuellement ſur nos pas, nous voyons diſtinctement que la ſaignée n'eſt que conditionnelle dans la cure de l'inflammation éryſipélateuſe, puiſqu'elle n'eſt admiſe qu'autant que cette maladie affectera la tête, ou qu'elle ſera compliquée. L'éryſipèle étant conſi-

déré comme l'effet d'une bile acrimonieuse & saline qui infecte le sang & les humeurs qui en émanent; on sent que la première obligation de nécessité est d'employer les moyens capables de l'évacuer. C'est ensuite des évacuations qu'on fait utilement usage des alimens & des boissons qui ont la propriété de tempérer l'acrimonie des particules dont le sang est imprégné : telles sont celles qu'on prépare avec les plantes laiteuses, savonneuses, nitrées & acidulées.

C'est là en quelque sorte où se sont réunis les sentimens des plus anciens maîtres de l'art, comme des modernes; & c'est ce que suivent encore aujourd'hui nos contemporains. Les succès d'une pratique aussi saine sont suffisamment avoués pour en constater la solidité ; & les évènemens fâcheux déterminés par une conduite contraire instruisent assez pour se garantir contre l'erreur, & pour éviter la saignée dans la cure de

l'éryſipèle. Indépendamment des autorités & des raiſonnemens, on voit naître la néceſſité de rapprocher & de comparer les objets ſur leſquels les jeunes chirurgiens pourroient ſe faire illuſion. En conſidérant l'éryſipèle comme une tumeur inflammatoire ſuperficielle accompagnée de chaleur vive & brûlante, de fièvre, d'inſomnie, de ſoif & d'inquiétudes; on eſt totalement diſpoſé à croire que les ſaignées doivent contribuer en très-grande partie à calmer les accidens. Le propre de ces évacuations étant de diminuer la maſſe ſanguine; il eſt ſenſible qu'elles doivent relâcher les vaiſſeaux, ralentir l'activité des fluides, appaiſer leur efferveſcence, & par conſéquent modérer leur chaleur : d'où il ſuit que les boiſſons antiphlogiſtiques recommandées doivent produire des effets ſalutaires. L'idée qu'on ſe forme enſuite du calme qui doit en réſulter, prévient en faveur de la ſaignée, & qui plus

eſt, du ſuccès qu'on peut attendre des évacuans adminiſtrés ſecondairement.

Toute ſéduiſante que paroit cette théorie, elle ne s'accorde nullement avec la cauſe de l'éryſipèle qui doit être le premier objet d'attention du chirurgien. La ſaignée propoſée ne peut en combattre les effets que d'une manière palliative, mais elle n'attaque du tout point la cauſe. Il y a même lieu de préſumer qu'elle eſt plus défavorable qu'avantageuſe quand on l'emploie indiſcrètement; puiſqu'elle affoiblit le principe modérateur qui doit contrebalancer la force mouvante de la maladie. C'eſt ſur l'agent morbifique qu'on doit diriger toutes ſes vues, & c'eſt en l'attaquant par des évacuations proportionnellement ſoutenues, qu'on parvient à l'anéantir. Les inconvéniens & le danger qu'il y auroit de faire ſervir la ſaignée trop indifféremment dans la cure de l'éryſipèle, où la bile joue conſtamment le premier rôle, a rendu

les anciens très-réſervés ſur ſon uſage, & très-circonſpects dans leur déciſion. Ils étoient d'abord fondés à croire d'après l'obſervation que la ſaignée devant infailliblement relâcher le ſyſtème vaſculeux cutanné, déja foible d'ailleurs, elle ne favoriſât le retour du principe morbifique dans les ſecondes voyes.

L'expérience leur avoit déja fait connoître par des exemples frappans que les ſaignées abuſives pouvoient occaſionner une ſource de maux, même dans la cure des maladies où elles ſembloient être le mieux indiquées (*e*). Ces exemples ne ſont rien moins que rares; on voit tous les jours des ophtalmies devenir incurables, & des éryſipèles dégénérer

---

(*e*) On peut conſulter ſur cet objet un ouvrage qui a pour titre : *Les Abus de la ſaignée démontrés par des raiſons priſes de la nature & de la pratique des plus célèbres médecins.* Il ſera aiſé de juger du mérite de cet ouvrage par le compte qu'en a rendu M. de Vandermonde, journal de médecine, mai 1759.

promptement en gangrène, pour avoir insisté avec opiniâtreté sur les fréquentes saignées. Les vaisseaux cutanés, affaissés coup sur coup, languissent; ils se flétrissent, la peau brunit & la chaleur s'éteint. Les personnes cacochymes, celles qui habitent des endroits humides &c. sont plus exposées que d'autres à cette fâcheuse terminaison. Les digestions dans cette espèce d'individus se font toujours mal & avec peine; la sanguification par conséquent ne peut être qu'imparfaite, & les sucs dont le sang se charge mal élaborés : aussi seroit-il difficile qu'ils fussent sujets aux maladies inflammatoires essentielles & simples, & qu'elles se terminassent heureusement. Leur sang est d'un caractère qui y est tout opposé, & celui de leurs humeurs a bien plus de pente à la pourriture qu'à l'inflammation. Les égards que mérite (relativement à la saignée) la cure de l'inflammation érysipélateuse, de même

que celle de tous autres genres qui affectent les organes les plus délicats, sont relatifs à la multitude des accessoires qui entrent en considération avec le principal. C'est pourquoi, dès qu'après les premières saignées on s'apperçoit que les fibres deviennent un peu souples, il est prudent de solliciter l'évacuation des humeurs impures par la voye de quelques purgatifs appropriés. A mesure que les évacuations ont lieu, on doit chercher à ranimer l'action affoiblie des vaisseaux malades. L'application des topiques résolutifs, aromatiques, sagement administrée, en hâte le dégorgement, & contribue singulièrement à les fortifier. Si on néglige la circonstance, & qu'on apporte trop de lenteur à disperser & à évacuer la matière humorale déja fixée, elle se transforme en pus à l'aide d'une action suffisante qu'auront conservé les fibres organiques. Les ulcères qui résultent

des différens points abſcédés ſont d'un mauvais caractère & d'une cure très-laborieuſe, ſi toutefois elle n'eſt pas incertaine. Telle eſt la méthode curative qu'ont laiſſé à leurs ſucceſſeurs les ſavans praticiens de l'antiquité; conduite qu'on tient encore aujourd'hui dans le traitement d'un certain genre d'éryſipèle qu'on regarde comme vénéneux, & à qui on a donné le nom de feu perſique. La chirurgie ancienne s'étoit fait une loi de ne s'ouvrir le premier pas dans la cure de cette maladie qu'à la faveur des purgatifs; mais il faut obſerver qu'on les faiſoit ordinairement précéder d'amples boiſſons rafraichiſſantes, afin d'humecter, de détremper & de délayer les fluides acrimonieux, & d'émouſſer leur cauſticité pour les évacuer enſuite en plus grande quantité à la fois. Ces purgatifs n'excluoient point la ſaignée d'une manière abſolue; elle étoit toujours applicable dans les circonſtances indiquées

par le caractère des ſymptômes, abandonné au jugement & à la ſagacité du chirurgien.

Que conclura-t-on de cette pratique fondée ſur des réflexions judicieuſes qui couvrent d'honneur la chirurgie ancienne ? ſinon que la cure des maladies éryſipélateuſes dépend eſſentiellement des purgatifs, & que leur combinaiſon avec les autres évacuans propres aux circonſtances, ſont des ſecours auxquels la chirurgie moderne a applaudi d'après les préceptes des anciens.

IX. Ces mêmes dogmes peuvent s'étendre ſur la cure de l'herpès & de l'anthrax, lorſqu'on a des ſignes de plénitude dans les premières voies, & que la marche des ſymptômes fait craindre la putridité, comme dans l'anthrax de cauſe interne ſur-tout ; mais principalement lorſque le ſujet eſt d'une conſtitution cacochyme.

On eſt d'autant moins diſpoſé à s'écar-

ter de ces principes que ces deux genres de maladies inflammatoires, l'herpès & & l'anthrax, sont communément suscités par des humeurs malignes, dont on ne peut trop se hater de modérer la fougue & de dompter la puissance; effets qui ne sont dus qu'aux évacuans. JEAN DEVIGO (*f*); ce chirurgien d'une si haute réputation que son autorité ne peut être suspecte, met le plus grand intérêt dans la cure de ces maladies : Écoutons-le.

Les deux premières intentions de DEVIGO sont d'abord de mettre sous les yeux tout ce qui peut avoir rapport à la cure du côté de l'hygiène, & on peut dire qu'il les remplit bien. Sa troisième, qui devient plus intéressante dans ce moment-ci, consiste à se rendre instamment maître de la matière par des topiques, & de l'évacuer en purgeant utilement le ventre. Il ne rejette point

(*f*) Cap. XI. Lib. 2. p. 68. & Cap. XIX. p. 82.

la ſaignée; mais il y a lieu de croire qu'il la regarde comme un moyen ſecondaire : & c'eſt alors qu'il conſeille d'ouvrir la veine du côté affecté, dans la crainte probablement qu'on ne fît refluer la matière vénéneuſe ſur d'autres parties, ſi on venoit à ſaigner à l'oppoſé. *Tertia quidem intentio, quæ eſt materiam gubernare ipſamque removere, completur adminiſtratione localium, factâ prius utili purgatione ventris, ac per phlebotomiam ex eadem parte, cùm ſemper materia puſtulæ hujuſmodi ſit venenoſa.* PARÉ, qu'une théorie ſavante guidoit dans la pratique, eſt entré dans les vues de DEVIGO, à la ſaignée près. Son premier ſoin eſt, comme lui, de faire obſerver le régime, & le ſecond, de conſeiller les médicamens purgatifs excluſivement, afin d'évacuer la matière viciée qui produit la maladie. » Quant » à la curation, dit ce grand chirurgien, » on aura égard à trois points. Le pre- » mier eſt touchant la manière de vivre

» qui doit être semblable à celle qu'a-
» vons dit au chapitre d'éresipelas. Le
» second, évacuer la matière antécé-
» dente, qui se fera avec médicamens
» purgatifs, évacuant l'humeur péchant,
» à quoi faire, ajoute PARÉ, les clys-
» tères sont quelquefois suffisans, si le
» ventre est de soi mol, & si les urines
» coulent facilement, d'autant qu'avec
» icelles grande quantité de cette hu-
» meur se purge (*g*).

On voit que PARÉ motive avec une précision faite pour instruire la postérité la plus reculée, combien il faut être attentif à observer les moyens que la nature employe de préférence pour évacuer l'humeur impure, afin de pouvoir la servir plus utilement. Bornons-nous actuellement à suivre les considérations pour lesquelles il insiste sur les évacuans dans la cure des maladies

(*g*) Liv. 7. Chap. 14, pag. 170.

que nous avons ſous les yeux, & diſons : ſi la première intention de PARÉ eſt d'évacuer l'humeur peccante ; c'eſt qu'il craint que par ſon ſéjour, eu égard à ſon activité, elle ne détruiſe la contexture des parties ſur leſquelles elle ſeroit dépoſée ; qu'elle n'étende même ſon action fort au-delà ; & qui pis eſt, qu'elle n'infecte les ſecondes voies. La pratique n'a jamais *varié ſur cet objet*, car on ſait que ſi on abandonne la nature à ſon impuiſſance, c'eſt-à-dire, qu'on ne cherche pas à affoiblir les forces de ſon ennemi, elle ſuccombe. Le ſeul moyen par conſéquent de la rendre triomphante, eſt de l'expulſer. Les ſuccès nombreux que l'application de ces préceptes a eu entre les mains des chirurgiens les plus recommandables y a mis le ſceau de l'approbation. FABRICE DE HILDEN (*h*) guérit ainſi

---

(*h*) Obſ. 80. Cent. 4.

heureufement un jeune homme de Laufanne & un bourgeois de la même ville, attaqués l'un & l'autre d'une inflammation gangreneufe, fuite d'une piquure de guêpe. Ce célèbre chirurgien, n'imaginant pas pouvoir diminuer l'intenfité de cette inflammation par les faignées, crut devoir recourir fans délai aux médicamens cholalogues, dans l'intention d'évacuer la bile par le bas, & d'entraîner le vice morbifique avec fon aliment. La promptitude de la cure juftifia la folidité de fon jugement & l'excellence de fon procédé.

X. Il n'eft point de généralités cependant qui ne fuppofent des exceptions : auffi eft-il des cas où la faignée peut être utile malgré certaines indications qui paroiffent l'exclure. Le genre d'inflammation, la rapidité avec laquelle fon accroiffement a lieu, marquent au chirurgien furveillant la conduite qu'il doit tenir d'après les fymptômes carac-

tériſtiques; & la ſaignée peut avoir lieu. L'ampleur du pouls, la lenteur de ſes oſcillations ne ſeroient encore que des ſignes équivoques, ſi on n'y réuniſſoit la cauſe de la maladie, la conſtitution du ſujet, le local qu'il habite, ſes exercices ordinaires, les affections de l'ame qui lui ſont particulières, &c.

Lorſque la ſaignée eſt faite d'après ces conſidérations, elle eſt conſtamment favorable : dans le cas contraire, je veux dire dans celui où il y auroit des ſignes de cacochymie bilieuſe, les évacuans émétiques adminiſtrés dès le principe de la maladie inſpirent beaucoup de confiance, leurs effets étant toujours ſalutaires.

XI. Il n'en eſt pas ainſi de l'inflammation qui ſurvient aux playes des corps cachochymes ; elle n'admet pas généralement la ſaignée. Cette inflammation n'eſt jamais cauſée par l'efferveſcence du ſang; donc elle ne demande pas qu'on relâche

le tiſſu fibreux par des topiques émolliens, ni par des évacuations ſanguines. Ces engorgemens inflammatoires ſubſéquens ſont l'effet des fluides impurs, accumulés, pour avoir négligé les évacuations convenables dans le principe de la maladie ; auſſi ne les diſſipe-t-on jamais mieux que par les purgatifs. La conſtitution ſeule du bleſſé donnera lieu à d'utiles réflexions ; mais ce qui éclairera encore davantage, c'eſt l'œdématie qui accompagne ce genre d'inflammation, qui ſouvent même la précède & s'étend au loin ſur la partie affectée, tandis que l'inflammation ſe borne aux environs de la playe.

Quelqu'exceſſif qu'on puiſſe ſuppoſer cet engorgement, & quelqu'ample que ſoit le pouls, comme il eſt aſſez ordinaire en pareil cas ; la ſaignée n'en eſt pas moins contr'indiquée. L'expérience rationnelle prouve que, loin de prévenir la gangrène à craindre, elle ne pourroit

que la hâter. Le moyen d'éviter cet accident eſt de réunir ſous un même coup d'œil l'état de la langue & celui des viſcères, & d'en comparer les ſymptômes avec ceux de la partie malade. Il n'eſt pas douteux qu'après cet examen on ne préfère les cataplaſmes & les lotions antiſeptiques ſtimulantes aux relâchans, pendant que par le ſecours des eccoprotiques on cherchera à vuider les humeurs par les ſelles, comme la voie d'excrétion la plus favorable & la plus ſûre.

Les humeurs viciées n'ont pas toutes le même dégré de malignité ; mais quelque légère cependant que ſoit leur altération, elles n'excluent point les ſages précautions par leſquelles on peut détruire le vice dont elles ſont imprégnées ou qui les domine ; & c'eſt encore l'ouvrage des évacuans (*i*).

(*i*) On s'étendra davantage ſur cet objet dans la ſection ſuivante.

XII. Les ſymptômes qui annoncent qu'une maladie inflammatoire externe dépend en partie du vice des premières voies indiquent l'uſage qu'on doit faire des évacuans purgatifs. Chaque maladie porte ſon caractère diſtinctif, indépendamment de certaines affections qui ne lui ſont point eſſentielles, & qui laiſſent néanmoins de vraies indications à remplir. C'eſt enſuite des connoiſſances priſes de ces divers caractères qu'on règle la marche à tenir dans le traitement.

XIII. La cure des tumeurs froides ou par congeſtion nous prépare un nouveau champ. Les tumeurs dures des parties molles, celles qui ſont formées par l'engorgement des glandes, celles qui attaquent la propre ſubſtance des os, ſont tellement ſoumiſes aux évacuans, qu'on peut dire qu'ils décident preſqu'en totalité du ſort de la plûpart de ces maladies. L'avantage qu'on a de les marier avec les fondans appropriés à

l'eſpèce de vice humoral, ne peut manquer de les rendre efficaces. Ceux qui ont attribué des vertus ſpécifiques à certains topiques pour fondre & diſſiper ces tumeurs ſans inconvénient & ſans retour, n'ont pu ſe diſpenſer d'admettre les évacuans purgatifs comme adjoints. Plus le traitement eſt méthodique, plus ils deviennent intéreſſans. Il eſt très-poſitif que les émolliens aqueux ſuivis des réſolutifs fondans ne ſuffiſent jamais pour expulſer l'humeur obſtruante du ſyſtême glanduleux que je prends ici pour exemple. Le ſuccès de la cure dépend de ſaiſir les inſtans où la matière ſtagnante un peu détrempée paroit ſuſceptible d'une certaine ondulation. C'eſt alors qu'il eſt plus facile de la conduire par la route qui doit l'évacuer. Ces effets ſalutaires ne ſont-ils pas dus aux purgatifs répétés ſelon l'ordre des circonſtances ? Pour tirer des réſolutifs tout l'avantage qu'on peut s'en promettre

dans la cure des tumeurs froides, il conviendroit de ne les appliquer qu'après avoir employé les évacuans. La propriété des topiques relâchans humides étant de ramollir la tumeur, comme celle des évacuans d'en diminuer le volume; on conçoit que les résolutifs en agissant sur les fibres organiques déja débarrassées, opéreront plus énergiquement: ils précipiteront la fonte de l'humeur la plus épaisse, & ils la disperseront: ce qui n'auroit pu se faire, ni aussi promptement, ni aussi utilement, si les vaisseaux eussent été exactement remplis. Une pratique aussi unanimement avouée ne doit pas demander à être étayée par des exemples, qui prouvent toujours mieux l'utilité des évacuans dans la cure générale des tumeurs qui attaquent principalement les organes glanduleux. Si cela étoit, la cure chirurgicale de la plupart des bubons vénériens suffiroit.

XIV. L'insuffisance des topiques pour guérir radicalement ces tumeurs est assez connue, sans qu'il soit besoin de s'y arrêter. En supposant que ces topiques parviennent à les résoudre si parfaitement qu'il n'y en reste pas le plus léger vestige, la cure seroit-elle radicale ? Ne faut-il pas, pour que cette cure ne soit point équivoque, que la cause déterminante de la tumeur, que le germe, en un mot, auquel elle a dû son existence, soit entièrement détruit ? & cette destruction peut-elle avoir lieu sans le concours d'aucun évacuant ou purgatif, ou sudorifique, ou diurétique &c. ? Car enfin, en accordant la résolution de la tumeur à l'application des topiques, comme cela arrive quelquefois, agissent-ils autrement qu'en préparant peu-à-peu l'humeur épaissie & retenue à une fonte susceptible d'être reversée dans la masse des liqueurs ?

Ce *reverſement* * d'humeurs préſente-t-il autre choſe que ſon déplacement ? On conviendra, après tout, que ce tranſport de matière ne peut ſuffire pour conſtater la cure radicale : elle ne peut être telle que dans le cas où on auroit fait un uſage convenable des évacuans : ce ſont eux enfin qui doivent y mettre le ſceau. En accordant auſſi (comme choſe non moins commune que cette première propoſition) que l'humeur retenue dans le tiſſu de la glande parvienne après un certain travail à ſe convertir en pus ; que le dépôt s'ouvre une iſſue de lui-même, ou qu'il ſoit évacué par art ; que réſultera-t-il encore de ce dernier phénomène ? Se perſuadera-t-on que cette converſion de la matière morbifique en pus doive ſuffire pour anéantir le vice dont une partie des humeurs étoient imprégnée ;

* On voudra bien me paſſer ce terme en faveur de l'expreſſion.

ou qu'une ſuppuration, quelqu'abondante & longue qu'elle ſoit, l'épuiſera & le détruira de manière à tranquilliſer ſur la récidive de la maladie ? Il eſt au moins permis d'en douter juſqu'à ce qu'on ait prononcé affirmativement. M. FABRE eſt un de ceux qui ſont entré dans quelques détails relatifs à cet objet. Il penſe que le danger de la vérole doit être moins grand lorſqu'il ſurvient aux chancres, dans les glandes les plus voiſines, un bubon qui ſe termine par une ſuppuration louable & abondante. Il s'en faut bien que M. FABRE compte ſur l'excluſion de la vérole, toutes les fois que le bubon ſera ſoumis à une ſuppuration abondante : *un danger moins grand* ne ſuppoſe certainement pas qu'on eſt à l'abri de la crainte. Or ce danger exiſte, & il exiſte réellement : rien donc de moins déciſif à cet égard que le prononcé de M. FABRE : nous n'irons pas plus loin. Une expérience fort an-

cienne prouve que les purgatifs fondans associés avec les antisyphilitiques divisent, atténuent & évacuent mieux que tous autres l'humeur infecte qui caractérise essentiellement la maladie : ce que l'observation la plus commune confirme d'une manière irrévocable. L'effet primitif de ces remèdes est d'expulser la portion d'humeur dissoute, & le second de provoquer la dissolution des molécules denses qui auroient resisté à la foiblesse organique des vaisseaux obstrués, sur lesquels ces médicamens agissent directement. Il en est de la tuméfaction vénérienne des testicules, comme de celle des glandes inguinales : les purgatifs administrés avec intelligence font dans l'une & l'autre circonstance la partie la plus essentielle de la cure. C'est ainsi que la matière formatrice des nodus, des exostoses vénériennes &c, une fois ébranlée par les topiques capables de les pénétrer, est dispersée & évacuée par les purgatifs mercuriaux.

XV. Les véroles confirmées ſoumiſes au mercure en friction, donnent également lieu à des réflexions intéreſſantes ſur les évacuans. Lorſqu'après avoir introduit dans le ſang une certaine quantité de ce minéral, les malades éprouvent quelques douleurs vagues dans les régions du bas-ventre ; que les déjections alvines deviennent plus fréquentes &c.; rien n'eſt mieux indiqué que les évacuans. Ils dégagent les vaiſſeaux ſurchargés par l'affluence des matières humorales diviſées dont le ſort étoit d'être portées ſur la voie des ſelles, & en empêchent le retour dans la maſſe ; ils rétabliſſent l'harmonie, ramènent le calme, & concourent médiatement à la cure.

Il eſt de fait, & j'aime à le répéter d'après M. FABRE, que le mercure adminiſtré ſous quelque eſpèce de forme que ce ſoit, produit invariablement certaines criſes pour leſquelles on n'a pas tous les égards néceſſaires dans la cure, ſoit qu'on

les méconnoiſſe, ſoit qu'on néglige de s'en occuper. C'eſt cependant au mépris de ces criſes qu'on peut imputer la repullulation des ſymptômes qui ſurviennent dans le cours du traitement, au grand étonnement des chirurgiens & des malades, que la prompte diſparition des ſymptômes primitifs, après quelques frictions, avoit d'abord flatté. Pour peu de réflexions qu'on faſſe, on conçoit que la matière morbifique atténuée & préparée à une évacuation quelconque, ſéjournant dans les endroits où elle étoit dépoſée, rentre indiſpenſablement dans les humeurs, & ſe porte alternativement ſur une partie ou ſur une autre. Ces inconvéniens ne peuvent s'éviter qu'en veillant avec attention aux différens mouvemens de la nature, afin de la ſeconder à propos dans ſes opérations, ou afin de lui ouvrir des voies de décharge qu'elle n'attend que du ſecours de l'art. La plus analogue étant la voie des ſelles, on fait

usage des purgatifs doux après avoir fait précéder quelques lavemens émolliens & des boissons adoucissantes. Il n'est point à craindre, comme quelques-uns le croient, que ces légers évacuans, administrés conformément aux circonstances, interrompent le traitement & suspendent la cure : tant s'en faut. Si la maladie exige encore quelques nouvelles applications du remède, on les règle avec prudence, sauf à recourir de nouveau aux évacuans, si le cas le requiert ; & quand enfin on est parvenu à expulser tout ce qui étoit dissous, les symptômes étant dissipés, la cure n'est point équivoque.

XVI. Les scrophules, dont le caractère essentiel est en quelque façon aussi peu connu que leurs productions sont difficiles à détruire, ont tout à espérer des évacuans. Les différens remèdes dont on a vanté jusqu'ici l'excellence pour la cure de ces maladies, ont été la plupart en défaut.

Les ſeuls dont on a eu quelque ſuccès, ſont ceux qui en diviſant la lymphe épaiſſie, fixée dans les cryptes des glandes, procuroient des évacuations relatives, ou par la tranſpiration, ou par les urines, ou par les ſelles. On eſt très-porté à croire que les remèdes publiés tout récemment par M. LALOUETTE docteur régent de la faculté de Paris, ſont de ce nombre. Les ſavons ſolaires & martiaux réunis ou diviſés, & modifiés ſelon les circonſtances avec des purgatifs réſineux, annoncent des propriétés conformes à l'état d'indiſpoſition des humeurs. Les différentes préparations de ces ſavons, dont M. LALOUETTE donne généreuſement la compoſition, étant bien faites & adminiſtrées à la doſe marquée dans ſon formulaire, ne peuvent manquer d'avoir le plus grand ſuccès.

Les remarques qu'on ſe permet ici par digreſſion font connoître, par un calcul fait d'après la plus exacte obſer-

vation, que ſur cent enfans attaqués de ſcrophules ſimples plus d'un tiers guériſſent lorſqu'ils ont atteint l'âge de puberté. Un problême auſſi facile à réſoudre auroit pu inſpirer aux gens de l'art particulièrement occupés à la recherche des moyens curatifs de cette maladie, des réflexions plus ſolides ſur leur méthode.

Quelques praticiens ont cru trouver dans des médicamens purement fondans, ainſi que d'autres dans les ſudorifiques ou dans les apéritifs, un ſpécifique indiſtinctement propre aux différens genres de cette maladie; & cette erreur a probablement borné leurs recherches. D'autres encore, quoique perſuadés que les ſcrophules conſiſtoient dans l'épaiſſiſſement de la partie blanche du ſang, ont penſé qu'il convenoit de l'atténuer & de la rendre ductile par l'uſage ſoutenu du petit-lait; & pour détruire plus efficacement l'acrimonie qu'ils avoient droit

de ſuſpecter dans les humeurs, ils recommandoient le lait pur de chèvre ou d'aneſſe, ou de vache pour toute nourriture. C'eſt ainſi qu'ils réuniſſoient l'inutile au défavorable. Ils auroient pu voir cependant, comme dans l'épaiſſiſſement lymphatique de cauſe vénérienne, que la denſité des ſucs blancs n'eſt ici que l'effet du vice humoral inhérent à la maſſe; qu'il ne ſuffit pas d'en combattre les productions pour obtenir une cure radicale; mais qu'il faut attaquer ce vice même dans tous ſes retranchemens, l'anéantir & l'expulſer par les remèdes oppoſés à ſon caractère. Qui peut ſoupçonner le lait d'avoir toutes ces propriétés?

XVII. Les cauſes des ſcrophules ſont peut-être infiniment plus multipliées qu'on ne le penſe; & les obſervations ſur pluſieurs cures opérées par des moyens diamétralement contraires pourroient ſervir de preuve à cette aſſertion.

Peut-être auſſi que ce qu'on appelle en ſtyle d'école *ſignes commémoratifs & rationels* ſont un peu trop négligés par certains praticiens : ce qui a pu influer ſur le peu de connoiſſances fondées qu'on a juſqu'ici des diverſes cauſes de cette maladie.

La diſſipation complète de quelques tumeurs ſcrophuleuſes par l'uſage des mercuriaux, en a impoſé trop légèrement à pluſieurs maîtres de l'art : puis enſuite leurs expériences réitérées n'ayant pas eu le ſuccès qu'ils en attendoient, ils ont diſcrédité ces remèdes avec auſſi peu de ménagement qu'ils les avoient adoptés avec peu de réflexion dans toutes ces eſpèces de ſcrophules. S'ils avoient eu égard au chapitre des obſervations, & qu'ils euſſent pris la peine de ne ſe décider qu'après de juſtes comparaiſons, ils auroient vu que, ſi des ſcrophules rebelles à quantité de remèdes propoſés par la chirurgie & l'empiriſme, avoient

été radicalement guéries par l'usage des préparations mercurielles & du mercure en frictions, il y en avoit d'autres, & c'est le plus grand nombre, où ce minéral, employé sous toutes espèces de formes, les irrite & favorise leur développement. Cette alternative de bien & de mal dans le traitement d'un même genre de maladies, où l'on s'est fait une loi d'employer avec une scrupuleuse attention les mêmes remèdes, n'en dit-elle pas assez pour faire connoître la variété des causes des scrophules? Le succès de l'un ne doit-il pas confirmer le succès de l'autre, quand on adapte uniformément le même remède à la même maladie? Et pourquoi ce même remède enfin guérit-il la première & aggrave-t-il la seconde?

Je suis bien disposé à douter si un peu plus de confiance aux vices héréditaires n'auroit pas contribué à éclairer sur une des principales sources de ce mal. Ce

n'eſt pas choſe rare de voir des enfans naître de parens très-ſains, être affectés depuis leur bas-âge d'un vice ſcrophuleux qui leur auroit été tranſmis par des ayeux, dont le ſang étoit imprégné de virus ſyphilitique. Cette dégénéreſcence a paru trés ſingulière d'abord, & a été un objet de profonde méditation pour plus d'un phyſicien. Mais faute d'une explication bien exacte, il n'eſt reſté que des doutes, & la choſe n'en a pas moins conſervé ſon exiſtence réelle. On connoit encore aujourd'hui une famille diſtinguée de l'Alſace, qui depuis plus de trois cens ans eſt le jouet de la nature dans une affection arthritique. La maladie des ayeux paſſe conſtamment aux petits-fils, & ſemble reſpecter la première génération, quoiqu'immédiatement procréée du ſang d'un gouteux. Ce qui ajoute à cette ſingularité qui a étonné & qui étonne encore, eſt que cette maladie ne ſe déclare que dans le

cours de la quarantième année, & que ceux qui en ſont affectés en périſſent communément avant la cinquantième.

Si par malheur des phénomènes auſſi curieux éveillent infructueuſement l'attention des philoſophes, au moins pourront-ils ſe convaincre après de tels exemples, comment il eſt poſſible que les ſcrophules tiennent quelquefois à une maladie dégénérée. Il peut donc être vrai que ſi les préparations mercurielles n'ont pas toujours réuſſi au gré de ceux qui les ont adminiſtrées dans la cure des ſcophules en général, ce ne doit pas être un motif pour les en exclure d'une manière abſolue; puiſqu'il eſt prouvé qu'il y a des cas où leur uſage eſt tellement indiſpenſable qu'on ne peut terminer la cure ſans elles.

XVIII. Seroit-ce un mal de convenir enſuite que la multiplicité & la complication des cauſes de la maladie ſcrophuleuſe jettent beaucoup d'obſcurité ſur

la connoiſſance exacte qu'il ſeroit à deſirer qu'on eût de chacune d'elles en particulier, relativement à l'âge, au ſexe, à la conſtitution, au local habité &c., & que la difficulté de ſaiſir tout ce qui peut y avoir un rapport parfait, rend leur cure très-laborieuſe & ſouvent incertaine?

L'académie royale de chirurgie, dont tous les vœux ſe réuniſſent en faveur de l'humanité ſouffrante, a ſenti l'importance d'avoir parmi ſes faſtes un travail ſolidement digéré & fortifié par l'obſervation, ſur une maladie auſſi commune & auſſi rébelle que les ſcrophules. Elle propoſa en 1749 de déterminer le caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes & leur cure: non ſatisfaite des efforts des concurrens, elle renvoya la même propoſition à l'année 1751. Cette compagnie, guidée par un zèle & une équité qui fait partie de l'éloge dû à

chacun de ſes membres en particulier, déclare que, malgré ſix mémoires admis au concours ſur la quantité qu'elle en avoit reçue, aucun des auteurs n'avoit ſatisfait exactement à toutes les parties de la propoſition. Que ſignifie cette expreſſion de la part de l'académie? ſinon la difficulté d'établir une méthode générale dans la cure des ſcrophules, précédée de la néceſſité d'en connoître la cauſe matérielle, immédiate & eſſentielle.

XIX. Il eſt tems enfin de ſe rapprocher de la cure de ces maladies & de ſe rendre compte de l'effet des évacuans. Quoique les ſcrophules diffèrent par quantité de cauſes & de complications; les avantages qui réſultent des traitemens variés qu'elles exigent, n'en ſont pas moins fondés en grande partie ſur l'uſage des médicamens évacuatifs. Pour ne pas s'écarter des règles générales établies d'après l'expérience, on bornera ces réflexions à ce qu'ont décidé à

cet égard les ſavans qui ſe ſont principalement occupé de cet objet, & de qui l'académie a recompenſé les travaux en 1751.

M. FAURE à qui elle a décerné la première palme, admet, il eſt vrai, les évacuans purgatifs dans la cure des ſcrophules; mais il en rejette la fréquence, ſans rien dire du motif qui l'y détermine. Il ſeroit eſſentiel de ſavoir actuellement s'il ſuffit de vuider le ventre de loin en loin avec la manne & la confection hamech. Le peu d'effet qu'on peut attendre de ce remède, dont la confection fait l'énergie, n'équivaut pas à la réſiſtance qu'oppoſe la matière morbifique. Peut-être même ce purgatif n'a-t-il pas toutes les propriétés relatives au genre de la maladie? Le ſpécifique propoſé d'ailleurs par M. FAURE n'a pas une vertu évacuante bien conſtatée. M. BORDEU, qui a partagé l'honneur d'être couronné avec lui, préſente une pra-

tique bien différente : non-ſeulement il conſeille les purgatifs cathartiques comme curatifs auxiliaires, par des raiſons fournies d'après l'expérience rationnelle; mais il penſe avec FUSCHIUS qu'on peut tirer certains avantages des vomitifs; & par la réputation que l'ipecacuanha a de fondre les viſcoſités des premières voies, il lui donne la préférence. M. BORDEU rappelle la pratique de CHAULIAC, de JOUBERT, d'ETMULLER & de BAILLOU, qui propoſoient pour la cure des écrouelles différentes eſpèces de purgatifs relativement à la confiance qu'ils avoient en particulier à l'un ou à l'autre de ces remèdes. Puis après une combinaiſon ſavante ſur les effets avantageux que ces médicamens fréquemment adminiſtrés ont eu entre les mains de GALIEN & de MONTANUS dans la curation des skirres chancreux, il conſeille les évacuans réitérés comme très-propres à la cure des ſcrophules.

M. CHARMETTON, dont la diſſertation a mérité de l'académie d'être imprimée à la ſuite de celles de MM. FAURE & BORDEU, inſiſte pareillement ſur la fréquence des purgatifs, ſur-tout ſi la cauſe du mal a ſon ſiège dans le vice des digeſtions; ſi le malade eſt cacochyme ou d'un tempérament phlegmatique.

XX. La fréquence des purgatifs n'eſt pas ici le ſeul objet de contradiction qui ſubſiſte entre MM. FAURE & BORDEU. La nature ou l'eſpèce de médicamens évacuatifs fixe ſingulièrement l'attention du dernier; & il ne paroit pas montrer à beaucoup près la même confiance que M. FAURE aux remèdes doux, comme la manne & la caſſe, qui, quoiqu'ils procurent des évacuations, ne lui ont pas toujours réuſſi. Il paroit en effet que ces ſortes d'évacuations ne peuvent être que le réſultat des matières excrémenticielles qui ſont pouſſées par les ſelles ſans beaucoup d'effort. Or ces remèdes

ſont-ils capables d'emporter l'enduit glaireux & ténace qui tapiſſe les inteſtins? enduit que les matières fondues par les pilulles ſavonneuſes augmentent ; tandis qu'on a la preuve qu'il ne peut être détaché & évacué que par des ſecouſſes réitérées de la part des médicamens. Auſſi Mr. BORDEU donne-t-il la préférence aux évacuans draſtiques, tel que le jalap, le ſéné &c.

Un raiſonnement théorique auſſi concluant, ſecondé par des effets qui en juſtifient à chaque inſtant la ſolidité, ne doit pas laiſſer de doutes ſur l'efficacité des évacuans dans la cure des ſcrophules, ni ſur la néceſſité de leur fréquence dans la généralité des cas, ni ſur leur choix. On doit obſerver cependant que, malgré l'uſage preſqu'unanimement admis des purgatifs ſtimulans dans le cas dont il eſt queſtion, il ne faut pas s'en autoriſer de manière à les adminiſtrer habituellement ſans correctifs. Il ſeroit à

craindre qu'en portant leur première action sur l'estomac, ils n'en irritassent trop les fibres, & ne resserrassent la bouche des vaisseaux gàstriques au point de retenir les sucs qu'ils doivent épancher. Peut-être aussi détermineroient-ils dans la totalité du canal une irritation très-désagréable qui pourroit donner lieu à des accidens qu'on se fait toujours un devoir de prévenir dans l'usage des moyens qu'on employe avec intention de faire le bien. Ces purgatifs peuvent être associés fort avantageusement avec les autres remèdes qui sont réputés comme les plus propres à contribuer à la cure des écrouelles. L'ouverture des cadavres de la plupart de ceux qui sont morts à la suite de ces maladies ayant fait connoître que les glandes mésaraïques étoient engorgées & obstruées, on conçoit que les purgatifs réunis avec les apéritifs doivent produire de bons effets. Ils divisent & atténuent

peu à peu les humeurs épaissies, & les portent sur les émonctoires les plus disposés à les évacuer.

XXI. Parmi les différentes espèces de tumeurs froides qui naissent au col & à ses environs, on compte le gouêtre ou bronchocèle. Sans entrer dans la diversité des causes qui peuvent donner occasion à ce genre de maladies, on se contentera de considérer cette tumeur comme un amas lymphatico-séreux qui s'épaissit peu à peu par son séjour dans ses propres vaisseaux, ou qui s'épanche dans les célulles de la membrane adipeuse. Ces tumeurs sont distinguées en celles qui ont un sentiment de chaleur & en celles qui sont absolument froides. Cette distinction suffit pour prévenir sur la nécessité de varier la méthode curative. Les saignées qui ne sont rien moins qu'utiles dans la curation des secondes, sont essentielles dans celle des premières; parce qu'on est fondé

à croire que ce genre de tumeurs participe de l'engorgement des vaiſſeaux rouges (*k*). Elles ſont par conſéquent ſuſceptibles de réſolution, en faiſant ſervir la ſaignée, & en la plaçant avec connoiſſance de cauſe, conjointement avec les autres moyens que l'art propoſe, relativement aux circonſtances qui ont déterminé la maladie. Tels ſont, par exemple, la ſuppreſſion des menſtrues chez les femmes, & du flux hémorroïdal chez les hommes.

XXII. Des autres tumeurs, les unes ſont faites par infiltration & les autres par épanchement; & celles-ci ſont ordinairement enchiſtées. Les abſorbans, les

---

(*k*) Cette diſtinction pathologique, très-importante dans la cure de ces maladies, eſt une ſuite des obſervations & des ſavantes réflexions de M. LOUIS. Je lui dois de nouveaux témoignages de reconnoiſſance d'avoir bien voulu m'en faire part dans une converſation particulière : me permettra-t-il de les lui offrir ici?

préparations d'éponge prises intérieurement, soit en poudre, soit en infusion dans le vin blanc, réussissent communément dans les premières; mais rarement, ou même jamais, dans les secondes. La cure radicale de celles-ci est entièrement du ressort de la chirurgie opératoire; & j'en ai vu plusieurs d'un volume considérable qui ont éte extirpées avec succès. Mais dans le concours des choses de nécessité absolue pour le traitement interne, les évacuans tiennent toujours un rang distingué parmi les fondans, par leurs effets tant primitifs que secondaires.

Personne n'ignore que le mercure administré intérieurement, ou en frictions ou en fumigations &c., porte quelquefois sur les glandes salivaires, qu'il les tuméfie, & enflamme toutes les parties de la bouche, de l'arrière-bouche & du gosier, quoiqu'il soit manié avec circonspection. On sait, & l'expérience le con-

firme tous les jours, que les évacuans ſont alors les remèdes les plus efficaces & les plus prompts pour détourner la ſalivation & diriger l'humeur agitée ſur le canal inteſtinal. Les lavemens laxatifs, lorſque la voie de la déglutition eſt abſolument impraticable, n'ont-ils pas journellement les plus grands ſuccès ? Eſt-ce autrement qu'en tenant le ventre mol & libre que l'orage ſe diſſipe inſenſiblement, que les tuméfactions, l'inflammation diſparoiſſent, & que les ulcérations ſe guériſſent ?

XXIII. Lorſqu'une dentition, pénible chez la plupart des enfans, les expoſe à des engorgemens inflammatoires ſalivaires, à des ophtalmies, à de violentes douleurs de tête, à des fluxions aigues ſur la gorge & les oreilles, à la fièvre, à la convulſion &c.; eſt-il un moyen plus propre à calmer ces accidens, que de ſolliciter & d'entretenir la liberté des ſelles par de doux évacuans ? & l'expé-

rience, encore une fois, ne démontre-t-elle pas chaque jour, qu'il ſuffit que les évacuations ſtercorales ſoient un peu plus abondantes qu'à l'ordinaire, pour prévenir ces maux?

XXIV. On lit dans des recueils où chacun s'empreſſe de publier les obſervations qui intéreſſent les progrès de l'art (*l*), que M. SOULIER, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, eſt parvenu à diſſiper par l'uſage ſeul des évacuans phlegmagogues réitérés, des grenouillettes d'un volume conſidérable, pour la cure radicale deſquelles on n'auroit pu propoſer que l'opération. SAVONAROLA (*m*), médécin du quatrième ſiècle, avoit établi les mêmes dogmes d'après l'obſervation. Il vouloit qu'on attaquât cette tumeur par de fréquens

---

(*l*) Journal de médecine, année 1759, pag. 24 & ſuivantes.

(*m*) *Praxis medic.* p. 104, trait. VI.

purgatifs, parceque la matière en est épaisse & éloignée des voies par lesquelles on purge. Quoique notre siècle soit plus éclairé, n'admettons-nous pas ces motifs d'évacuations comme parfaitement conformes aux plus saines connoissances? Les préceptes de SAVONAROLA, rappellés par M. SOULIER, ont eu les plus heureux succès dans un cas d'engorgement épidémique des glandes cervicales, qui jettoient les malades dans une perplexité extrême.

Les cathartiques reitérés, en évacuant l'humeur, agissoient comme dérivatifs par la correspondance intime de la bouche avec le canal intestinal; & les malades étoient aussi subitement soulagés, que les évacuans avoient opéré.

XXV. Même efficacité encore de la part des évacuans dans la cure des épanchemens & des dépôts laiteux; sur-tout si on les associe avec les apéritifs. Dès qu'on est parvenu à frayer une voie de

décharge à l'humeur laiteuſe par les ſelles ou par les urines, il eſt aſſez ordinaire qu'elle s'y porte enſuite pour ainſi dire d'elle-même. Quelques légères ſecouſſes par intervalle ſur les viſcères du bas-ventre, par le moyen des ſels purgatifs appropriés, entre leſquels on loue celui de *duobus*, ſuffiſent pour exciter la nature à augmenter les évacuations, & à ſe décharger des matières impures qui imprégnoient les fluides par l'émonctoire avec lequel elles familiariſent davantage.

XXVI. La cure des tumeurs froides des articulations & de leurs enveloppes, la cure de celles qui affectent le corps de l'os ou dans ſes extrêmités ou dans ſa partie moyenne, préſentent les mêmes indications. Les cauſes prochaines & éloignées de ces maladies, ne varient jamais que par rapport aux effets. Dans le premier genre, l'humeur ſynoviale & la féroſité tranſpirante des parties s'accumulent autour

des ligamens & dans les ligamens mêmes; ils s'y épaississent & retardent le cours des liqueurs qui doivent les pénétrer & en sortir par la voie de l'exudation. La foiblesse organique de ces parties dans l'être sain, dont le jeu n'est exercé que par des mouvemens soutenus, comparé à leur inaction totale dans les cas de maladie, fait comprendre l'épaisseur que ces liens articulaires doivent acquérir sous l'affluence des fluides; fluides qui s'y fixent d'autant plus volontiers que les vaisseaux sont plus disposés à les retenir.

Quelque puissante qu'on suppose la force des atténuans résolutifs, ils ne peuvent directement rien contre cet amas humoral concentré. L'effet de ces médicamens se borne à échauffer & à raréfier la portion des fluides qui est le plus à leur proximité. Ils émincissent les tégumens & les disposent à se rompre, à mesure que la dissolution de la matière retenue a lieu. Ces topiques ne peu-

vent guères influer ſur la déſopilation des vaiſſeaux obſtrués qui gonflent la texture ligamenteuſe; & c'eſt alors que les évacuans fondans ou apéritifs pénètrent juſqu'à eux, les ébranlent, les déplacent & les évacuent.

XXVII. Parmi les maladies qui intéreſſent le corps des os ou leurs extrémités, on compte le ſpina-ventoſa & le pedarthrocace. Les cauſes de ces tumeurs ſont toujours enviſagées comme dérivatives d'un vice vénérien, ſcrophuleux, ſcorbutique, rachitique, ou comme l'effet d'une portion d'humeur variolique ou pſorique qui aura pénétré la ſubſtance des os. La variation des cauſes n'influe nullement ſur les effets; ils peuvent être les mêmes par-tout. Le ſiège primitif & le dégré de ces diverſes maladies en font toute la différence. N'ayant pas pour objet de diſſerter ſur les différens phénomènes attachés à chacune des cauſes occaſionnelles de

ces tumeurs, on ſe contentera de dire qu'en appliquant les remèdes diſcuſſifs & fondans ſur celles d'entr'elles qui ſont ſpécialement fixées ſur les ligamens, on doit faire uſage en même tems des médicamens internes capables d'évacuer la matière obſtruante. Les purgatifs, les atténuans, les apéritifs & les ſudorifiques, employés ſelon l'ordre des conſidérations reſpectives à chacune des cauſes ſoupçonnées, ont des droits réels ſur la cure.

Les moyens que la chirurgie manuelle a adoptés en faveur des abſcès ou des caries des os, rapportés aux différentes cauſes de maladies qui les affectent, n'excluent pas plus les remèdes évacuatifs dans leur cure, que ceux à qui on reconnoît la propriété de ſubjuguer le vice eſſentiel de la maladie.

XXVIII. Les tumeurs flatulentes ou venteuſes dont la cauſe matérielle gît dans la viſcoſité & l'épaiſſiſſement des

humeurs, qu'un dégré de chaleur assez suffisant peut échauffer au point de raréfier l'air qu'elles contiennent, s'adressent d'abord aux évacuans, afin de purger la surabondance humorale de tout le corps. AQUAPENDENTE (*n*) pense que pour diviser plus facilement l'humeur visqueuse & pituiteuse, il faut réunir les médicamens incisifs aux évacuans. De concert avec GALIEN, il loue fort les stimulans, les alimens secs & chauds, & toutes les boissons qui ont la propriété de corriger l'intempérie froide des viscères ; boissons dans lesquelles il conseille d'ajouter les syrops d'hysope, de pouliot, l'oximel scillitique &c. De plus sérieuses réflexions sur la doctrine d'AQUAPENDENTE seroient déplacées dans la circonstance.

XXIX. On peut, sans sortir des bornes qui circonscrivent l'utilité des éva-

(*n*) Lib. I. de tum. praeter nat. Cap. X. fol. 35, 36 & 37.

cuans dans cette diſſertation, terminer cette ſection par des vérités confirmatives des avantages qu'on peut retirer de ces médicamens dans la pratique.

Quoique l'on ſoit convaincu de la néceſſité de vuider le bas-ventre auſſi complettement qu'il eſt poſſible, avant de pratiquer aucune opération d'importance; il eſt néanmoins des cas où l'on croit ſuppléer à ce précepte par les lavemens. Ces remèdes peuvent fort bien ſuffire aux vues de l'opérateur, mais non aux beſoins de la nature, qui ſe trouveroit ſouvent beaucoup mieux d'un purgatif léger dans pluſieurs circonſtances. On ſait que le ſéjour des matières excrémenticielles peut donner lieu à des accidens dont on ne pénétreroit peut-être pas d'abord la cauſe, d'après la confiance qu'on auroit miſe en ces remèdes trop inſuffiſans par fois pour la mériter. Les opérations de l'empième, celles de la taille, de la caſtration, de la fiſtule à

l'anus &c., & principalement celles des hernies, exigent les plus grandes attentions à cet égard. Les évacuations alvines, retardées ou retenues peuvent avoir une influence très-dangereuse dans la plus grande partie de ces cas.

Les causes qui peuvent entretenir les accidens après la réduction des hernies sont très-équivoques, & elles le seroient peut-être encore plus, si l'on n'avoit observé qu'une d'entr'elles, à qui on donnoit le moins d'attention, dépendoit souvent d'un amas de matières fécales qui obstruoit le canal alimentaire, l'échauffoit, favorisoit son spasme & l'entretenoit. Éclairé aujourd'hui plus que jamais par l'expérience & l'observation, on a vu qu'on pouvoit éviter heureusement ces accidens, en faisant usage des minoratifs doux aiguisés d'un peu de sel; ou selon la méthode de LE GRAND (*r*), d'une dissolution de deux

(*r*) Mémoire de l'acad. R. de chirurgie, t. 4, pag. 268 *in*-4°.

onces de ſel d'eſpſom dans deux pintes d'eau commune, de laquelle on fait boire au malade un gobelet de quart-d'heure en quart-d'heure. Ce remède peut avoir des ſuccès dans la cure des hernies anciennes dont l'anneau eſt aſſez dilaté pour avoir laiſſé aux matières ſtercorales une libre circulation dans la tumeur, ou lorſque par faute de reſſort les matières ne cheminent plus. J'ai pluſieurs faits où il m'a réuſſi, qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter ici : il ſuffit de dire que la précaution de faire paſſer un lavement purgatif avant l'uſage de cette diſſolution, ne peut que favoriſer ſes effets, & qu'indépendamment du réſultat le maniement doux de la tumeur, à meſure que les évacuations ont lieu, procure de grands avantages, principalement dans celles qui ſont formées par engorgement de matières. Mais les purgatifs placés après l'opération ont bien une autre influence, lorſque les accidens ſubſiſtent

encore. La pratique chirurgicale, enrichie par des obſervations précieuſes, s'eſt fait une loi de placer déſormais un minoratif peu d'heures après l'opération, afin de diſſiper les accidens, s'ils exiſtent, ou afin d'en prévenir le retour, toujours à craindre juſqu'à ce que l'opéré ait eu quelques ſelles. DIONIS, à qui on doit d'avoir expreſſément donné le précepte qu'il dit ingénument tenir de M. MOREAU premier médecin de Madame la Dauphine, mérite pour cela ſeul bien de la reconnoiſſance. M. LOUIS, ſans ceſſe animé par l'amour du bien, rappelle cette doctrine avec des réflexions très-ſavantes tirées de ſes propres obſervations, dans un mémoire ſur les cauſes de l'étranglement dans les hernies, inſéré *loc. cit.* Ces dogmes ne ſont pas encore aſſez généralement répandus dans les livres élémentaires qui doivent ſervir de guide aux jeunes chirurgiens dans la pratique, pour me ſavoir mauvais gré de les répéter ici.

XXX. Il me reſte à dire un mot de l'utilité des purgatifs dans le cas des corps étrangers avalés, & je finis. L'hiſtoire de la chirurgie fournit plus d'un fait qui prouve que l'expulſion qui ſe fait par les ſelles des corps étrangers, avalés & précipités dans l'eſtomac, a ſouvent été ſoumiſe à l'effet des évacuans. Pluſieurs praticiens, guidés par des vues adroitement raiſonnées, les ont employés avec beaucoup de fruit. M. HEVIN, dans ſon excellente diſſertation ſur les corps étrangers arrêtés dans l'œſophage, en donne pluſieurs exemples, & cite les obſervations de FABRICE DE HILDEN, d'ETMULLER & de SEGERUS, qui conſeillent les huileux, les ſavonneux, les balſamiques & les purgatifs, dans l'intention de prévenir les ſuites dangereuſes de certains corps dont l'exiſtence peut être funeſte en bleſſant l'eſtomac ou les inteſtins par leurs pointes ou par leurs aſpérités. Si les purgatifs ne déterminent

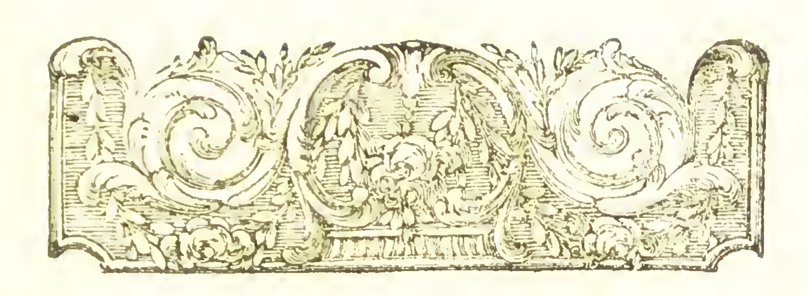
pas d'abord la ſortie de ces corps, ils peuvent les déplacer, tandis que les huileux & les balſamiques appaiſeront les douleurs, détergeront & conſolideront les ulcérations produites par le contact de leur capacité. Si on conſulte les chirurgiens à qui la pratique a fourni pluſieurs de ces évènemens, on les trouvera tous d'accord ſur la confiance qu'ils ont dans la voie des ſelles pour en précipiter l'expulſion : & de qui attendre cette expulſion anticipée, ſi ce n'eſt des évacuans ? ETMULLER entr'autres propoſe, comme un moyen de ſoulager plus ſûrement ceux qui ont avalé des corps étrangers qui ſeroient tombés dans l'eſtomac ou paſſés dans les inteſtins, de faire uſage des bouillies & des crêmes de riz, d'orge & de millet, ou de panades, dans la vue d'entraîner ces corps par le canal en les enveloppant. Il ajoute même que, pour rendre ces alimens plus propres à ſatiſ-

faire à cette intention, il feroit à defirer que les malades ne buffent point après ces alimens, afin que ces mêmes corps enveloppés par des fubftances gluantes & épaiffes puffent parvenir fans inconvéniens à la voie des felles, pour être enfuite expulfés plus facilement par quelques purgatifs doux. C'eft ainfi que SEGERUS trouva le moyen de faire rendre dans l'efpace de fix jours, deux groffes aiguilles à un homme qui les avoit avalées.

La fection fuivante dans laquelle j'ai pour objet de parler de l'utilité des évacuans dans la cure des playes anciennes, des ulcères &c, ne m'a pas paru moins intéreffante que celle-ci. Le but que je me fuis propofé feroit rempli, fi j'avois pu contribuer aux progrès de mes élèves. Il pourroit fe faire cependant que, malgré l'attention que j'aurai toujours de leur témoigner mon attachement en développant leurs

connoiſſances & en excitant leur émulation, mes travaux fuſſent inſuffiſans par la manière dont ils ſont préſentés. Je compte beaucoup ſur l'indulgence des ſavans qui voudront bien m'éclairer de leurs lumières, & dont les diſcuſſions ſe borneront au bien de l'humanité. Je reſpecte le ſavoir aimable, & je lui ſaurai toujours bon gré des doutes qu'il me propoſera & des raiſonnemens plauſibles qu'il oppoſera aux miens.





DE L'UTILITÉ DES ÉVACUANS

DANS LA CURE DES PLAYES ANCIENNES, DES ULCÈRES, &c.

SECONDE SECTION.

I. L'ANCIENNE chirurgie confondoit les playes avec les ulcères : les arabes ſont les premiers qui aient reconnu la néceſſité de les diſtinguer. GALIEN employoit indifféremment ces mêmes noms, playe & ulcère, pour déſigner une ſolution de continuité aux parties molles, récente ou ancienne. PARÉ, qui a ſuivi la définition de GALIEN, appelle « playes toute » diviſion récente, ſanguinolente & ſans » putréfaction complette ou purulente, » faite aux parties molles; & il nomme » ulcères cette même diviſion non-ſan-

» glante, mais invétérée, de laquelle il » ſort pus ou ſanie ». La chirurgie moderne ayant égard aux différens tems que parcourent les playes pour leur conſolidation, diſtingue celles qui ſont recentes des anciennes, & fait une claſſe particulière des ulcères. La playe, ſelon la chirurgie moderne, eſt une diviſion des parties molles, récente & ſanglante, faite par cauſe externe. Elle comprend enſuite cette même chirurgie, ſous le nom de playes anciennes, toutes diviſions dans les chairs qui n'ont pu ſe conſolider qu'à la faveur d'une ſuppuration relative à différentes cauſes tant naturelles que ſubſéquentes. Lorſque la ſuppuration des playes anciennes eſt excitée ou entretenue par la participation des ſolides, ou par le vice des humeurs; elle les range alors dans la claſſe des ulcères. On conviendra en effet qu'entre une playe récente & une playe ſuppurante, la ligne de ſéparation eſt très-petite; puiſque ſouvent on ne peut pas

éviter, même avec beaucoup de précautions & de ſoins, la ſuppuration d'une playe qui préſente toutes les diſpoſitions poſſibles à ſe réunir.

Quoique GALIEN ſemble confondre les playes avec les ulcères, on ne peut pas lui reprocher d'avoir négligé de donner la définition de ces derniers. L'ulcère, dit GALIEN, « eſt une éroſion invétérée des parties molles, qui au lieu de » ſang rend une eſpèce de pus ou de » ſanie ; ce qui empêche la conſolidation. ETMULLER eſt encore plus expreſſif « : Il appelle ulcère une ſolution de » continuité provenant de quelque acidité » corroſive qui ronge les parties, & con- » vertit la nourriture propre du corps » en une matière ſanieuſe ». HEISTER, en parlant des ulcères, convient qu'on peut en donner une idée nette & préciſe, & ſa définition en effet ne laiſſe nulle équivoque. « L'ulcère, dit-il, eſt une » diviſion des parties molles de notre

» corps & de la peau, produite par cause
» interne, comme par une inflammation,
» un abscès, des humeurs âcres & sta-
» gnantes &c. » Puis il ajoute : « L'usage
» veut néanmoins qu'on place encore
» parmi les ulcères & qu'on appelle
» de ce nom les playes & les contu-
» sions qui restent long-tems à guérir
» ou qui s'invétèrent. »

II. Toutes les définitions, devenues successivement plus exactes, ne sont pas sans intérêt dans la pratique de l'art, relativement à la cure des playes anciennes & des ulcères, puisqu'elles ont pour objet de désigner la cause procatarctique ou primitive des unes & des autres. C'est encore par ces définitions que, dans l'exposé des rapports en justice, on évite une confusion qui pourroit être fatale à l'accusé, si le plaignant parvenoit à en imposer en faisant passer un ulcère pour une playe récente en suppuration.

En suivant la définition d'HEISTER, qui

paroit la plus juſte & la plus déciſive, on conſidère l'ulcère comme la ſuite de l'abſceſſion de toute eſpèce de tumeurs, ou de quelques éroſions cutanées, décidées par des cauſes internes. Ce caractère particulier de l'ulcère établit la diſtinction qu'il y a entre lui & les playes anciennes entretenues par un vice humoral.

III. Lorſque la mauvaiſe qualité des ſucs eſt la cauſe immédiate de la durée de la maladie dans une playe quelconque, la première indication conſiſte à la corriger. Les accidens & les ſymptômes qui ſurviennent dans le principe de la playe ou pendant le traitement, ſont les indiquans. Un exercice un peu ſoutenu dans la chirurgie des playes & des ulcères, fait connoître avec aſſez de facilité la nature du vice qui entretient la maladie. C'eſt par l'inſpection du local, aidée des ſignes commémoratifs, qu'on porte communément un jugement certain ſur l'exiſtence & le dégré d'acrimo-

nie de certains virus, tel que le vénérien, le ſcorbutique, le ſcrophuleux & le cancéreux.

L'application qu'on fait ici de la corruption des humeurs occaſionnée par un vice interne à la nature de certains ulcères, a lieu dans la nature des playes anciennes. La difficulté qu'elles ont quelquefois de ſe cicatriſer, eſt une preuve aſſez conſtante de la préſence d'un vice humoral qui entretient la ſuppuration & la mauvaiſe qualité des chairs. Si les remèdes qu'on a cru juſques-là les plus propres à l'obtenir, n'ont pas eu le ſuccès qu'on pouvoit s'en promettre, au moins auront-ils pu ſervir à modérer les accidens ou à les prévenir.

Telles ſont les circonſtances où la chirurgie éclairée par des relations juſtes, fait ſervir efficacement les remèdes internes. Les évacuans, par des propriétés connues, commencent ordinairement la cure, y concourent réellement, & ce

ſont eux qui toujours la terminent. Quand une fois les humeurs ſont dépravées, les altérans ne ſuffiſent pas pour changer leur diſpoſition vicieuſe : les évacuans placés à propos ſont indiſpenſables pour ſatisfaire à l'indication.

IV. Les playes ſuppurées ſont ſujettes à des viciſſitudes ſi manifeſtes, qu'il eſt rare de ne pas s'apperçevoir de quelques changemens, en bien ou en mal, dans la révolution de quelques panſemens. Ces viciſſitudes paroîtront d'autant moins extraordinaires aux yeux du vrai chirurgien, qu'il ſaura qu'elles ſont l'effet immédiat des ſolides ſur les fluides, & *vice verſâ*, & que les différentes agitations qu'ils éprouvent les uns & les autres dépendent de l'influence de toutes les choſes qui nous environnent, & que nous faiſons journellement ſervir à notre conſervation.

Il ſuit de ce principe général que la matière de la ſuppuration doit être le

ſeul guide dans l'uſage des moyens à employer pour la cure des playes & des ulcères : auſſi s'y bornera-t-on pour rendre compte dans cette ſection de l'utilité des évacuans.

Après avoir conſidéré dans la première, les tumeurs humorales ſous l'état inflammatoire d'abord, & ſous l'épaiſſiſſement des fluides blancs ſans inflammation ; voyons à rapprocher les cas où les évacuations ſollicitées peuvent être utiles par rapport à la ſuppuration ; puiſqu'elle eſt une de leurs terminaiſons la plus ordinaire, & qu'elle accompagne néceſſairement les playes contuſes & anciennes, ainſi que les ulcères.

Quand les ſolides ont été tendus à un point extrême, ils ſe rompent, & verſent les fluides qui les embarraſſoient ſous la forme d'une matière blanchâtre plus ou moins épaiſſe, à qui on donne le nom de pus. Tant que les vaiſſeaux jouiſſent d'une action proportionnée à la

nature & à la quantité des fluides, & que ces fluides ſont ſains d'ailleurs, la ſuppuration ſe maintient dans une diſpoſition louable. A meſure que ces vaiſſeaux recouvrent leur énergie, la matière purulente s'épaiſſit & devient moindre, au point que les fibres qui avoient été précédemment écartées ſe rapprochent & ſe lient. C'eſt ainſi que les playes les plus conſidérables par la perte de ſubſtance ſe cicatriſent facilement, en ſe bornant à des panſemens très-ſimples ſoutenus d'un régime analogue, ſans le concours d'aucun évacuant.

V. Lorſque par des effets relatifs à la conſtitution du ſujet, ou produits par des cauſes éloignées, la quantité du pus, ſa couleur, ſa conſiſtance &c. éprouvent quelques changemens ; ce ſont autant de différentes indications ſur leſquelles la perſpicacité du chirurgien doit l'éclairer dans l'uſage des purgatifs.

Si les cauſes qui peuvent déterminer

les ſuppurations trop abondantes ſont nombreuſes, les ſecours par leſquels on peut y remédier ſont très-multipliés. Il ſeroit difficile d'admettre un terme fixe pour placer les évacuans dans les playes ſuppurées. Si cependant on en croit à M. Petit, ils ne peuvent être employés que le vingt-deuxième jour. Le motif pour lequel ce grand chirurgien en défendoit ſi expreſſément l'uſage avant cette époque, eſt d'autant moins facile à pénétrer, qu'il marquoit la plus grande attention à ne les preſcrire que dans les cas abſolument néceſſaires. Auroit-il craint qu'ils ne donnaſſent occaſion à des métaſtaſes ou à des reflux de matières purulentes ? Mais quoi ! ces remèdes peuvent-ils jamais être défavorables, quand ils ſont adminiſtrés après des indications certaines ? On ne doit pas appréhender d'être ſurpris, quand on aura pour l'âge, la conſtitution du malade & ſon état poſitif les conſidérations qu'ils

méritent. C'eſt toujours ſur l'âge qu'on doit régler la doſe de ces médicamens ; & ce ſont les divers caractères des maladies & leurs accidens qui doivent en indiquer le genre. Y a-t-il du mérite, avec l'attention ordinaire qu'exigent les circonſtances, à éviter les ſuperpurgations qu'on ſoupçonne être l'objet de crainte de M. PETIT, & qui lui inſpirent tant de défiance dans l'uſage de ces remèdes ? En admettant même que la ſuperpurgation puiſſe avoir lieu ; la médecine manque-t-elle de moyens propres à borner l'effet d'un médicament purgatif, ſi on ſe trouvoit contraint à le faire ? & au pis le mal ſeroit-il irréparable ? Ces évènemens, ſi communs dans la pratique, ne ſont pas toujours auſſi malheureux qu'on ſe le repréſente. Je dirai même plus : il eſt douteux que la crainte d'une ſuperpurgation dût s'oppoſer à prévenir, par des évacuans prudemment adminiſtrés, les maux dont on eſt menacé d'après les

ſymptômes qui en indiquent l'utilité. Car enfin, ou la purgation eſt indiquée, ou elle ne l'eſt pas ? Si elle l'eſt ; peut-on la négliger ou l'omettre ſans craindre de voir ſurvenir inceſſamment des accidens tout auſſi graves au moins qu'auroient pu être ceux qu'on redoute d'une ſuperpurgation qui n'arrivera pas ?

Que d'exemples l'hiſtoire de l'art n'offre-t-elle pas, où pour avoir négligé de combatre les ſymptômes de la plénitude ou de la cacochymie par des évacuans placés à propos, la fièvre s'eſt allumée avec une force dont le début ſeul a fait craindre pour lès jours du bleſſé ! On a vu toutes les évacuations reſter ſuſpendues, ou devenir tout-à-coup ſi abondantes qu'elles ont jetté les malades dans un épuiſement mortel. Ces faits ſont aſſez généralement connus, & le chirurgien le moins exercé peut, avec une attention médiocre, en avoir été plus d'une fois témoin.

VI. Les circonſtances où l'uſage des purgatifs eſt indiqué dans le paragraphe de la ſuppuration, ſont 1.° lorſque l'excès de la matière purulente eſt une ſuite immédiate de la conſtitution du ſujet qui péche par une ſurabondance des fluides blancs; 2.° lorſqu'il ſubſiſte dans les environs de la playe, & même au-delà, un engorgement pâteux ou des duretés éparſes, qui ſont, pour ainſi dire, autant de réſervoirs où l'humeur ſe dépoſe & croupit; 3.° lorſqu'il paroit des bourſoufflemens du tiſſu cellulaire à l'entour de la playe, occaſionnés par la ſtaſe des liqueurs qui s'y dénaturent; 4.° lorſque les chairs ſe tuméfient & produiſent des hyperſarcoſes, que des panſemens méthodiques répriment foiblement ou qui répullulent peu de tems après; 5.° lorſqu'enfin les fluides trop groſſiers s'arrêtent à l'extrémité des vaiſſeaux & donnent lieu à une élévation dure qui circonſcrit la playe, & qui, en comprimant

les tuyaux organiques du fond, ralentit l'oſcillation de tous ceux qui y abordent. Les topiques émolliens, les mouchetures & les ſcarifications, qu'on employe à deſſein de ramollir ces matières épaiſſies & d'en ſolliciter le dégorgement, ne ſuffiſent pas toujours. Les médicamens, qui par des propriétés particulières atténuent la lymphe, la rendent plus fluxible & évacuent ſes parties impures, vont plus directement au but. L'utilité des purgatifs eſt ſi bien démontrée dans cette circonſtance, qu'on voit conſtamment renaître ces duretés après les avoir entièrement exciſées, toutes les fois qu'on a négligé d'attaquer la cauſe qui les produit.

VII. La réſorbtion purulente eſt un accident dans les playes, du genre de ceux où les évacuans purgatifs agiſſent efficacement. La cauſe déterminante de cet accident eſt l'irritation, le ſpaſme & la conſtriction des vaiſſeaux de la playe

même, auxquels la cacochymie donne communément lieu. C'eſt alors que le pus refoulé dans la maſſe décide ſur le champ des ſymptômes dont la gravité égale la promptitude avec laquelle ce tranſport paroit : ce qui diſtingue la réſorbtion du reflux qui ſe fait peu à peu. Le ſigne eſſentiel de cette réſorbtion eſt lorſque d'un panſement à l'autre la playe eſt échauffée & aride : tandis qu'au moyen des évacuans on provoque l'expulſion de l'humeur rentrée, on employe les topiques émolliens & relâchans, afin d'aſſouplir les fibres & d'y rappeller ce jeu & cette oſcillation douce capables de ramener la ſuppuration. Les évacuans dont on fait uſage en pareil cas, n'ont d'autre préférence que celle qui eſt indiquée par la nature & le ſiège des ſymptômes, relativement à la diſpoſition des fonctions qu'on croit les plus propres à ſervir utilement la nature.

Quand la matière purulente n'a ſouffert

qu'une diminution qu'on peut attribuer à un régime indiſcret ; une diète ſévère, les délayans aqueux, les lavemens & les minoratifs ſuffiſent preſque toujours. Pendant que les boiſſons humectent & détrempent les humeurs rentrées & celles qui ſont infectées par la contagion, qu'elles en appaiſent la chaleur trop vive, en émouſſent l'âcreté & les déterminent ſur les glandes inteſtinales ; les lavemens calment l'éréthiſme des parties intérieures, en relâchent le tiſſu, & entraînent ce qui ſe préſente d'impur. Les purgatifs légers opèrent avec d'autant plus de facilité, que les matières qui doivent être évacuées y ſont préparées (ſ). Ces minoratifs peuvent être répétés & ſoutenus ſelon l'exigence du cas, ſans crainte de produire des effets fâcheux. En débarraſſant les viſcères du bas-ventre, ils rétabliſſent l'ordre de la circulation

(ſ) QUESNAY, traité de la ſuppuration, pag. 336.

dans la partie malade, de concert avec les topiques ſtimulans.

VIII. La couleur de la matière purulente eſt ſuſceptible de pluſieurs changemens qui peuvent fournir des indications quelquefois équivoques aux évacuans. La rigidité des fibres, en ralentiſſant le cours des fluides, influe ſur l'épaiſſiſſement du pus, comme cet épaiſſiſſement influe réciproquement ſur ſa couleur. Des comparaiſons ſur la réunion des globules ſanguins qui font paroître la liqueur rouge plus colorée, témoignent en faveur de la réunion des globules purulens qui, étant de plus en plus rapprochés, donnent au pus une couleur jaune au point même de la rendre verte. Ces obſervations peuvent avoir lieu ſur toutes les parties du corps indiſtinctement, principalement dans les ſujets bilieux : elles ſont toujours plus ſenſibles cependant aux ulcérations qui affectent les endroits où le tiſſu cellulaire eſt plus rare, plus denſe

& plus ſerré. Les ſuppurations du cuir chevelu, celles de la paume de la main, de la voûte du pied & celles auſſi du canal de l'urètre, lorſque l'écoulement de la gonorrhée eſt dans ſon principe ou ſur ſon déclin, en ſont des exemples. Ces nuances dans la couleur de la matière purulente étant une ſuite immédiate du ſiège de la maladie, n'ont que très-peu de choſe à eſpérer des évacuans. Il y auroit même lieu de craindre que ſi on ſe laiſſoit ſéduire par ces apparences, ſans avoir pour tous les acceſſoires les égards qu'ils exigent, les évacuans, bien loin de changer la couleur & la conſiſtance du pus, y ajouteroient encore s'il étoit poſſible. Les boiſſons délayantes nitrées rempliſſent infiniment mieux l'objet. En s'inſinuant dans les plus petits vaiſſeaux, elles atténuent, diviſent les humeurs & les font couler d'autant plus aiſément que les fibres ont repris de la flexibilité ; ce qui eſt ſuffiſant pour

changer la consistance du pus & sa couleur. La playe ou l'ulcère se déterge ; & alors une matière purulente louable est d'un heureux présage pour la cicatrice. Les boissons altérantes n'excluent pas toujours les évacuans ; ils sont même essentiels dans les cas où on a pour objet de prévenir la surcharge des vaisseaux malades & de maintenir la playe dans une disposition prochaine à la cure.

IX. Un fluide homogène, ni trop épais ni trop séreux, annonce le juste équilibre qui règne entre les solides & les fluides; équilibre sans lequel la nature ne travaille que nonchalamment à la cicatrice. C'est dans la souplesse de la fibre que réside toute son énergie & son aptitude à la cure. En comparant l'activité avec laquelle les playes guérissent chez les enfans, à la lenteur avec laquelle elles se cicatrisent chez les viellards ; on a la preuve de ce fait.

La fluidité & l'abondance du pus est un signe rarement équivoque du relâche-

ment des ſolides & de la ſurabondance des fluides blancs. On ne peut combattre avec plus d'avantage cette quantité d'humeurs que par une diète exacte, & par les évacuans réſineux alliés aux ſtimulans doux. Cet excès de fluidité, particulier aux tempéramens froids & humides, demande qu'on deſſèche le corps, afin de rappeller ſur les fibres l'élaſticité qu'elles ont perdue par l'humide ſurabondant dont elles ſont abreuvées ; humide qui les prive de cette propriété énergique ſi néceſſaire pour la préparation & la perfection des ſucs cicatriſans. C'eſt par ce défaut d'énergie que les ſucs s'épanchent avec profuſion ſur la playe ou ſur l'ulcère ; & quelque conſidérable qu'on ſuppoſe leur évaporation, la cicatrice eſt toujours foible & peu ſolide : *Corporibus humidâ carne præditis imperanda fames, fames enim corpora exſiccat* (*t*). HIPPOCRATE n'exclut point

(*t*) Aphor. 39, ſect. 7.

l'uſage des évacuans par cet aphoriſme ; c'eſt en parlant du régime qu'il recommande la plus grande diète, comme un des premiers moyens à employer pour diminuer l'excès des liqueurs. Mais lorſqu'il ſe rencontre des indications qui demandent à être remplies ſans trop différer & auxquels la diète ne pourroit ſuffire qu'en jettant le corps dans une maigreur dont la conſtitution du malade auroit à ſouffrir ; doit-on évacuer, ou doit-on attendre de la nature épuiſée qu'elle travaille efficacement à la cure ? Les excroiſſances charnues qui ne ſont, à proprement parler, qu'une ſuite du développement des cellules de la membrane adipeuſe, ſont plus promptement & plus ſûrement affaiſſées par l'uſage approprié des purgatifs que par la diète, ſur-tout dans les conſtitutions pituiteuſes.

Les ſucs trop fluides ſont communément imparfaits ; ce qui ſuppoſe deux motifs également puiſſans pour avoir

recours aux remèdes évacuatifs. Ces faits qui se répètent journellement dans la pratique laissent voir une vérité incontestable. L'expérience & l'observation prouvent d'une manière certaine, que les purgatifs favorisent l'évacuation des fluides importuns dont la diète n'auroit pu opérer la diminution qu'en supprimant la source qui les renouvelle. Les purgatifs influent sensiblement sur cette faculté énergique si nécessaire aux solides, & sur le dégré de chaleur qui convient aux fluides pour hâter la cicatrice.

X. L'utilité des évacuans n'est pas moins prouvée dans la cure des suppurations glaireuses. Lorsque les fluides commencent à devenir visqueux, ils engourdissent peu à peu le ressort des solides; leur oscillation devient successivement plus lente; la circulation enfin est plus paresseuse, & elle ne dépose plus dans la playe qu'une matière puriforme, indigeste & imparfaitement travaillée,

malgré l'uſage ſoutenu des topiques les plus propres à émouvoir les fibres.

Cette diſpoſition vicieuſe des fluides vient communément du mauvais état des organes digeſtifs, & de tous les ſolides en général; ce qui peut être conſidéré ou comme l'effet de la maladie, ou comme ſa cauſe, ſelon les divers ſymptômes qui l'ont accompagnée depuis ſon origine. Quelle que ſoit la ſource première du mal, les diſpoſitions étant telles, on a toujours lieu de préſumer que les fluides viciés doivent influer ſur les autres viſcères digeſtifs éloignés, qui, comme les premiers, ſont enduits d'une couche glaireuſe plus ou moins forte à laquelle des alimens groſſiers & mal préparés, l'abus de la chair des jeunes animaux, celui des ſubſtances farineuſes & laiteuſes peuvent aiſément donner lieu. Aura-t-on de la peine à ſe perſuader enſuite que le chyle qui émane des ſucs extraits de ces ſubſtances, puiſſe pro-

duire un amas d'humeurs viſqueuſes, ſur-tout dans une conſtitution humide & froide ? Connoît-on après cela des moyens plus ſûrs de diviſer ces humeurs, de fondre ces viſcoſités, de rendre aux ſucs leur qualité première, & d'en évacuer le ſuperflu & l'impur, que ceux qu'offrent les purgatifs draſtiques, combinés avec les boiſſons fortifiantes amères ou diaphorétiques, ou ſudorifiques ou diurétiques chaudes ?

XI. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait connoître l'utilité des évacuans purgatifs dans la cure de ces différentes eſpèces de ſuppuration. La douleur qui accompagne quelquefois les playes anciennes & les ulcères eſt ſi vive & ſi cuiſante, qu'on ne peut l'imputer qu'à une acrimonie humorale. Les ſymptômes de la ſuppuration acrimonieuſe ſont les dégoûts, les diarrhées, les vomiſſemens, la fièvre, les délires, les mouvemens convulſifs & les aſſoupiſſemens. Les playes & les

ulcères abreuvés par cette ſanie corrompue ſont d'un très-mauvais caractère. On ne peut parvenir plus heureuſement à la ceſſation de ces divers accidens, qu'en tempérant l'âcreté des fluides par des boiſſons mucilagineuſes, & en les évacuant par les ſelles au moyen des purgatifs doux. Ces évacuans doivent être ſoutenus conformément à la quantité des humeurs qu'on ſuppoſe devoir être évacuées, & pour s'expliquer plus clairement encore, juſqu'à la diſparition totale des ſymptômes généraux, & de ceux qui ſont particuliers à la playe.

Ce que l'expérience autoriſe d'après des circonſtances conformes à l'état repréſentatif des maladies qu'on a ſous les yeux, doit ſervir de guide dans la pratique : tout ainſi qu'ARBUTHNOT (*u*) régloit le choix & la quantité des alimens dans la cure de la ſuppuration,

(*u*) Eſſais ſur les alimens, p. 86.

on doit régler l'utilité & la néceſſité des évacuans en pareils cas. » C'eſt, dit ce ſavant, dans les vaiſſeaux ouverts d'une » playe ou d'un ulcère qu'on doit » obſerver les effets des différentes ſubſ- » tances ſur les fluides & les ſolides ». Ce médecin, un de ceux qui a jetté le plus grand jour ſur l'influence du régime dans la cure des playes & des ulcères, a trop bien ſenti malgré cela l'utilité des purgatifs dans pluſieurs cas, pour ne point en conſeiller l'uſage.

XII. Les anciens comme les modernes n'ont pas eu moins de conſidérations que nous, pour tout ce qui peut avoir quelques rapports à la diététique, conſéquemment à la cure des maladies chirurgicales; mais ils n'avoient garde de croire que l'attention la plus ſcrupuleuſe à ſuivre ces règles dût ſuffire à tout. Ils avoient tellement apprécié les effets des purgatifs dans la curation des playes anciennes & des ulcères, qu'ils étoient

persuadés que leur fréquence devenoit indispensable pour détruire le vice impur qui les entretenoit, ou pour favoriser son altération. C'est ce qu'ARCEUS (*v*), qui a très-bien traité de ces maladies, fait sentir en insistant sur les purgatifs répétés, dans la cure de ces maladies. *Namque hæc pars omninò necessaria est, & non semel sed sæpè etiam repetenda.*

XIII. Lorsque la qualité des sucs qui entretiennent la suppuration est essentiellement mauvaise, il est question de s'assurer si c'est de la dépravation humorale, ou de l'usage des choses non naturelles, ou enfin de quelques pansemens vicieux que dépend le caractère impur de cette suppuration. Convaincu de l'existence de la première cause, les évacuans deviennent indispensables; tandis qu'on corrige la seconde par les contraires, sans qu'il soit besoin d'évacuer,

(*v*) De curatione vulnerum, lib. 2, p. 123.

on s'obſerve ſur ce que l'on doit à la troiſième de ces cauſes, en variant les topiques, & en ſe réglant ſur les principes de l'art dans l'application des pièces de l'appareil. Les élémens de la chirurgie ſont ſi étendus relativement à ce dernier objet, qu'il ſeroit difficile de pécher par ignorance.

XIV. L'économie animale conſidérée dans l'état de maladie n'eſt pas la même à beaucoup près que dans l'état ſain. Il n'eſt perſonne qui, en ſuivant l'ordre des connoiſſances anatomiques & phyſiologiques, ne puiſſe en quelque ſorte expliquer les cauſes qui entretiennent la vie, ſans crainte d'être démenti. Mais ſi la machine eſt déréglée, la multitude & la complication des reſſorts qui la font mouvoir, laiſſeront de l'obſcurité ſur la cauſe du dérangement; & ce n'eſt qu'à grande peine qu'on parviendra à connoître la véritable ſource du déſordre. Je penſe, par la même raiſon, que

la difficulté de ſavoir ſi les ſubſtances nuiſibles mêlangées avec nos humeurs peuvent en être ſéparées, eſt encore aujourd'hui un objet de méditation. Il n'eſt pas moins difficile de ſavoir quels ſont les tuyaux ſecrétoires qui doivent leur permettre le paſſage, & le genre d'évacuans qu'on doit employer pour en procurer l'expulſion. Les règles tracées par les premiers maîtres de l'art inſtruiſent ſur la difficulté de ſaiſir ces points capitaux. Quoiqu'on ſoit parvenu à connoître à peu près toutes les voies par leſquelles la nature ſe décharge de ſes impuretés, & à évaluer en quelque façon la quantité des humeurs qu'elle peut ſouſtraire de la maſſe dans un tems donné, rien n'eſt plus incertain que la manière avec laquelle elle s'exécutera quand elle ſera aux priſes avec la maladie.

La curation des playes anciennes & des ulcères n'eſt pas expoſée aux mêmes viciſſitudes que celle des maladies inflam-

matoires. L'économie animale n'eſt point dérangée, les humeurs découlent ſucceſſivement par les vaiſſeaux rompus, ſouvent même ſans produire que de légères ſenſations douloureuſes. Les fonctions ne ſont jamais déréglées qu'indirectement, & l'eſpèce de ſuppuration eſt l'indiquant des remèdes avec leſquels on doit ſolliciter la cure. L'uſage des dépurans & des évacuans purgatifs, placés d'après des connoiſſances tirées du fond de la conſtitution, du genre de maladies & de l'état des humeurs, eſt conſtamment indiqué.

XV. On entend par l'état des humeurs, leur impureté, leur dépravation, leur perverſion & leur diſſolution putride. Ces différens états on donné lieu aux anciens d'établir autant d'eſpèces d'ulcères que les humeurs pouvoient éprouver de changemens, par rapport à leur genre & à leur dégré d'altération : de-là ces qualifications d'ulcères ſordides,

ichoreux, rongeans, cancéreux, putrides, peftilentiels, vermineux &c.

Le but qu'on s'eft propofé confifte feulement à examiner fi les évacuans peuvent être utiles dans la cure de ces différentes maladies. L'idée générale qu'on a prife de leurs caufes fait apprécier la néceffité de ces remèdes, puifqu'elles ont toujours pour objet un vice quelconque dans les humeurs. Sans avoir égard à la manière dont les fluides ont pu être infectés, on fent le befoin de détruire jufqu'au germe du vice humoral pour parvenir à la cure. Or cette deftruction totale ne peut avoir lieu, fans ouvrir des iffues à l'humeur, à mefure qu'on porte dans le fang des fluides capables de changer fa difpofition vicieufe. Une loi établie depuis l'origine, pour ainfi dire, de la chirurgie, nous impofe de ne commencer la cure de ces maladies, qu'après avoir fait précéder les remèdes généraux, parmi lefquels les évacuans

purgatifs ſont déſignés comme indiſpenſables. Les ulcères qu'on prétend n'être entretenus que par un vice local, ne devroient pas toujours être exclus de cette règle générale, quoiqu'en penſent quelques praticiens; puiſqu'on a la preuve qu'on ne vient à bout de les cicatriſer que par des ſoins particuliers qui n'ont pas ſeulement le vice local pour guide. Cette réflexion conduit à d'autres non moins intéreſſantes : la qualité vicieuſe des chairs dépend-elle du local même de la partie ou de l'impureté des humeurs, & quel eſt le moyen de s'en aſſurer ? En ſuppoſant qu'elle dépende du local, il ſeroit important de ſavoir ſi la matière ſanieuſe qui ſort de ces chairs eſt produite par des ſucs nourriciers changés par le mouvement organique, ou par des ſucs excrémenteux trop élaborés pour ne pas être déja vicieux ? ſucs qui prennent une voie différente de celle qu'ils auroient dû ſuivre

pour parvenir à l'ulcère; ce qui doit inévitablement augmenter leur dépravation. De toutes ces causes il n'en résulte cependant qu'un même effet qui ne peut être combattu que par les évacuans; puisqu'il est sensible, dans l'un comme dans l'autre cas, que ces sucs sont également viciés.

Il paroitroit assez naturel de croire d'après cela, que les vices locaux (en matière d'ulcères) tiennent trop du caractère des humeurs, pour ne pas présumer qu'ils y ont quelque part. On a peine à se persuader que les chairs soient mauvaises, qu'elles jettent une liqueur sanieuse, sans que les fluides n'y participent; ne fût-ce même que par la voie de la résorbtion insensible. C'est pour éviter cette résorbtion qu'on évacue par intervalle dans la cure des ulcères qui sont entretenus par des corps étrangers.

La théorie de cette dépravation locale, présentée par un des auteurs le plus

recommandable & le plus ſavant du ſiècle (*x*), ne laiſſe point de doute ſur l'utilité des évacuans en général, c'eſt-à-dire, des purgatifs, des apéritifs, des expectorans &c, ſurtout ſi les ulcérations ſont anciennes, & que les perſonnes ſoient avancées en âge.

XVI. La dépravation humorale peut être partielle ou totale. Les ſubſtances délétères fixées ſur une ſeule partie, comme dans la puſtule maligne & l'anthrax de cauſe externe, produiſent par le concours du ſyſtême nerveux des effets ſemblables à ceux qui feroient la ſuite d'une dépravation générale ; tels que les défaillances, les nauſées, le flux de ventre, les diſſenteries, les convulſions & les aſſoupiſſemens. Lorſque ces ſubſtances putrides ſéjournent dans les premières voies, elles agiſſent localement

---

(*x*) QUESNAY, Précis de la ſuppuration putride, p. 61, 63 & ſuivantes.

ſur les viſcères & cauſent les mêmes accidens. L'évacuation de ces ſubſtances putrides ſuivie d'un calme prompt prouve bien, comme le remarque QUESNAY, que ces accidens peuvent exiſter, ſans que la maſſe des humeurs ſoit infectée. On pourroit comparer ces effets à ceux de certains poiſons qui, pris intérieurement, donnent lieu à des ſymptômes très-graves, qui ceſſent dès qu'on eſt parvenu à les faire rejetter par le vomiſſement (*y*).

XVII. Les différens vices dont les humeurs ſont ſuſceptibles n'ont pas tous le même dégré de malignité. Le développement plus ou moins rapide de l'acrimonie humorale dépend autant de la conſtitution du ſujet, que de ſes habitudes : d'où on conçoit que les troubles qui

---

(*y*) Les accidens qui ſubſiſtent enſuite n'étant plus conſidérés que comme des effets locaux, ils ſont ordinairement attaqués avec ſuccès, quand on eſt prévenu aſſez tôt pour en détruire la cauſe.

s'élevent dans la nature, n'ont pas les mêmes causes, quoiqu'ils aient quelquefois une même terminaison. Ces variétés proviennent généralement de l'aptitude des humeurs à recevoir plutôt certaines impressions que d'autres. On peut expliquer par là comment une maladie de la plus petite conséquence peut avoir les suites les plus fâcheuses, attendu que le germe existant du vice morbifique n'attendoit pour s'exalter que le moindre ébranlement. Les maux qui en résulteront seront d'autant plus prompts que les humeurs seront plus ou moins dépravées, ou qu'elles auront infecté la masse, d'un commencement de dissolution putride.

Il est possible par conséquent que l'ordre naturel des combinaisons étant toujours le même, les fluides puissent se tempérer les uns par les autres. Le sang pourra modérer le vice acrimonieux de la lymphe, comme la lymphe

pourra modérer celui du ſang; de manière que ſi l'un ſuffit pour annuller l'effet de l'autre, & que les fluides ſoient ſoumis à une action uniforme, la vie pourra ſe conſerver pendant quelque tems ſans inquiétude apparente : venons à la preuve.

M. B. auditeur en la chambre des comptes de . . . paſſant un matin ſa robe de chambre dans ſes bras ſe déchira très-ſuperficiellement le dos de la main droite avec une épingle qui en traverſoit la manche. Une bleſſure auſſi légère ne parut pas devoir mériter ſon attention, & il vaqua à ſes affaires ſans la moindre peine pendant la journée entière. Les choſes changèrent ſingulièrement pendant la nuit; la main ſe tuméfia, les douleurs s'éveillèrent, elles devinrent exceſſives, & une inflammation cuiſante occupoit toute la circonférence de l'égratignure. Les ſecours furent très-prompts, & quelque bien

dirigés qu'ils fuſſent, ils n'oppoſèrent rien à la gangrène qui fit périr le malade le troiſième jour.

On demande actuellement à quoi il eſt poſſible d'attribuer la cauſe & la rapidité d'un évènement ſemblable, ſi ce n'eſt à la dépravation totale des humeurs ? M. B. paroiſſoit cependant d'un excellent tempérament ; rien n'avoit encore troublé juſques-là l'heureuſe ſanté dont il avoit joui : malgré les travaux fatiguans que lui impoſoit ſa charge, dont il rempliſſoit les devoirs peut-être avec trop de zèle, il conſervoit un caractère enjoué qui faiſoit le plaiſir entier de ſa famille & les délices de ſes ſociétés.

Le R. P. de B. prieur du couvent des petits Carmes à V . . . fut ſaigné du bras droit pour une médiocre douleur de tête qui l'inquiétoit depuis quelque tems. Il ſe loua de la légéreté de la main de celui qui avoit fait cette

opération. Le lendemain au matin la playe étoit douloureuſe & enflammée; une douleur ſourde & profonde s'étendoit depuis le pli du bras juſqu'à l'épaule. Environ deux heures après l'application d'un cataplaſme de *micâ panis*, le bras & l'avant-bras ſe gonflèrent avec douleur; la chaleur y étoit foible, & on ne voyoit plus la moindre trace d'inflammation. Quelque preſſante que fût la circonſtance, & quelque habiles qu'étoient les chirurgiens qui en prenoient ſoin, l'état du malade empira; l'extrémité toute entière fut frappée d'une gangrène humide, à laquelle il ſuccomba le troiſième jour à dix heures du ſoir (z).

(z) Ce qui pourroit mériter de la part des lecteurs quelques réflexions intéreſſantes ſur ces évènemens, eſt que deux frères, de trois qui lui reſtoient, ſont morts d'une gangrène ſpontanée; l'un à la ſuite d'une fracture de la clavicule, & l'autre à la ſuite d'hémorrhoïdes qui ſe gangrénèrent dans vingt-quatre heures, & dont les progrès furent ſi actifs, qu'il mourut dans quatre jours & demi.

On ſent trop l'injuſtice qu'il y auroit d'attribuer la cauſe de ce malheur à l'opération de la ſaignée qui vingt-quatre heures auparavant avoit mérité des éloges au chirurgien qui l'avoit faite. A en juger d'après les évènemens, on ne peut imputer une cauſe de mort auſſi prompte qu'à la diſſolution putride des humeurs. La conſtitution du ſujet ſembloit forte, & il n'avoit jamais éprouvé que des maladies légères. Sa nourriture ainſi que celle du malade précédent étoit frugale, & la ſeule choſe qu'on ſe croiroit peut-être autoriſé à lui reprocher, ſeroit l'abus qu'il faiſoit du caffé, comme au premier ſon travail exceſſif.

XVIII. Comment rendre raiſon de ces obſervations auxquelles on eſpère que quelqu'un en réunira d'autres, ſinon par l'exiſtence d'une diſſolution occaſionnée

---

Je n'ai que des notes ſur ces deux particularités, & elles ſont inſuffiſantes pour donner le récit du début de la maladie & de ſes progrès.

par des ſubſtances dont le mêlange avec des parties putrides amaſſées dans les premières & ſecondes voyes, a infecté inſenſiblement la maſſe humorale; effets, comme l'obſerve QUESNAY (*a*), qui peuvent avoir lieu indépendamment d'aucune fièvre ? Peut-être auſſi exiſte-t-il dans nos humeurs des ſubſtances capables de produire ſeules cette diſſolution? mais c'eſt ce qu'on ne ſait pas encore d'une manière bien certaine. Sans prétendre expliquer ces eſpèces de phénomènes par des cauſes encore trop obſcures, ne pourroit-on pas trouver dans le jeu accéléré des vaiſſeaux une occaſion de déterminer la déſunion des parties élémentaires fluides, par l'impulſion d'une chaleur trop active & trop ſoutenue, ou par une diſſipation trop grande des principes qui conſtituent leur eſſence ?

(*a*) Mémoires de l'académie Royale de Chirurgie, tom. 1 pag. 134.

Ces obſervations n'ont point été préſentées à deſſein de faire valoir les évacuans ; il eſt cependant vrai de dire que ces circonſtances les admettent préférablement à la ſaignée. Les antiſeptiques les plus vantés, tels que le kina, le camphre ſeul ou mêlangé avec la gomme ammoniaque & le ſel du même nom, ne peuvent être d'aucun avantage dans des cas ſemblables. C'eſt moins aux ſubſtances capables d'augmenter le ton des fibres, qu'il faut avoir recours pour préſerver les parties ſaines de la corruption, qu'aux acides minéraux & végétaux noyés dans des véhicules appropriés à l'état du malade. Ces boiſſons en pénétrant dans la maſſe des fluides tendent à en rapprocher les principes déſunis ; elles ralentiſſent leur mouvement, appaiſent la chaleur inteſtine & combattent la putridité. C'eſt bien moins la diverſité des cauſes de la diſſolution putride qu'on doit

envisager, que cet état de dissolution. On vient d'observer que si les troubles qui s'élevoient dans la nature n'avoient pas toujours les mêmes causes (en fait de dépravation humorale) leur terminaison étoit assez communément la même. Cela est d'autant plus vraisemblable, que c'est uniquement du dégré de malignité des humeurs & de leurs effets actifs & réactifs, que dépendent leur acrimonie & leur causticité, quelle que soit la cause qui les ait dépravées ou corrompues. Mais les humeurs une fois dissoutes, elles attendent plus des médicamens qui tendront à leur rendre la consistance qu'elles auront entièrement perdue, que de ceux qui borneroient leurs propriétés à augmenter le ressort & le jeu des solides. L'expérience y ajoute même qu'ils hâtent plutôt la gangrène qu'ils ne la modèrent. Il est peu de praticiens qui ne connoissent l'insuffisance du kina

dans la diſſolution ſcorbutique que je cite ici comme la plus commune ; tandis qu'il pourroit ſe faire qu'il fût utile dans le principe de la maladie ; mais la plus grande partie des praticiens applaudiſſent en revanche aux heureux effets des acéteux.

On peut lire dans les obſervations des chirurgiens, qui ont été le plus à portée de traiter ces maladies, les ſuccès qu'ils ont eu de l'uſage de ces remèdes. J'ai expoſé dans mes réflexions ſur la complication du virus vénérien & du vice ſcorbutique, ceux que le citron ſeul avoit procurés dans la curation de pluſieurs gangrènes par diſſolution. L'éloge qu'AMBROISE PARÉ fait des acides, & particulièrement du ſyrop de *acetoſitate citri*, pour la cure des ulcères peſtilentiels, doit contribuer à en faire connoître l'efficacité, & à donner la préférence aux acéteux dans tous les cas où l'on ſoupçonne que la gangrène

eſt la ſuite d'une diſſolution humorale partielle ou totale. L'obſervation va même plus loin ; car on ne trouve guères d'anti-ſeptiques plus puiſſans, relativement à la circonſtance, que les acides & l'eſprit de ſel, ſur-tout quand il eſt queſtion de borner la gangrène, ou de hâter la chûte des eſcarres. On porte ces liqueurs, au moyen d'un pinceau de charpie, ſur toute la circonférence de l'ulcère ainſi que ſur les ſcarifications ſouvent plus funeſtes qu'utiles, qu'on fait à deſſein de favoriſer le travail de la nature dans la ſéparation du vif d'avec le mort. Tandis que le plumaſſeau qui recouvre l'ulcère gangréneux eſt imbibé de liqueurs acides, on enveloppe la partie malade d'un cataplaſme préparé avec

ſon de froment . . . . . ℔ j

ſel marin . . . . onc. ji

faites cuire à un feu lent avec S. Q. de vinaigre de vin.

M 4

XIX. Les purgatifs & les autres évacuans feroient nuifibles dans le tems même de cette diffolution (*b*), à moins qu'ils ne foient indiqués par des déjections fétides. Ces remèdes font d'autant plus néceffaires alors, que la vie du malade dépend de l'évacuation des matières putrides, diffoutes, corrompues, & de leur épuifement. Dès que les fignes de la décompofition des parties fibreufes & conglutineufes du fang fe manifeftent, & qu'on s'apperçoit que les humeurs nuifibles font difpofées à s'échapper, on doit recourir aux évacuans. Ces médicamens ne font pas moins utiles dans la circonftance des gangrènes féches, fuite de la malignité des fucs corrompus. Il feroit même poffible qu'on pût prévenir ces efpèces de gangrènes qui furviennent dans les fièvres

---

(*b*) QUESNAY, Traité de la gangrène humide, page 84.

putrides, par une purgation non interrompue qui évacueroit les humeurs infectes à mesure que la contagion putride feroit des progrès. Il y a tout lieu de présumer qu'on éviteroit par ce moyen une plus grande corruption dans les humeurs qui altéreroient infailliblement toute la masse du sang, pour peu qu'on les laissât séjourner.

Ces remèdes administrés avec choix & circonspection conviennent aussi dans le second cas, c'est-à-dire, quand les humeurs rendues à peu près à leur consistance primitive, la nature tend à se débarrasser des portions humorales vicieuses qui n'ont pu être évacuées lors de l'orgasme, ou réintégrées dans la masse. En expulsant le vice hétérogène, ils préviennent les rechûtes ou de nouveaux accidens qui seroient toujours à craindre, tant qu'il y resteroit encore dans le sang quelques restes de dissolution putride.

XX. Toutes les fois que le choc d'un corps en mouvement a été aſſez violent pour rompre la texture des fibres vaſculeuſes, il en réſulte une contuſion qui a le plus grand rapport à la gangrène par l'atonie où ſe trouvent alors les ſolides, & par la ſtagnation des fluides contenus ou extravaſés.

XXI. Quand il y a épanchement dans la tumeur contuſe, il occupe toujours le centre du point frappé, & ſon exiſtence non apperçue d'abord, mais ſoupconnée, ſera d'autant plus préſumable que le corps lancé aura porté ſur des parties où les os auront oppoſé une réſiſtance égale à la puiſſance qui les aura frappés.

Lorſque les remèdes généraux, parmi leſquels les purgatifs ſont recommandés, ont opéré la réſolution des fluides ſtagnans contenus ou extravaſés, il faut croire que les fluides ont été repris, & que par conſéquent les vaiſſeaux contus ont acquis une force oſcillatoire

ſuffiſante pour ſe defendre déſormais contre l'engorgement des humeurs qui y circulent. Sans cette acception, il n'eſt pas douteux que toute action venant à ceſſer dans les fibres vaſculeuſes, elles perdent peu à peu leur reſſort, ſe flétriſſent & tombent en gangrène.

Quoique la contuſion ne ſoit pas toujours ſuivie de rupture totale des vaiſſeaux frappés, il n'en eſt pas moins vrai que la force du choc comparée à la délicateſſe des fibres & à la réſiſtance des parties dures qu'elles recouvrent, fait toujours craindre la gangrène.

Les livres de l'art abondent d'obſervations qui prouvent la poſſibilité de ces faits. On lit dans QUESNAY entr'autres, qu'un garçon de billard ayant reçu un coup de maſſe ſur le bras, la partie contuſe fut promptement ſuivie de gangrène. Ces vérités auſſi généralement connues font deſirer de ſavoir ſi l'âge & la conſtitution ne fourniroient pas un

moyen d'expliquer pourquoi, toutes choſes égales d'ailleurs, les contuſions ſont ſuſceptibles d'une réſolution plus prompte chez certains individus, & pourquoi cette réſolution a lieu chez les uns, tandis qu'elle a une terminaiſon différente chez les autres.

XXII. Le moyen d'expliquer ces eſpèces de phénomènes ſe trouve dans la conſtitution même de la fibre & dans l'état poſitif des liqueurs. Pour rendre les nuances de cette différence plus ſenſibles, il ſuffit d'oppoſer l'enfance à la vieilleſſe. On ſait ſans doute que dans ce premier âge les fibres ont une grande ſoupleſſe, que les vaiſſeaux ſont très-nombreux, & leur action très-fréquente; d'où on peut déja appercevoir que la réſolution des maſſes globuleuſes ſanguines arrêtées dans les vaiſſeaux contus, doit être plus facile & par conſéquent plus prompte que dans la vieilleſſe, où les fibres ſont roides, où le nombre des

vaiſſeaux eſt diminué par l'âge, & où leur action organique eſt ralentie.

Si on continue de comparer ces deux états, l'enfance & la vieilleſſe, on verra d'un côté une fibre molle, humide & ſouple, & de l'autre une fibre dure, aride & preſqu'inflexible : ici la circulation eſt active, la chaleur vive & les fluides atténués ; là au contraire, la circulation eſt lente, la chaleur foible & les fluides épais.

XXIII. Toutes ces différentes conſidérations étant réunies, il ſera non-ſeulement facile de donner une ſolution ſatisfaiſante ſur le réſultat d'une contuſion, à parité égale, mais encore on ſentira la néceſſité de varier la méthode curative relativement à la tumeur contuſe dans l'un & l'autre de ces individus. Ce qui a lieu ici par rapport à la diverſité des âges eſt applicable à celle des conſtitutions, ſi on ne perd pas de vue l'état de la fibre. C'eſt ainſi qu'on concevra comment

la résolution des fluides extravasés est plus prompte & plus sûre chez les sujets d'un tempérament humide, que chez ceux d'un tempérament bilieux & sec: second motif qui doit inspirer la nécessité de diversifier la pratique dans l'un & l'autre cas; premier objet des mes réflexions.

L'observation a toujours prouvé que les topiques spiritueux qui réussissent avec tant d'éfficacité dans les contusions les plus fortes des enfans, comme dans celle des adultes d'une constitution humide, étoient absolument contraires dans les meurtrissures les plus légères des vieillards, & dans les sujets d'un tempérament sec. Là il importe de relever l'action des vaisseaux froissés, de leur imprimer une force énergique & de ranimer les fibres languissantes par des topiques & des boissons vulnéraires actives. Ici, tout au contraire, il convient d'humecter & de relâcher ces fibres par des fomentations émollientes & par des boissons analo-

gues, afin de ſuppléer à l'humidité dont elles ſont dépourvues, & de donner de la fluidité aux ſucs épaiſſis en favoriſant la détente des ſolides.

La diminution progreſſive de la contuſion eſt l'indicatif des évacuans. Ce ſont eux qui tranſmettent au dehors les ſucs croupiſſans altérés par leur ſtaſe & par leur ſéjour, ſucs dont le retard dans les liqueurs pourroit donner occaſion à divers accidens. Ces médicamens doivent être répétés ſelon les circonſtances, puiſqu'ils coopèrent eux-mêmes à la réſolution de la matière épanchée.

XXIV. Ces différences d'âge & de conſtitution, pour leſquelles on n'a pas communément les égards convenables dans la cure des contuſions, ont dû donner lieu à des remarques utiles d'après des événemens triſtes, qui loin de deſſiller les yeux de certains chirurgiens, n'ont fait que les rendre moins clairvoyans.

L'eau de vie, le camphre, le ſel ammoniac, le kina, &c, ont été trop inconſidérément accueillis dans la cure de toute eſpèce de contuſions qui pouvoient faire craindre la gangrène. Parmi ceux qui cultivent l'art de guérir, il y en a beaucoup qui ne s'arrêtent point à la diverſité des cauſes de cette maladie & à ſes différens genres : perſuadés que ces remèdes ſont ſpécialement conſacrés là a cure de la gangrène ; quelle qu'en ſoit la cauſe & l'eſpèce, ils en abuſent. On ne voit pas que, s'il eſt des circonſtances où de tels remèdes peuvent être ſalutaires, il en eſt d'autres où ils ſont funeſtes : en voici un exemple.

Un ſeptuagénaire tomba de ſa hauteur ſur le pavé, & ſe froiſſa violemment la face externe de la jambe gauche. Cette partie froiſſée fut beaucoup plus douloureuſe le lendemain que le jour même de l'accident. A la levée du premier appareil qui conſiſtoit dans

des compreſſes imbues d'eau marinée avec un mêlange d'eau de vie, on vit une contuſion qui s'étendoit depuis la malléole externe juſqu'à la partie moyenne de la jambe qui etoit déja conſidérablement tuméfiée. Le chirurgien, irréſiſtiblement attaché à l'uſage, n'héſita pas d'appliquer les infuſions aromatiques les plus animées. Les progrès de la maladie lui firent naître enſuite de nouvelles reſſources; il crut trouver plus d'efficacité dans les cataplaſmes toniques auxquels il ajouta le kina en poudre avec profuſion. Loin de diminuer le mal, il y a apparence que ces topiques l'augmentèrent, car le quatrième jour la partie contuſe étoit froide, le ſentiment y étoit preſque éteint, ce qui ne laiſſa plus de doute ſur une prochaine mortification.

Une abſence de quarante heures que fit ce chirurgien jetta les parens du malade dans la plus grande perplexité; éloignés des reſſources de la ville, ils

imaginèrent, au défaut des topiques dont l'homme de l'art leur avoit expreſſément recommandé l'uſage, d'appliquer un cataplaſme préparé avec la mie de pain, le lait & le jaune d'œuf. Ce remède, placé par le haſard, ne fut point indifferent. Vingt-quatre heures après, on vit déja un cercle rouge qui ſembloit borner la gangrène apparente, à un pouce au deſſous de la tubéroſité du tibia; & dans un eſpace de douze heures enſuite, on apperçut un ſuintement purulent, léger à la vérité, qui circonſcrivoit la portion gangrénée. Quelque flateur que parut l'eſpoir lorſque je le vis, j'appris que le retour du chirurgien le convertit bientôt en un pronoſtic fâcheux. Ayant toujours dans l'idée qu'une gangrène ne pouvoit être ſubjuguée que par les antiſeptiques les plus forts, le mieux-être ne tarda pas à diſparoître, le mal prit de nouvelles forces & le vieillard périt.

Si les principes ſur leſquels on vient de faire ſentir la néceſſité de varier l'application des topiques dans la cure des contuſions par rapport à l'âge & au tempérament, devoient être éclairés par des comparaiſons qui les rendiſſent plus palpables & plus ſenſibles, il ſeroit difficile d'en trouver de plus propre à remplir cet objet que la cure des playes d'armes à feu. L'hiſtoire récente de la chirurgie militaire nous apprend qu'on employoit autrefois les topiques antiſeptiques, aromatiques, incendiaires &c, dans le principe de la curation de ces playes, comme les plus capables de ſatisfaire aux différentes indications. C'étoit même une règle aſſez univerſellement reçue d'imbiber pluſieurs fois par jour l'appareil d'eau de vie camphrée ou ammoniacée. Un raiſonnement ſuggéré par de juſtes & de ſolides réflexions, tant ſur la cauſe de ces playes que ſur les effets qui en réſultent a fait, enfin changer

d'opinion à la plupart des chirurgiens. La douleur violente, la fièvre aigue, l'inflammation excessive, les dépôts plus ou moins multipliés & plus ou moins profonds, ainsi que la gangrène, ayant été regardés avec raison comme une suite de l'éréthisme considérable des fibres contuses & déchirées, on a pensé que la somme de ces accidens venoit en très-grande partie de l'usage où l'on étoit, de couvrir ces playes de topiques irritans, dans la vue de décider une suppuration plus prompte. Ce raisonnement théorique confirmé par l'expérience, & relatif aux effets d'une cautérisation opérée par des corps obtus, chassés avec la plus grande force, on n'a pas tardé à concevoir ensuite que la suppuration lente & indigeste des playes d'arquebusade étoit un effet inséparable de l'état de stupeur, d'engourdissement & d'éréthisme où se trouvoient nécessairement toutes les espèces de fibres

contuſes ou déchirées, ſymptômes que les médicamens ſtimulans ne pouvoient qu'accroître. Des réflexions un peu ſérieuſes ſur cette diſpoſition locale ont inſenſiblement ramené les chirurgiens modernes à l'évidence, & dès-lors ils ont cru devoir adopter une méthode curative toute oppoſée.

Les topiques émolliens ont paru préférables, comme plus propres à appaiſer les troubles de la nature émue & bouleverſée, à raſſurer le ſyſtême nerveux étonné, & à rappeller le cours des fluides ſur des parties que la percuſſion auſſi violente que ſubite d'un corps enflammé avoit, pour ainſi dire, fait rétrograder.

Les lotions, les fomentations, les cataplaſmes émolliens combinés avec un régime, des boiſſons & des médicamens internes qui vont au même but, ont reçu les témoignages d'une confiance bien méritée. C'eſt par ces moyens que

les voies de la ſuppuration ſont plus promptes à s'ouvrir; que la tuméfaction inflammatoire & la fiévre ſont infiniment moindres; les dépôts par conſéquent plus rares, les autres accidens bien moins redoutables & la cure plus rapprochée.

Je n'étendrai pas plus loin mes réflexions, il ſeroit difficile d'ajouter quelque choſe aux travaux de ceux qui ont répondu avec tant de ſatisfaction aux vœux de l'académie, & qui ont réuni dans leurs excellentes diſſertations tout ce qu'on pouvoit deſirer ſur la théorie & la pratique des contuſions & des playes d'armes à feu. J'aurai rempli mon objet, ſi j'ai laiſſé appercevoir que la cure de ces maladies étoit ſuſceptible de pluſieurs variétés dans la méthode du traitement.

FIN.

Je joins à cette dissertation une lettre confirmative de mes réflexions sur l'utilité des évacuans dans le traitement des maladies chirurgicales. Cette lettre m'est adressée par M. Chaussier de l'académie de Dijon, qui a été chargé par cette célèbre compagnie, concurremment avec M. Maret son sécrétaire perpétuel, de lui rendre compte de ma dissertation.

On trouvera dans les observations de M. Chaussier des faits probatifs de l'abus de la saignée. Il est incroyable comment ces faits, multipliés qu'ils sont dans l'exercice de l'art, n'ont encore pu arracher, une grande partie de ceux qui le cultivent, à l'habitude enracinée de saigner sur le champ *un blessé quelconque, dans quelqu'état qu'il soit.*

J'ai toujours devant les yeux un exemple frappant de cette pratique offensive & meurtrière. Il y aura bientôt trois ans qu'on avoit réuni toutes les troupes de la garnison, dans la plaine des bouchers, afin de les exercer. Ce spectacle y attira beaucoup de monde. Une femme dans le nombre ne put éviter un peloton de cavalerie qui avançoit sur elle au grand galop, elle fut renversée; j'ignore cependant si les chevaux de file la froissè-

rent, car elle n'avoit ni excorations, ni tumeur contuſe, ni fracture. Cette miſérable femme fut arrachée de la foule ſans connoiſſance; quoiqu'elle eût le viſage & les mains froides, le pouls annonçoit encore un filet de vie que je conſeillai de faire ſervir à ranimer ſucceſſivement les autres organes, en eſſayant de rappeller l'irritabilité dans les fibres vaſculaires où la frayeur, peut-être plus que le mal, concentroit tous les eſprits. Mais il étoit probablement arrêté que cette femme devoit mourir ſous la lancette, car il fut contradictoirement ordonné qu'elle ſeroit ſaignée ſur le champ, *elle le fut en effet, & elle expira.*

Si la lettre de M. CHAUSSIER ne développoit pas auſſi parfaitement qu'elle le fait, les inconvéniens qui réſultent de cet abus digne de la réclamation de toutes les perſonnes inſtruites dans l'une & l'autre médecine, j'aurois pu expoſer mes réflexions. Au reſte, on peut lire dans une lettre imprimée à Strasbourg 1782, fol. 32. la baſe des préceptes curatifs applicables à cette circonſtance.





LETTRE DE M. CHAUSSIER,

DE L'ACADÉMIE DE DIJON,

Dijon, 23 mai 1783.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'AI été chargé par l'académie de lui rendre compte, dans une de ſes ſéances particulières, de votre diſſertation ſur l'utilité des évacuans dans le traitement de pluſieurs maladies chirurgicales. L'académie a vu avec ſatisfaction cette nouvelle production de votre zèle & de vos talens; on y reconnoit le praticien inſtruit par l'expérience, attentif à conſulter la nature, à ſaiſir l'indication, à

varier les procédés curatifs ſuivant les circonſtances. Convaincu qu'une méthode unique eſt ſouvent inſuffiſante, quelquefois dangereuſe, le praticien ſage ne rejette aucun moyen, il n'adopte aucun ſyſtême : s'il ſe plaint d'un abus, il ne proſcrit pas l'uſage modéré & bien entendu ; s'il préconiſe une méthode, il ne donne pas l'excluſion aux autres moyens, mais il la circonſcrit dans de juſtes bornes, & n'a jamais d'autre guide que l'obſervation, d'autre but que le vrai & l'utile. Voilà exactement ce que l'on trouve dans votre diſſertation.

Quand on connoit les détails de la pratique la plus ordinaire, on peut avec juſtes raiſons ſe plaindre de l'inſouciance de certains praticiens. Une fois initiés dans l'exercice délicat de la pratique, ils ſe laiſſent entraîner ſans réflexion au torrent de l'habitude, *ſervum pecus!* Souvent le traitement des playes, des tumeurs & de quelques autres maladies

chirurgicales est circonscrit dans des bornes trop étroites : des pansemens plus ou moins compliqués, des applications topiques plus ou moins variées, des saignées plus ou moins répétées sont en quelque sorte toute la ressource de certains chirurgiens. Un homme est-il blessé ? on le panse, on le met à la diète, on le saigne, parceque la saignée est généralement recommandée, & parceque la routine l'autorise : tout autre moyen paroit superflu, on n'y pense pas même, & l'on croit avoir ainsi rempli les préceptes de l'art (*a*).

(*a*) Ceci me rappelle la manière dont maître TACQUET exerçoit jadis la médecine. Il avoit en son cabinet trois crocs : en l'un étoient enfilées des recettes de médecine de *succo rosarum* & de *diacarthami ;* au second étoient des ordonnances pour les *saignées*, & au troisième pour des *clystères*. Or quand par une petite fenêtre qu'il avoit à sa salle, il avoit jugé ce qu'il falloit au malade, il tiroit de l'un des crocs la recette pour la saignée ou pour la médecine. *Recherches sur l'origine de la chirurgie. tome 1, page 22.*

Cet abus, reſte de l'ancienne barbarie où la chirurgie avoit été plongée pendant quelque tems, doit être combattu avec force : on ne peut, on ne doit ſe laſſer de répéter au chirurgien, qu'il eſt indigne de ce nom, s'il ne réunit pas toutes les connoiſſances de l'art de guérir, s'il ſe borne à des panſemens & à des applications topiques : on ne peut trop faire ſentir que le traitement des maladies chirurgicales exige quelquefois le concours de tous les moyens curatifs, & qu'il n'exclut aucun genre de remèdes. Les évacuans étoient généralement trop négligés ; on aura obligation à votre zèle & à vos talens d'avoir ramené l'attention ſur cet objet important. Les anciens, comme vous le remarquez fort bien, n'en avoient pas méconnu les avantages, ils les recommandent dans leurs ouvrages ; mais leurs obſervations étoient oubliées, leurs préceptes étoient tombés en déſuétude. Vous raſſemblez ces pré-

ceptes épars, vous les confirmez par vos obſervations, vous en faites un corps de doctrine que vous préſentez d'une manière nouvelle, *ſi non novum, ſaltem novo ordine digeſtum.* Rien n'eſt indifférent dans la pratique de l'art de guérir; la réforme d'un abus, la publication d'une méthode utile, mais tombée dans l'oubli ou trop généralemant négligée, ſont aux yeux du praticien des découvertes utiles & précieuſes à l'humanité. Non-ſeulement vous expoſez d'une manière préciſe les avantages que l'on doit attendre des évacuans, vous préſentez des obſervations capables de ramener ceux qui donneroient une excluſion entière à ces remèdes; mais encore il eſt dans votre ouvrage deux autres objets qui ne me paroiſſent pas moins intéreſſans : l'abus de la ſaignée, qui ſouvent eſt pratiquée trop inconſidérément, qui par certaines perſonnes eſt conſidérée comme le ſeul

moyen acceſſoire dans le traitement des bleſſures ; l'inſuffiſance d'une diète ſévère, qui quelquefois eſt dangereuſe & devient l'origine de pluſieurs maux, ſur-tout lorſqu'elle eſt prolongée au-delà du terme néceſſaire, & qui dans aucun cas ne peut ſuppléer aux évacuans, lorſqu'ils ſont réellement indiqués.

La lecture de votre mémoire m'a fourni quelques réflexions, & m'a rappelé quelques obſervations qui me paroiſſent propres à confirmer votre ſentiment : je commence par la ſaignée.

C'eſt un préjugé généralement répandu, qu'auſſitôt qu'une perſonne eſt bleſſée, le premier ſecours à lui donner eſt de la ſaigner, & cette opération ne peut jamais être pratiquée trop promptement au gré des amis : nous avons eu, il y a quelques années, une exemple bien funeſte de cette méthode.

Quatre perſonnes montent dans un cabriolet pour aller paſſer quelques heu-

res à la campagne; mais après un trajet de deux milles toiſes hors de la ville, le cheval ombrageux & mal conduit renverſe la voiture.

Dans la chûte, Mad^e^. R... fut bleſſée à la tête, mais ſi légèrement, qu'à peine pouvoit-on l'appercevoir. Elle reſſentoit ſi peu de douleur & de mal-aiſe, qu'elle auroit deſiré continuer la route; mais entraînée par l'avis des autres perſonnes, elle revint ſur le champ à pied dans la maiſon d'un ami. Comme elle avoit été effrayée de la chûte, on crut ne pouvoir mieux faire que de la ſaigner dans cet inſtant de trouble & d'effroi: mais pendant la ſaignée même elle ſe trouve mal, perd la connoiſſance; il ſurvient une ſueur, des mouvemens convulſifs, tous les ſecours ſont inutiles, la malade eſt dans un état léthargique. On raiſonne, on ſoupçonne un épanchement, on raſe la tête, mais on ne trouve nulle part ni contuſion ni ſenſibilité dou-

loureuſe ; le pouls eſt lâche, mol, il paroit plein, on réitère la ſaignée : non-ſeulement les accidens perſiſtent, mais ils augmentent. Enfin, dans l'idée d'un épanchement ſur le cerveau, on fait une inciſion aux tégumens du crâne, on applique le trépan, mais infructueuſement. La jeune Dame périt le ſixième jour. A l'ouverture du cadavre on ne trouva ni épanchement ni engorgement ; en un mot, rien qui put faire ſoupçonner la plus légère léſion du cerveau.

Ce fait malheureux & étonnant, qui pour lors fit beaucoup de bruit dans la ville, fut regardé par tous les gens de l'art qui étoient ſans intérêt & ſans prétentions, comme l'effet de la ſaignée pratiquée trop précipitamment, dans un tems où la digeſtion n'étoit pas faite, dans un tems où la frayeur avoit porté du trouble, de l'irrégularité dans la circulation, & cauſé une ſorte d'*étonnement* général dans le ſyſtême nerveux. Je com-

parerois volontiers cet état ſpaſmodique produit par la frayeur à ces friſſons vagues & irréguliers qui précèdent certaines fièvres : on ne doute point que dans ce cas la ſaignée ne prolonge le friſſon, ne rende la fièvre plus grave, & ne puiſſe même cauſer la mort preſque dans l'inſtant. THOMAS WITHER, dans ces excellentes obſervations ſur l'abus des remèdes (*b*), remarque fort judicieuſement que dans l'état de ſanté il eſt un équilibre d'action & de réſiſtance entre les ſolides & les fluides ; qu'il exiſte une ſorte de balance naturelle entre la quantité des fluides qui pénètrent dans le corps pour la nutrition & ceux qui s'en exhalent, ſoit par les ſécrétions, ſoit par la tranſpiration ; la ſanté entretient ce rapport, la maladie le change, l'intervertit, & la ſaignée tend à détruire artificiellement cette balance naturelle

---

(*b*) Obſervations ou thé abuſe of. de médecine, London 1775, ſect. I. of Blood-leeting, pag. 5.

& ſi eſſentielle dans la conſtitution.....
« Ainſi, ajoute-t-il, une ſeule ſaignée
» pratiquée ſans néceſſité, eſt une impru-
» dente violation de la nature & du ſens
» commun. » Ce ſont ſes expreſſions.

Dans l'état où étoit la jeune Dame, dont je viens de vous parler, le repos, la tranquillité, quelques boiſſons légèrement diaphorétiques euſſent ſans doute ſuffi pour remédier aux troubles de la circulation, mais la ſaignée ne fit que les augmenter, & à l'état de tenſion irrégulière ſuccéda un affaiſſement mortel. Auſſi avons-nous grand ſoin de recommander à nos élèves de ne jamais ſaigner ſur le champ dans le cas de chûte & de bleſſure, d'attendre que non-ſeulement le pouls ait perdu cet état de concentration que la frayeur lui imprime toujours, mais encore d'attendre que la chaleur ſoit bien rétablie, & que la dureté & la tenſion du pouls indiquent réellement ce genre de remède. Je

m'étendrois moins ſur le danger de la ſaignée pratiquée trop précipitamment dans les premiers inſtans de la bleſſure, ſi ce préjugé étoit ſeulement répandu dans le public ſans être adopté par les gens de l'art ; mais de nos jours un praticien reſpectable, POTT, le célèbre POTT, dans ſon traité des playes de tête, ne craint pas (c) d'avancer que de tous les moyens connus, la ſaignée eſt le ſeul qui promette du ſuccès ; il recommande des ſaignées abondantes, & il veut qu'on les pratique auſſitôt après le coup : ſuivant lui, il faut ſaigner autant que le pouls l'exige & que les forces le permettent, &, ajoute-t-il, tant qu'il exiſte dans le pouls de l'élevation & une certaine vivacité dont il n'eſt point aiſé de donner une idée.

Il paroit que ce qui a engagé M. POTT à recommander avec tant de force la ſaignée, eſt la crainte de l'inflammation,

(c) On Wounds, of the head, pag. 67.

ſuite néceſſaire, dit-on, de l'engorgement & de l'obſtruction des vaiſſeaux; mais cette crainte eſt-elle bien fondée, & le moyen propoſé pour y remédier, pour la prévenir, eſt-il bien aſſuré? eſt-il confirmé par la raiſon & l'expérience? W. BRONFIEL (*d*), qui s'eſt élevé contre l'abus des ſaignées, *uſque ad deliquium*, prétend que la plupart des accidens, ſuite des bleſſures de la tête, doivent être conſidérés comme des accidens ſpaſmodiques; & en conſéquence il conſeille *les diaphorétiques anodins, la teinture anodine antimoniale, la poudre de* DOWAR, qui, comme l'on ſait, eſt compoſée de ſels neutres, d'ipecacuanha & d'opium. Cette méthode qui a eu des ſuccès frappans entre les mains de l'auteur, mérite quelque attention. Vouloir en faire une règle générale, ce ſeroit éviter un défaut pour tomber dans un autre, mais on ne

---

(*d*) Chirurgical, obſervations and caſes, page 9.

peut diſſimuler qu'elle ne convienne dans certains cas, & ſur-tout pour les bleſſés dont le genre nerveux eſt très-ſenſible.

Un jeune homme d'un tempérament nerveux, & qui avoit déja éprouvé quelques accidens ſpaſmodiques, fit une chûte. Après pluſieurs ſaignées les accidens perſiſtoient; il étoit preſque continuellement dans un état de délire obſcur: on le purgea; il tomba dans un aſſoupiſſement léthargique qui fit préſumer qu'il y avoit fracture & épanchement. Cependant les inciſions que l'on pratiqua à l'endroit de la contuſion des tégumens, firent reconnoître l'état ſain de l'os. L'aſſoupiſſement léthargique ceſſa ſpontanément, mais les premiers accidens perſiſtoient. On donna au malade *la liqueur d'Hoffman*, mais infructueuſement; enfin on lui fit prendre *les gouttes anodines de Sydenham*. Bientôt les accidens ſe calmèrent, la raiſon revint peu à peu, & le malade ſe rétablit parfaitement.

W. DEASE (*e*) fait au ſujet de la ſaignée quelques réflexions qui m'ont paru bien ſages ; & comme ſon ouvrage eſt peu connu en France, je crois vous faire plaiſir de détacher une morceau de la traduction que j'en ai faite, non dans l'intention de la publier, mais pour l'inſtruction de mon fils.

Après quelques conſidérations pratiques ſur la diſpoſition des vaiſſeaux ſanguins, l'auteur penſe d'après WHYTT, que toute inflammation eſt le réſultat d'une irritation locale, qu'elle ne dépend point de l'augmentation de la force du cœur & des groſſes artères, comme quelques auteurs célèbres l'ont avancé, mais bien plutôt de la force contractile des plus petits vaiſſeaux.

« Quelques réflexions, ajoute-t-il,
» ſur les effets généraux de la ſaignée,

(*e*) On Wounds of the head: London 1776, pag. 64 & ſuiv.

» ſuffiront pour nous faire ſentir combien
» peu elle eſt indiquée dans les playes
» de tête », & à plus forte raiſon pour-
roit-on ajouter dans le traitement géné-
ral des playes.

« Le grand avantage que les praticiens
» retirent des ſaignées abondantes dans
» la cure des maladies inflammatoires,
» en général, eſt trop bien connue pour
» qu'il exiſte aucun doute à ce ſujet.
» La ſaignée diminue l'impétuoſité des
» fluides & l'irritabilité des ſolides; mais
» les inflammations locales ne dépendent
» point de l'accélération du mouvement
» dans les groſſes artères, & la fréquence
» du pouls qui ſuit néceſſairement ces
» ſortes d'inflammations dépend unique-
» ment de la ſimpathie générale qui exiſte
» entre tous les ſolides. Le Docteur
» WHYTT a fort bien expliqué cette
» action ſympathique (*f*) : le ſang vicié

(*f*) On the motion of the fluids in the Small Reſſels, pag. 230.

» qui fait le noyau de l'inflammation,
» arrêté par l'obſtruction & l'inflamma-
» tion, agit ſur les petits vaiſſeaux,
» comme un ſtimulant plus fort qu'à
» l'ordinaire ; & ſi l'inflammation eſt
» grande, ou ſi la partie enflammée eſt
» fort ſenſible, le ſyſtême nerveux eſt
» tellement affecté par la douleur qu'il
» excite, qu'il augmente l'irritabilité du
» cœur & des plus groſſes artères.

» Or, quoique la ſaignée ſoit bien
» indiquée pour modérer les ſymptômes
» d'une inflammation générale, cepen-
» dant dans le cas qui fait le ſujet de
» notre conſidération, comme la partie
» enflammée eſt formée par la plus
» petite ſérie des vaiſſeaux de la pie-
» mère du cerveau, ſur leſquels l'ac-
» tion des groſſes artères a à peine quel-
» que influence, nous pouvons donc,
» avec raiſon, douter des bons effets
» des ſaignées abondantes dans ce cas,
» & même dans toutes les autres inflam-

» mations locales : c'eſt auſſi l'opinion des
» médecins les plus inſtruits de ce ſiècle.

» Si ces réflexions ſont vraies, même
» par rapport aux parties qui ſont dans
» un état actuel d'inflammation, pouvons-
» nous donc, avec quelque confiance,
» conſeiller les ſaignées dans des cas où
» nous n'avons aucun ſujet de ſoupçon-
» ner que les vaiſſeaux ſont dans un état
» d'obſtruction inflammatoire ; quoique
» cependant cela puiſſe arriver par la ſui-
» te. WHYTT obſerve fort bien qu'une
» obſtruction ſans irritation dans la par-
» tie affectée, n'occaſionne jamais une
» inflammation. Tous les bons effets
» que nous pouvons eſpérer des ſaignées
» abondantes dépendent donc de la
» diminution de la ſenſibilité nerveuſe,
» de la diminution de l'impulſion du
» ſang, ce qui rend moindres les effets
» de l'irritation ; mais nous n'appercevons
» pas comment il eſt poſſible que des
» ſaignées agiſſent immédiatement ſur

» les parties affectées, en rétablissant
» l'oscillation première des petits vaisseaux.

» Il est dans les playes de tête une
» circonstance fort malheureuse : souvent
» le blessé n'éprouve aucun symptôme
» fâcheux qui mérite notre attention ;
» souvent même il ne se plaint pas, &
» cependant une inflammation sourde s'est
» formée peu à peu dans la piemère
» ou le cerveau, & a fait des progrès
» si rapides, qu'elle s'est terminée par
» la suppuration.

» En considérant toute inflammation
» locale comme l'effet d'une irritation
» particulière bornée à l'endroit affecté,
» nous devons en même tems la regarder
» comme une augmentation du mouvement
» oscillatoire des vaisseaux capillaires :
» augmentation qui, comme nous
» l'avons déjà fait voir, doit persister
» quelque tems avant d'exciter dans la
» circulation générale une altération

» ſenſible, & ſouvent même l'altération
» ne ſe manifeſte que lorſque la partie
» eſt déjà tombée en ſuppuration; enfin,
» ſi nous ajoutons combien peu l'action
» des gros vaiſſeaux ſe fait ſentir ſur les
» plus petits, qui ſont le ſiège & le
» noyau de l'inflammation, nous trou-
» verons, même en reconnoiſſant les
» avantages des ſaignées pour diminuer
» les ſymptômes inflammatoires; nous
» trouverons, dis-je, que ce moyen eſt
» bien peu efficace, & qu'il n'agit point
» immédiatement ſur la cauſe de la ma-
» ladie. Un écrivain judicieux l'a fort
» bien remarqué: lorſqu'une forte irrita-
» tion, dit M. Fabre (*g*), attire le ſang
» vers une partie, la ſaignée qu'on nom-
» me révulſive eſt incapable de le dé-
» tourner, parceque la force de l'at-
» traction élude les loix par leſquelles

(*g*) Eſſai de phyſiologie & de pathologie, pag. 257.

„ les fluides doivent ſe porter vers les
„ parties où l'on diminue la réſiſtance :
„ auſſi, dans des cas ſemblables, mul-
„ tiplie-t-on ſouvent en vain les ſaignées,
„ ſoit pour diſſiper un dégorgement
„ dangereux, ſoit pour prévenir une
„ ſuppuration funeſte; on égorgeroit,
„ pour ainſi dire, plutôt les malades
„ par une évacuation outrée de ſang,
„ avant de détourner le dépôt qui ſe
„ forme dans une partie.

„ Pour confirmer cette doctrine, nous
„ pourrions rapporter beaucoup d'exem-
„ ples, comparer la marche de diffé-
„ rentes maladies inflammatoires, telles
„ que les ophtalmies, les panaris, &
„ même les hernies étranglées, ſur-tout
„ lorſqu'il n'y a qu'une petite portion
„ de l'inteſtin pincée; ce qui arrive
„ ſouvent. Dans ce dernier cas, n'eſt-il
„ pas évident que le bon effet des ſai-
„ gnées abondantes dépend principale-
„ ment de la ſuſpenſion momentanée des

„ ſymptômes, en conſéquence de la „ foibleſſe & de l'inſenſibilité du ma- „ lade; moment quelquefois précieux „ au chirurgien pour procurer la réduc- „ tion de l'inteſtin ? Mais ſi cet inſtant „ favorable ne ſe préſente pas, ou s'il „ eſt échappé, quand la foibleſſe ceſſe, „ l'irritation qui avoit été ſuſpendue ſe „ réveille, & nous voyons tous les „ ſymptômes reparoître avec la même „ violence qu'auparavant. Les clyſtères „ âcres, & principalement la fumée de „ tabac, contribuent plus efficacement „ que la ſaignée à la réduction des „ inteſtins „.

A ces réflexions de M. Dease, ſur la ſaignée, ajoutons ce que la pratique & l'expérience journalière demontrent. En affoibliſſant, en émouſſant le principe de ton & d'irritabilité générale, en diminuant la proportion des globules rouges, les ſaignées copieuſes augmentent néceſſairement la quantité des

ſucs blancs, & préparent ainſi des ſuppurations ſéreuſes, des empâtemens dans le tiſſu cellulaire, des excreſcences fongueuſes, des chairs mollaſſes, & ſouvent même diſpoſent à la cacochymie & aux affections ſcorbutiques. C'eſt principalement dans les hôpitaux où l'œil attentif du praticien trouve la preuve de ces aſſertions : là de tous les côtés les malades ſont environnés de cauſes qui favoriſent la diſſolution, qui augmentent la quantité des ſucs ſéreux. D'une part, le ſéjour dans le lit, néceſſité par leurs bleſſures, la privation d'un air frais & pur, l'interruption de leurs exercices habituels qui facilitent la tranſpiration ; & d'autre part, la diète relâchante à laquelle ils ſont ſoumis : que de cauſes toujours agiſſantes pour conduire les bleſſés aux maladies ſéreuſes, colliquatives, &c. ! Les ſaignées copieuſes, ajoutent encore à l'effet de toutes ces autres cauſes inévitables, & le praticien

ſage doit s'occuper non-ſeulement du préſent, mais encore de l'avenir, & conſidérer le tems & les lieux.

Dans les priſons de cette ville, où malgré les ſoins, l'air n'a pas la ſalubrité qu'on pourroit deſirer, j'ai toujours vu que la ſaignée occaſionnoit aux bleſſés des ſuppurations vicieuſes, des chairs fongueuſes ; & lorſqu'une circonſtance véritablement urgente a néceſſité une ou pluſieurs ſaignées, j'ai toujours vu la convaleſcence accompagnée du ſcorbut avec œdême aux jambes & bouffiſſure au viſage; quelquefois même il ſe formoit un épanchement dans l'abdomen. Inſtruit par une obſervation trop ſouvent répétée pour laiſſer aucun doute, quand il eſt des cas qui exigent la ſaignée, j'ai ſoin de preſcrire au malade, pendant ſa convaleſcence, un tiſane faite avec les bois ſudorifiques, & coupée avec le lait de tems en tems : j'emploie les purgatifs, & je préviens ainſi les

affections ſcorbutiques auxquelles ſont ſujets tous ceux qui négligent ces attentions. Mais c'eſt trop s'arrêter ſur cet objet : je finis par quelques obſervations ſur l'importance des évacuans, & leurs avantages dans le traitement des maladies chirurgicales. Avant de vous expoſer des faits pratiques, permettez-moi de m'arrêter à quelques conſidérations générales ſur les playes & ſur l'effet des évacuans.

Une playe récente dans un corps ſain, qui n'intéreſſe aucune partie eſſentielle, qui n'a porté ni commotion au ſyſtême nerveux, ni trouble dans les organes digeſtifs; qui eſt ſans perte de ſubſtance, ſans contuſion; qui n'eſt accompagnée ni de douleur, ni d'hémorrhagie; une telle playe eſt ſans contredit une maladie ſimple, purement locale, dont la guériſon ne donne aucune inquiétude, & qui n'exige qu'un ſeul moyen; l'approximation des lévres de la diviſion, objet

que l'art remplit par la ſituation, les bandages & quelquefois les emplâtres agglutinatifs : tout autre moyen ſeroit ſuperflu : ici la nature ſuffit ; pourvu qu'on ne la trouble pas par des applications indiſcrettes, elle verſe bientôt les ſucs qui doivent former une cicatrice ſolide.

Mais ces cas de playes ſi ſimples ſont les moins ordinaires. Souvent les plus légères en apparence ſont accompagnées d'accidens qui exigent le concours de différens remèdes intérieurs. Il eſt entre les organes du corps une liaiſon, une correſpondance ſi intime, que la léſion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement ; l'irritation dans une partie éloignée (*e*), met en jeu tout le ſyſtême nerveux, ou développe tout-à-coup une cauſe morbifique déja préexiſtante, mais aſſoupie & encore inerte.

(*e*) Voyez la note à la fin de la Lettre.

Quelquefois dès les premiers inſtans d'une bleſſure, la frayeur, la colère, les paſſions dont la perſonne a été agitée d'une manière plus ou moins vive, ou ſeulement la douleur cauſée par la diviſion, ont déja porté le trouble dans l'économie animale, & deviennent ainſi l'origine des maladies les plus graves : c'eſt un objet important & qui n'a pas été encore ſuffiſamment conſidéré. Que dès les premiers jours, même avant le temps où ſe développe la fièvre vulnéraire, il ſurvienne à un bleſſé une fièvre, une dyſenterie, on l'atttibue à une cauſe particulière indépendante de la bleſſure. On ne fait plus attention combien dans certains ſujets une irritation locale même très-légère peut entraîner de maux. CHARLES LE ROI (*f*), fondé ſur l'obſervation & l'expérience pratiques, n'héſite pas à avancer que cer-

(*f*) Mèlanges de médecine, 2 partie, pap. 183.

taines playes, certaines fractures peuvent exciter des fièvres qui ont la plus grande analogie & la ressemblance la plus marquée avec les fièvres malignes.
» Une charrette passe sur la jambe d'un
» vieillard, on le porte dans son lit, on
» examine sa jambe, on la tire par le pied,
» on croit qu'il n'y a point de fracture;
» cependant la fièvre se déclare dès le mê-
» me jour; elle développe bientôt les ac-
» cidens les plus formidables : le pouls
» petit, mol, foible, très-fréquent, le
» délire, un assoupissement léthargique.
» Quelques personnes de l'art attribuent
» ces accidens à une fièvre maligne pro-
» duite par un simple effet de la peur;
» cependant, à mesure que les accidens
» graves se développent, la jambe con-
» tuse présente des signes de dépôt,
» de gangrène; le malade succombe le
» sixième jour ». Et sans doute, ajoute l'auteur, l'irritation occasionnée par les esquilles de la fracture a causé les

dépôts de la jambe, & en même temps la fièvre & les accidens qui l'ont accompagnée.

Plusieurs fois j'ai vérifié l'assertion de ce célèbre praticien, & c'est principalement dans les playes de tête que l'on en reconnoîtra la justesse d'une manière plus frappante. La blessure a-t-elle porté du trouble dans le cerveau, si l'estomac est plein d'alimens, aussitôt la digestion devient putride, l'haleine fétide (*g*); bientôt la langue se séche, se noircit; le pouls est petit, foible, fréquent; on y reconnoit une fièvre continue qui examinée avec attention, présente d'une manière frappante le caractère d'une fiè-

(*g*) Ces observations pratiques se trouvent confirmées par des expériences anatomiques. Brunn rapporte dans les *Acta Helvetica*, *tom. II*, qu'ayant fait la ligature des nerfs de la huitieme paire à un chien, il trouva que l'estomac étoit fort descendu, & que ce qu'il contenoit étoit putride, avoit une couleur verte & une odeur aussi fétide que les matières stercorales.

vre maligne, nerveuſe. La bleſſure eſt-elle moins grave, on apperçoit encore ſes effets ſur toute l'économie par une proſtration de forces plus ou moins marquée, par une difficulté dans la digeſtion, par la conſtipation du ventre, à laquelle ſont ſujets preſque tous ceux qui ont la tête affectée.....; mais ici ces détails ſeroient déplacés, il ſuffit, pour mon objet, de remarquer l'influence de quelques playes ſur toute l'économie animale.

D'autres fois, & ces cas-ci ſont plus ordinaires, ſur-tout dans les grands hôpitaux, la fièvre vulnéraire qui précède & qui accompagne les premiers inſtans de la ſuppuration des playes, s'annonce avec plus de force, prend plus d'intenſité que la nature de la playe ſembloit d'abord l'indiquer, & s'étend bien au-delà du terme néceſſaire pour la formation du pus. On la voit obſerver une marche réglée, affecter des redouble-

mens, ſuivre un cours périodique & ſe terminer d'une manière plus ou moins ſenſible par des excrétions critiques : tantôt elle dure cinq ou ſept jours ; tantôt elle s'étend juſqu'au quatorzième jour, & même au vingt-unième ; enfin elle prend différens caractères ſuivant l'état du ſujet, la ſaiſon, la conſtitution régnante & les lieux. Avec un peu d'attention le praticien exercé reconnoit aiſément la nature de la maladie qu'il a à combattre. Une fièvre qui s'étend au-delà du terme néceſſaire pour la confection du pus, dont la force eſt plus grande que ne l'indique l'état de la playe, dépend certainement d'une cauſe intérieure, & la playe n'a été que l'occaſion déterminante. Toujours, ou du moins preſque toujours, ces fièvres dans les bleſſures doivent ſe rapporter a ce que notre célèbre QUESNAY a nommé fièvres ſtercorales. » Nous donnons ce » nom, dit-il, (*Tr. des fièvres, T. II.*)

» à celles qui ſont cauſées & entretenues
» par des matières retenues & dépravées
» dans les premières voies, & qui ſe
» terminent par l'évacuation de ces ma-
» tières, lorſqu'on a recours à la pur-
» gation avant qu'elles aient infecté la
» maſſe des humeurs. Nous comprenons
» ici, ſous le nom de matières ſtercora-
» les, toutes les matières nuiſibles par
» leur préſence ou leurs accès dans les
» premières voies; telles ſont les matiè-
» res fécales dépravées & retenues dans
» les inteſtins, les matières perverties
» contenues dans l'eſtomac, &c.»

Ainſi, qu'un homme ſoit bleſſé dans un temps où l'eſtomac eſt farci de matières alimentaires ou de ſabure humorale, voilà une cauſe prochaine de maladie qui ne tardera pas à être excitée par l'irritation de la playe : de là une ſérie de maux plus ou moins fâcheux, ſi on ne les prévient par des évacuans. On ne peut diſſimuler que tel eſt le cas

le plus ordinaire dans les hôpitaux. Les évacuans ſont donc bien indiqués dans les premiers inſtans des playes un peu conſidérables; ils ſont même d'une néceſſité urgente, ſi le pouls a le caractère inteſtinal : en voici un exemple.

Le cocher de M. D. M. étant ſur ſon ſiège éprouva par le choc de la voiture un ſoubreſaut qui le fit tomber; il perdit ſur le champ connoiſſance, il lui ſurvint une ſueur froide. Il y avoit aux tégumens de la tête une bleſſure peu conſidérable; cependant les yeux étoient égarés, le jugement n'étoit point ſain; il y avoit propenſion au ſommeil & le pouls avoit une intermittence marquée. Lorſque le bleſſé fut un peu échauffé, il prit le tartre ſtibié qui débarraſſa l'eſtomac de beaucoup de ſubſtances alimentaires à demi digérées, & procura des ſelles abondantes; la tête revint auſſitôt: deux purgations placées les jours ſuivans rétablirent complettement le malade.

Les inductions que l'on peut tirer de ce fait & de plusieurs autres semblables que je pourrois vous rapporter sont trop frappantes pour nous y arrêter : les évacuans placés à propos dans les premiers instans de la blessure dissipent non-seulement des accidens graves, préviennent ces fièvres stercorales qui se compliquent si ordinairement avec les blessures, sur-tout dans les hôpitaux (*h*), ou au moins rendent leurs périodes plus douces, moins formidables, mais encore contribuent beaucoup au bien-être de la blessure, en prévenant ces suppurations séreuses, ces chairs fongeuses que l'on a quelquefois tant de peine à détruire

---

(*h*) On doit distinguer avec soin la pratique dans les hôpitaux, & celle chez des particuliers aisés, livrés à des passions vives & fréquentes, dont le systême nerveux est très-sensible. Vouloir indistinctement employer les évacuations, ce seroit un abus bien dangereux : vous en avez déja fait la remarque, & tout praticien équitable y applaudira avec empressement.

par les ſeuls topiques. Je l'obſervai tout récemment chez M. P... Sur la fin d'une fièvre catharrale, il lui ſurvint une parotide qui m'engagea à appliquer la pierre à cautère; la ſuppuration étoit ſéreuſe, abondante, de mauvais caractère; les chairs étoient pâles, mollaſſes; toutes les fois qu'il étoit purgé, la ſuppuration diminuoit, les chairs reprenoient de la conſiſtance, & les évacuans ſeuls ont déterminé la cicatrice.

» En purgeant de temps en temps, dit » W. Dease (*i*) non-ſeulement nous » diminuons conſidérablement la quan- » tité des fluides circulans & principa- » lement des fluides ſéreux; mais encore » ſi on en fait uſage dès le commence- » ment comme moyen préſervatif, les » évacuans peuvent beaucoup contri- » buer à rétablir dans les petits vaiſſeaux » l'oſcillation naturelle que la commo-

(*i*) Dans l'ouvrage anglois déja cité pag. 70.

» tion & l'ébranlement du coup avoit » altérée ou ſuſpendue. Nous devons » attribuer cet effet à leur action ſur » le ſyſtême nerveux, au changement » qu'ils procurent dans la circulation & » plus particulièrement dans les petits » vaiſſeaux. Auſſi, ajoute l'auteur, dans » les autres inflammations les évacuans » ſont également utiles pour détourner » de la partie enflammée l'impétuoſité » du ſang. «

L'ouvrage de M. Dease contient pluſieurs obſervations ſur l'avantage des évacuans. Je ne vous en citerai qu'une, c'eſt la XIX du 12 avril 1774.

» Jean Léeson, âgé de 40 ans » reçut obliquement ſur le pariétal » gauche un coup de ſabre qui emporta » à peu près un pouce de la première » table. Dès le commencement il fut » évacué abondamment; mais le hui- » tième jour je fus appellé en conſul- » tation avec les deux chirurgiens qui

» le voyoient, parceque depuis deux » jours il éprouvoit quelques légers friſ- » ſons, de la douleur de tête, de la » fréquence, de la vivacité dans le » pouls, &c. La playe étoit belle, les » bourgeons qui s'élevoient de l'os étoient » fermes, & le pouls, quoique fréquent, » étoit mol; ce qui nous engagea à » différer le trépan, à moins qu'il ne » ſurvînt quelqu'accident preſſant. Nous » ordonnames un clyſtère & un julep » ſalin (*k*); le lendemain il étoit mieux, » il n'éprouva plus de friſſons, & ſe » rétablit en peu de temps.

L'utilité des évacuans eſt plus généralement reconnue dans les ulcères, les tumeurs, & ſur-tout celles qui ſont froides & indolentes; mais, comme vous le dites fort bien, il faut dans ces cas allier aux purgatifs les fondans, les toniques appropriés à la nature particu-

(*k*) Ce julep ſalin eſt un purgatif compoſé de ſels neutres & de rhubarbe.

lière du mal que l'on a à combattre; par cette combinaiſon on détruit peu à peu la cauſe humorale ſans affoiblir l'action de l'eſtomac. Vos remarques ſur l'uſage des purgatifs dans la ſalivation mercurielle, dans le traitement des maladies ſcrophuleuſes méritent la plus grande attention. L'académie les a entendues avec ſatisfaction, & ne peut qu'y applaudir; je n'ajouterai rien à ſon approbation : mais il eſt temps de finir. Le plaiſir de m'entretenir avec vous m'a entraîné bien au-delà des bornes d'une lettre ordinaire. Adieu, Monſieur & cher confrère; agréez, je vous prie, mes complimens & les aſſurances de la reſpectueuſe conſidération avec laquelle je ſuis,

Monsieur et cher confrère,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
Chaussier.

P. S. J'ai dit dans le cours de cette lettre que la léſion d'une partie détermine quelquefois l'engorgement & l'irritation dans une partie engorgée. C'eſt une vérité inconteſtable, mais il arrive quelquefois que l'on prend l'effet pour la cauſe : en voici un exemple. Dans une lettre inſérée dans le journal de Paris & dans la gazette littéraire M. Radenel annonce que M. S . . . . a découvert le ſiège de la rage, qui, dit-on, dépend d'un engorgement inflammatoire de la moëlle épinière, qui diminue d'intenſité à meſure que l'on s'approche des vertèbres dorſales : mais à ces raiſons ſéduiſantes nous oppoſerons des expériences réitérées, des obſervations faites depuis long-temps avec impartialité, & fondées ſur des connoiſſances anatomiques. J'ai vu cet engorgement de la moëlle épinière du col dans le cadavre d'une perſonne qui avoit terminé ſes jours par un accès épileptique. Je l'ai

démontré dans mes cours publics d'anatomie en 1780 ſur le cadavre d'un homme qui étoit péri d'un tétanos à la ſuite d'une bleſſure à la main.

Je l'ai également obſervé dans le cadavre d'un enfant mort avec des convulſions occaſionnées par des vers. Enfin on le trouve également dans les animaux qui périſſent avec des convulſions. Ainſi ſi on fait prendre à un chien de la noix vomique ou quelqu'autre ſubſtance capable de déterminer les convulſions & la mort, quoique la cauſe de l'irritation ſoit dans l'eſtomac, les vaiſſeaux ſanguins de la moëlle épinière du col ſont tellement engorgés & diſtendus d'un ſang noir & fluide, que la ſurface de la moëlle épinière du col *ſeulement* en paroit rouge & enflammée. Cette expérience répétée pluſieurs fois, & notamment dans mon dernier cours d'anatomie, fait aſſez ſentir que l'engorgement de la moëlle épinière du col

ne peut être regardé comme le siège de la rage, mais qu'il est evidemment l'effet des dernières convulsions. Si l'on demandoit pourquoi cet arrangement est borné à la moëlle épinière du col, pourquoi il diminue à mesure qu'on s'approche des vertèbres dorsales, je ferois voir qu'il est une suite naturelle & nécessaire du méchanisme des parties, de la disposition & des ramifications des artères & des veines vertébrales qui, en passant dans le canal formé par les trous des apophyses transverses des vertèbres cervicales, fournissent des branches à la moëlle épinière du col.





APPROBATION.

J'AI lu un manuſcrit intitulé : *De l'utilité des évacuans dans la cure des tumeurs inflammatoires, des tumeurs froides &c.* par Monſieur LOMBARD, Chirurgien-major en chef de l'hôpital royal & militaire de Strasbourg, &c. Cet ouvrage eſt rempli de réflexions ſolides, curieuſes & utiles ; ſon auteur paroit n'avoir rien épargné pour le rendre très-intéreſſant. On doit des obligations à M.r LOMBARD, d'avoir voulu entreprendre ce travail, pour faire part au public des judicieuſes remarques qu'il a faites ſur cette matière : En conſéquence j'eſtime que l'auteur feroit bien de rendre public ſon travail par la voie de l'impreſſion. Fait à Strasbourg ce 24 mars 1783.

EHRMANN,
Doyen des Médecins, Phyſicien de la Ville, & Membre de la Société royale de Médecine de Paris.

Fautes essentielles à corriger.

Page 4, ligne 16, les maladies, *lisez* ces maladies.

Page 5, ligne 2, on fait, *lisez* on ſait.

Page 17, ligne 22, è contrario, *lisez* à contrario.

Page 27, ligne 2, ils s'y épaiſſiſſent, *lisez* ils s'épaiſſiſſent.

Même pag. lign. 5, l'être ſain, *liſ.* l'état ſain.

Même pag. lig. 20, éminciſſent, *liſ.* aminciſſent.

Page 28, ligne 8, de l'os, *lisez* des os.

Page 134, ligne 9, le précepte, *lisez* ce précepte.

Page 142, lign. 10, les définitions, *lisez* ces définitions.

Page 192, lign. 11, la à cure, *lisez* à la cure.



